BIBLIOTECA VATICANA
201
33 C
15

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

ÉLÉMENS
DE LA PHILOSOPHIE
DE L'ESPRIT HUMAIN.

I.

Cet ouvrage se vend à Paris

Chez Gautier et Bretin, libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n.° 30.

Lenormant, Imp.-Lib., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerois.

Henry Nicolle, Lib., rue des Petits Augustins N.° 15.

Gab. Dufour, Lib., rue des Mathurins.

Treuttel et Wurtz, Lib., rue de Lille.

Buisson, Lib., rue Gît-le-Cœur, N.° 10.

Addict. Cubicul. Professi. Log. et Metaph

ÉLÉMENS

DE LA

PHILOSOPHIE

DE

L'ESPRIT HUMAIN.

PAR DUGALD STEWART,

Professeur de phil. mor. à l'université d'Edimbourg, de la Soc. R. de la même ville; membre de l'Acad. Imp. de Pétersbourg; membre de la Société phil. américaine de Philadelphie,

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR PIERRE PREVOST,

Pr. de Ph. à Genève, C. de l'I. N., de l'Acad. R. de Berlin, des Soc. R. de Londres et d'Édimbourg, etc.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

1808.

A MONSIEUR

J. M. DEGERANDO,

Membre de l'Institut National, des Acad. de Turin, de Lyon, de la Soc. des Arts de Genève, etc. etc.

Monsieur,

Vous aimez Mr. Dugald Stewart en sa philosophie; vos écrits, comme les siens, ont avancé les progrès d'une science utile et maintenant presque abandonnée. Permettez que je profite de l'amitié que vous

m'accordez, pour vous offrir la traduction d'un ouvrage que vous estimez, et qui présente la philosophie sous un jour aussi intéressant que respectable.

P. Prevost.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

ÉLÉMENS
DE LA PHILOSOPHIE
DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tome I.

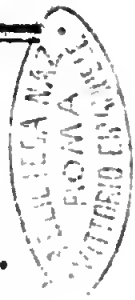
ÉLÉMENS
DE LA PHILOSOPHIE
DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tome II.

Avis au Relieur.

L'épître dédicatoire ci-jointe doit être placée avant la *Préface du traducteur*.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.



LORSQUE Coste traduisit, il y a environ un siècle, l'Essai sur l'entendement humain, il fut secondé par Locke, dont les remarques durent lui être fort utiles (1). Il ne me semble pas que dès lors on ait imprimé des traductions d'ouvrages philosophiques anglois, munies de l'approbation de l'auteur. Celle que j'offre au public n'a pas été revue par Mr. Dugald Stewart. Mais l'avantage dont je jouis, d'avoir avec lui des relations de correspondance et d'amitié, m'a mis à portée de le consulter sur l'objet de cette entreprise.

Il m'a encouragé à publier cette traduction; et j'étois impatient de le faire, non-seulement parce que j'estime l'auteur

(1) Locke revit sa traduction. Voyez l'avertissement de Coste, p. x.

et l'ouvrage, mais encore parce que celui-ci m'a servi de guide dans une partie de mes cours (1). On y trouve un si grand nombre d'observations utiles, qu'il est difficile de traiter les mêmes matières sans venir puiser à cette source. J'en ai usé ainsi, et j'ai à cœur qu'on connoisse l'ensemble d'un ouvrage dont j'ai employé de la sorte quelques parties détachées (2).

Je n'entends pas toutefois souscrire implicitement à toutes les opinions de l'auteur. Je me suis prescrit dans cette traduction de rendre fidèlement ses pensées, et je n'ai pas cru devoir toujours lui opposer les miennes, dans les cas rares où je ne me trouvois pas d'accord avec lui. J'en donnerai un seul exemple. L'auteur envisage comme contraire aux principes d'une saine philosophie la recherche de la cause ou du mécanisme de

(1) Voyez mes *Essais de philosophie, à Genève, chez J. J. Paschoud, 1804. T. I. Préface. p. xxvi.*

(2) J'ai joint à la suite quelques fragmens d'un autre ouvrage de M. Dug. Stewart, destiné à faire connoître l'ensemble d'un cours dont il a publié l'esquisse.

la gravitation. Ceux qui ont connoissance des travaux entrepris et exécutés par G. L. Le Sage (1) sur cette matière savent qu'une telle recherche est compatible avec la méthode philosophique la plus rigoureuse. Je suis pleinement d'accord avec Mr. Dug. Stewart, quant à la règle générale à laquelle cette maxime particulière se rapporte. Il y a une limite, que le philosophe doit reconnoître, et au-delà de laquelle il ne doit pas pousser ses recherches. Mais je diffère sur la place où cette limite doit être posée; en convenant toutefois, que la recherche du mécanisme de la gravitation a été l'occasion d'une multitude d'erreurs, et que c'est un véritable écueil qui doit être soigneusement évité par ceux qui débutent dans la carrière des sciences philosophiques. Quoique cette question soit très-intéressante en physique, elle l'est moins en métaphysique, ou plutôt en logique;

(1) Voyez la *Notice de sa vie et de ses écrits, à Genève, chez J. J. Paschoud. 1806.*

puisque dans cette dernière science ce n'est qu'un exemple d'une règle qui a beaucoup d'applications. Par cette raison, je m'abstiendrai d'entrer ici dans la discussion de ce point contesté (1).

Il y a aussi des sujets qui, dans l'état progressif de la science, présentent sans cesse de nouvelles faces. Tels sont la plupart de ceux qu'embrasse l'économie politique. Ces sujets se trouvent compris dans le plan général du cours de philosophie morale dont Mr. Dug. Stewart a publié l'esquisse (2); et se présentent d'ailleurs, sous forme d'exemples, dans les parties de ce cours que l'auteur a développées. Les principes de l'économie politique ont été fort discutés et quelques-uns ont été établis d'une manière fort

(1) J'ai tâché ailleurs de bien distinguer la loi de la cause, et de faire voir l'utilité de s'appliquer à la recherche de celle-ci. C'est l'objet principal de deux chapitres de ma Logique. Voyez *Essais de phil. T. II. p. 168. 173.*

(2) Voyez l'extrait que j'en ai donné à la fin du second volume.

satisfaisante. Il est à désirer cependant que l'on reprenne sous œuvre la théorie de la population et tous les sujets qui en dépendent. Car depuis qu'un ouvrage récent (1) a donné sur les effets de la population des idées précises ; depuis qu'il a montré la limite d'accroissement dont elle est susceptible, et indiqué les moyens d'approcher sans danger de cette limite, en substituant l'action conservatrice de la vertu à l'action destructive du vice et des souffrances ; il convient de combiner ces principes, nouvellement discutés, avec ceux qui ont été précédemment établis, et d'examiner avec tout le soin qu'exige une matière aussi importante, les modifications qui peuvent résulter du concours de plusieurs principes reconnus vrais, lorsqu'ils viennent à se compliquer. Ainsi les opinions des anciens économistes de France, d'Adam Smith et de ses successeurs, doivent être

(1) L'ouvrage de Mr. Malthus sur le principe de population que j'ai traduit, et qui paroîtra dans peu chez le même libraire qui publie celui-ci.

l'objet d'une nouvelle étude. Et il est à souhaiter qu'elle soit entreprise par un homme qui réunisse aux lumières et au génie le zèle du bien public, et ce véritable esprit de liberté qui s'élève au-dessus des considérations personnelles, sans dégénérer jamais en licence ou en inquiétude. Tant qu'un tel travail reste à faire, il faut traiter avec réserve les questions qui touchent à de tels sujets. C'est bien ainsi qu'en use Mr. Dug. Stewart; et cependant ce n'étoit pas sans une sorte de crainte que je suivois, en le traduisant, des discussions liées à la théorie économique. Ce genre d'application des principes de la philosophie est le plus attrayant peut-être, et sans doute un de ceux qui ont le plus d'importance. Mais il est aussi l'un des plus difficiles, non-seulement parce qu'il est compliqué, mais parce qu'on s'est souvent plu à l'obscurcir.

Le point de vue même sous lequel l'auteur envisage le système des économistes, quoiqu'il soit juste et beau tout à la fois, est une raison de plus de se

tenir en garde contre toute espèce de séduction. Les économistes envisageoient leur sujet à peu près comme les anciens stoïciens traitoient les principes de la morale. Ils se faisoient un modèle idéal de la perfection en ce genre, et se flattoient d'en approcher par degrés insensibles. Une telle méthode, jusqu'à ce qu'elle soit pleinement assurée, a l'inconvénient peut-être de mettre en jeu l'imagination et d'exciter des sentimens passionnés, qui, quelque noble qu'en soit l'objet, peuvent influer sur nos jugemens d'une manière inattendue.

Quoiqu'il en soit, cette méthode ne peut pas être entièrement négligée. Et dans les sciences morales et politiques, on feroit très-peu de progrès, si l'on n'aspiroit à la perfection. C'est ce que nous enseigne la raison, et c'est aussi la marche que trace le christianisme. Je suis donc fort loin d'exclure une méthode si universellement admise; mais j'observe seulement que, comme elle tend à faire naître l'enthousiasme, il faut que le philosophe

soit en défiance de lui-même toutes les fois qu'il l'emploie. Ce mot rappelle à mon esprit une remarque liée à la précédente. On voit fréquemment dans l'ouvrage de Mr. Dug. Stewart, le philosophe opposé au vulgaire, et représenté comme jouissant de tous les avantages que donne une raison exercée jointe à une grande étendue de connoissances. Si quelqu'un trouvoit dans ces expressions une sorte d'exagération, je le prierois de remarquer qu'on peut toujours les appliquer à un modèle idéal de perfection, et que jamais du moins on n'y peut soupçonner l'intention de relever le mérite personnel de celui qui parle. Dans l'exercice de nos facultés de pur raisonnement, surtout lorsqu'il est question de les employer à l'étude des sciences qui ne sont pas immédiatement liées à des objets d'ambition et d'intérêt, la contemplation d'un modèle idéal de perfection n'a pas les inconvéniens qu'elle peut avoir en d'autres genres d'études, et elle a divers avantages. Il faut ajouter à cette réflexion, qu'il n'en est pas

de l'exercice de la raison comme de la pratique des vertus. Le christianisme enseigne que les vertus humaines sont toujours fort imparfaites. Il en est bien de même sans doute de la raison humaine envisagée sous un aspect général ; mais il ne me semble pas qu'il en soit ainsi de l'emploi du raisonnement en plusieurs cas particuliers. Il y a telle proposition, telle découverte, telle lumière acquise, qui me paroît avoir réellement obtenu la perfection que le genre comporte. On peut donc avoir dans l'esprit ces grands pas faits par l'esprit humain, lorsqu'on parle du philosophe d'une manière abstraite; et en l'élevant ainsi au-dessus du commun des hommes, on peut se passer d'une conception purement idéale. Je crois ces réponses satisfaisantes et propres à prévenir un premier sentiment de surprise chez ceux qui, estimant les études philosophiques, n'aiment pas qu'on exagère leurs avantages. Faut-il après cela répondre à ceux qui sont déterminés à faire du nom de philosophe une injure ?

Je ne puis que répéter en mon propre nom ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet (1), et je ne crois pas que Mr. Dug. Stewart me désavoue, si je hasarde de le dire aussi en son nom. « Personne ne peut empêcher qu'un signe ne change d'objet, qu'un son ne réveille une idée, qu'un mot enfin ne prenne un certain cours. Mais pour moi je déclare que je n'entends celui de *philosophie* que dans le sens que je lui ai donné dès ma jeunesse, et dont il me sera impossible de jamais me départir ; que j'y attache l'idée d'une science très-respectable, fort utile, qui n'a en vue que la vérité et le bonheur des hommes ; et qu'en laissant chacun maître de parler comme il veut, j'espère aussi qu'on me permettra d'user de la même liberté, et d'employer les mots tels que je les ai trouvés dans ma langue à l'époque où j'ai appris à penser. » Auroit-il donc fallu éviter ce mot dans son emploi naturel, pour épargner une critique à ceux dont

(1) *Essais de philosophie, préface, p. xxv.*

il blesse l'oreille? Et ma traduction n'auroit-elle pas été infidèle si j'en avois usé ainsi? A l'époque où l'auteur a publié cet ouvrage, on avoit beaucoup abusé sans doute du mot de philosophie. Et quoiqu'on en ait beaucoup abusé depuis, il n'a pas cru devoir le supprimer dans l'édition bien plus récente qui m'a servi de texte (1). J'ai dû imiter sa confiance, et j'espère avoir en cela l'approbation de ceux qui voudront bien y réfléchir.

Mais il y a quelques autres mots sur lesquels je suis moins tranquille et qu'il m'a été presqu'impossible d'éviter. C'est surtout en traitant les matières philosophiques, qu'on éprouve la difficulté de rendre dans sa langue toutes les nuances qu'on trouve exprimées dans une autre. Chaque peuple a ses habitudes intellectuelles auxquelles le langage se conforme; et malgré le grand rapprochement de

(1) La première édition des *Elements of the philosophy of the human mind* parut en 1792. La seconde, que j'ai suivie, a été publiée à Edimbourg en 1802.

mœurs et d'opinions qui a lieu entre les diverses nations de l'Europe, on ne peut nier que les facultés et les qualités du cœur et de l'esprit ne se présentent à chacune d'elles sous des aspects un peu différens. Il arrive outre cela que chaque écrivain, voulant donner de la précision à ses idées, détourne un peu le sens des mots de leur acception commune. On est obligé en traduisant de substituer des équivalens, ou d'employer des périphrases. Celles-ci deviennent incommodes et quelquefois les équivalens manquent tout-à-fait. J'ai rarement été placé dans cette situation difficile; mais je ne puis pas dire que je ne m'y sois jamais trouvé. J'ai donc été forcé, non d'introduire de nouveaux mots, mais de répéter souvent quelques termes peu usités en notre langue et même de donner à l'un d'eux, à l'imitation de mon auteur, un sens un peu particulier. Et afin qu'on ne s'inquiète pas trop de cet abus, je mettrai ici en vue les mots auxquels je fais allusion, quoique j'aie eu soin de les expliquer en note, toutes

les fois que cela m'a paru pouvoir être utile. *Perception*, avec tous ses dérivés, est un mot très-familier en anglois; et dans la langue philosophique, il est parfaitement déterminé. On peut le définir la connoissance qui résulte immédiatement de la sensation. Ce mot n'est pas étranger à notre langue, mais il y est plus rare, même dans la langue philosophique.. Je l'ai employé souvent, et il étoit d'autant plus inévitable, qu'il est le titre d'un chapitre considérable de ce traité. On ne pouvoit le changer, sans altérer le texte même. *Conception :* ce mot, anglois et françois tout à la fois, mais plus usité dans la première de ces langues pour signifier une faculté de l'ame, est pris par l'auteur dans un sens restraint, qu'il définit avec beaucoup de soin. Il étoit donc impossible de le changer. *Consciousness* est un mot anglois, auquel j'avoue que je ne trouve point d'équivalent dans notre langue. C'est la faculté de connoître ce qui se passe dans notre esprit. Je l'ai remplacé tantôt par le mot

sentiment ou sentiment intime, tantôt par le mot conscience ou conscience psychologique, selon les déterminations accessoires qui pouvoient servir à prévenir toute équivoque. Je crois que c'est à ces quatre mots que se réduisent mes néologismes, ou les substitutions impropres que j'ai pu commettre volontairement (1). Il est évident que je n'ai rien à dire de celles qui peuvent m'être échappées contre mon intention. Je dois pour celles-ci me borner à solliciter l'indulgence.

On l'accordera peut-être à un travail dont l'objet est de transporter dans notre langue un des ouvrages de philosophie les plus estimés; que citent fréquemment les écrivains qui s'occupent de sujets analogues, et qui a obtenu le suffrage des meilleurs juges.

---

(1) Je n'y joins pas l'expression de *mémoire imaginative* substitué au mot anglois *fancy*, parce que ce sont deux mots usités, qui expriment, à ce qu'il me semble, correctement le mot qu'ils remplacent, sans introduire aucune locution nouvelle.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

On trouvera, en plusieurs endroits de cet ouvrage, des traits qui se rapportent à mes recherches subséquentes. C'est un travail qui n'est point achevé et que j'ai dessein de reprendre quelque jour. Mais en voyant combien la matière est vaste et combien de circonstances peuvent m'empêcher de réaliser mon projet, je ne puis me résoudre à l'annoncer au titre de cet écrit et à prendre ainsi l'engagement d'en publier la suite.

Il y manque quelques chapitres, pour rendre complète l'analyse de nos facultés intellectuelles. Lorsqu'ils seront achevés, le cours naturel de mes recherches doit me conduire à traiter, en second lieu, de l'homme considéré comme un être actif et moral; et en troisième lieu, de l'homme considéré comme membre de la société politique

Du collége d'Edimbourg,
le 13 mars, 1792.

NOTA. *Toutes les notes qui ne portent aucune désignation particulière sont de l'auteur anglois. Celles du traducteur sont désignées par les trois lettres P. P. p.*

ÉLÉMENS
DE LA PHILOSOPHIE
DE L'ESPRIT HUMAIN.

INTRODUCTION.

PARTIE I.

De la nature et de l'objet de la philosophie de l'esprit humain.

Le préjugé qui règne contre les recherches métaphysiques, doit, si je ne me trompe, être attribué à deux causes principales. La première est la pensée que ces recherches ont pour objet des choses au-dessus de notre portée. La seconde, l'opinion où l'on est que de tels sujets n'ont aucun rapport avec les affaires de la vie.

Les discussions vaines et absurdes qu'on trouve répandues dans les écrits de la plupart des métaphysiciens, ne fournissent que trop d'argumens en faveur de ces deux jugemens.

Et si, dans ce genre d'étude, de telles discussions devoient nous donner la mesure des forces de l'esprit humain, le mépris où cette science est tombée seroit une preuve des progrès que la saine philosophie a faits dans ces derniers tems. Il y a cependant quelques sujets, parmi ceux que l'on comprend sous le nom vague de métaphysique, qui se distinguent des autres par l'évidence des principes et par les rapports qui les unissent aux sciences et aux arts. Mais ces objets d'étude se trouvent malheureusement enveloppés dans l'espèce de proscription, qui a été justement prononcée contre d'autres branches de la métaphysique. C'est probablement à cette circonstance, qu'il faut attribuer la lenteur des progrès de la PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN. Cette science est par elle-même si intéressante, et a tant d'importance par les diverses applications qu'on en peut faire, que, dans un siècle éclairé et disposé aux recherches de tous genres, elle auroit sans doute excité l'attention générale, si l'opinion publique, par une fâcheuse méprise, ne l'avoit confondue avec les inutiles spéculations dont s'occupoient les scolastiques.

Pour prévenir toute équivoque à cet égard,

et pour présenter dans son vrai jour le sujet de cette ouvrage, il m'a paru nécessaire de le faire précéder d'une introduction destinée, premièrement, à exposer la nature des vérités dont j'ai entrepris la recherche; secondement, quelques-unes des applications les plus importantes que ces vérités peuvent offrir. Quelques lecteurs peut-être trouveront que j'insiste trop sur ces observations préliminaires; elles leur paroîtront souvent minutieuses, et leur feront éprouver de l'ennui. Mais ce tort sera aisément excusé par ceux qui, ayant étudié avec soin les principes de la science dont je vais traiter, désirent de voir disparoître les préjugés qui tendent à l'exclure de l'éducation moderne. Dans la suite de cet ouvrage, j'ose espérer que j'aurai rarement besoin de m'excuser, auprès du lecteur, de m'être livré à d'inutiles développemens.

Les idées que nous attachons à ces mots, *matière* et *esprit*, sont, comme l'observe très-bien le Dr. Reid (1), purement relatives. Si l'on me demande, ce que j'entends par

(1) *Essays on the active Powers of man* (c. d. Essais sur les facultés actives de l'homme), p. 8. 9.

matière; je ne puis expliquer ma pensée à ce sujet, qu'en disant, que c'est ce qui est étendu, figuré, coloré, mobile, dur ou doux, rude ou poli, chaud ou froid; c'est-à-dire que je ne puis définir la matière qu'en énumérant ses qualités sensibles. Ce n'est pas la matière, ou le corps, dont j'ai la perception par les sens; c'est uniquement l'étendue, la figure, la couleur, et quelques autres qualités, que ma constitution naturelle me conduit à rapporter à quelque chose qui est étendu, figuré et coloré. Il en est précisément de même de l'esprit. Nous n'avons point immédiatement la conscience de son existence; mais nous avons la conscience de nos sensations, de nos pensées, des actes de notre volonté. Ces opérations supposent l'existence de quelque chose qui sent, qui pense et qui veut. Tout homme d'ailleurs est irrésistiblement convaincu que ces sensations, ces pensées, ces actes de volonté appartiennent à un seul et même être, à cet être qu'il nomme *lui-même;* à cet être que, par une suite des lois de sa nature, il est conduit à considérer comme distinct de son corps, et qui n'éprouve aucune dégradation par la perte ou la mutilation des organes dont celui-ci est pourvu.

Il paroît de là que nous avons les mêmes raisons de croire à l'existence de l'ame, qu'à celle du corps. Et même s'il y avoit à cet égard quelque différence, c'est en faveur de la première de ces substances, que la balance penencheroit; car les preuves de l'existence de l'ame sont tirées de la conscience que nous avons de ce qui se passe au-dedans de nous; celles qui établissent l'existence des corps ne nous sont fournies que par les objets de nos perceptions (1). Et il ne faut pas douter que tout le monde n'en jugeât de la sorte, si, dès nos plus tendres années, notre attention n'étoit sans cesse occupée des qualités et des lois de la matière, avec lesquelles il est indispensable d'être familiarisé pour veiller à sa conservation. De là vient, que les phénomènes de ce genre sont plus constamment présens à notre pensée que ceux qui dépendent de l'ame; de là cette tendance perpétuelle à expliquer ces derniers phénomènes par les premiers, et à les rapporter aux mêmes lois générales; de là enfin cette habitude, acquise dès long-tems, de ne point faire attention aux choses qui se

(1) C'est-à-dire, par ce qui est hors de nous et que nous connoissons immédiatement comme tel, en conséquence d'une impression faite sur nos sens. *P. P. p.*

passent en nous-mêmes et que la conscience de nous-mêmes nous atteste; habitude si forte et si enracinée, qu'il nous est dans la suite impossible de la vaincre, sans un travail pénible et persévérant.

Si les remarques précédentes sont justes, elles établissent la distinction entre l'esprit et la matière, sans qu'il soit besoin de la prouver par une longue suite de raisonnemens métaphysiques (1). En effet, si l'idée que nous nous faisons de l'un et de l'autre est purement relative; si l'une ne nous est connue que par ses qualités sensibles, telles que l'étendue, la figure, la solidité; et l'autre par ses opérations, telles que la sensation, la pensée, les actes de la volonté; nous sommes certainement fondés à dire, que l'esprit et la matière, considérés comme étant pour nous des objets d'étude, sont essentiellement différens. La science qui s'occupe de la matière n'a d'autre appui, en dernier résultat, que les phénomènes offerts à nos sens; la science qui traite de l'esprit a, pour unique et dernière base, les phénomènes que la conscience de nous-mêmes nous atteste. Ainsi au lieu de reprocher au

(1) Voyez la note A, à la fin de ce volume.

matérialisme la fausseté de ses conclusions, il seroit plus exact de dire, que le but auquel tend ce système est désavoué par la saine philosophie. Le poursuivre, c'est méconnoître le véritable objet de la science. La difficulté que ce système fait profession d'écarter est manifestement telle que nos facultés ne peuvent y atteindre. Lorsque nous tentons d'expliquer la nature du principe qui sent, qui pense et qui veut, en disant que c'est une substance matérielle, ou le résultat de l'organisation de la matière ; certainement nous nous en imposons à nous-mêmes par un vain assemblage de mots; et nous oublions que la matière, tout comme l'esprit, ne nous est connue que par ses qualités et ses attributs, et que nous sommes dans une ignorance absolue sur ce qui constitue l'essence de l'une et de l'autre (1).

---

(1) Quelques métaphysiciens, qui paroissent sentir la force du raisonnement que nous venons de faire, se sont bornés à soutenir que, dans l'état actuel de nos connoissances, on doit admettre comme possible l'identité de ces deux substances inconnues ; dont l'une est douée d'étendue, de figure, de couleur; et l'autre, de sensation, de pensée, de volonté. Mais, outre que c'est une pure hypothèse, qui n'établit

Comme tout ce que nous connoissons du monde matériel nous a été enseigné par le ministère des sens ; c'est avec raison que les physiciens modernes ont abandonné aux métaphysiciens toutes les questions relatives à la nature de la substance dont ce monde est composé ; à la possibilité ou à l'impossibilité de la création de cette substance; à la nature des causes qui produisent dans le monde les changemens qu'on y observe; et même à la réalité de son existence, considérée comme indépendante de celle des êtres à qui leurs perceptions la font connoître. C'est avec raison que ces philosophes se sont réduits modestement à observer les phénomènes que ce monde matériel présente, et à en bien déterminer les lois générales. En suivant ce plan avec constance, ils sont parvenus, dans le cours des deux siècles qui viennent de s'écouler, à former un corps de doctrine, qui non-seulement honore l'esprit humain, mais qui a eu la plus utile influence sur la pratique des arts les plus nécessaires au soutien

qu'une simple possibilité; lors même qu'on l'admettroit, il ne seroit pas plus convenable de dire que l'esprit est matière, que de dire que la matière est esprit.

de la vie. Il n'est point à craindre aujourd'hui que personne confonde cette philosophie expérimentale, avec les questions métaphysiques dont je viens de faire mention. En envisageant celle-ci comme une branche d'étude à part, il peut se faire que quelques personnes lui attribuent une importance que d'autres lui refusent; mais elles sont évidemment d'une autre nature que les recherches des physiciens : et il est de la plus grande conséquence pour la physique, que ses principes restent distincts, et ne soient point mêlés ou confondus avec ceux de la métaphysique.

Il y a une distinction toute pareille à faire entre les questions de divers genres que l'on peut proposer relativement à l'étude de l'esprit humain. L'esprit est-il étendu ou sans étendue? A-t-il quelque rapport avec le lieu? S'il en a, son siége est-il dans le cerveau, ou répandu dans tout le corps? Ces questions sont parfaitement analogues à celles que les métaphysiciens ont élevées au sujet de la matière. Pour le moment, il est inutile de chercher si elles sont, ou non, susceptibles d'être résolues. Il suffit à mon but de remarquer ici, qu'elles ne sont pas moins différentes

de l'objet que j'ai eu en vue en traitant de l'esprit humain, que les rêveries de Berkeley, sur la non-existence de l'univers matériel, peuvent l'être de la physique de Newton et de ses disciples. Il est d'ailleurs évident, que les opinions métaphysiques sur la nature du corps, ou sur celle de l'ame, ainsi que sur les causes des phénomènes par lesquels ces substances se manifestent à nous, n'ont aucune liaison nécessaire avec la recherche des lois dont ces phénomènes dépendent. Cette question, par exemple : La gravitation doit-elle être attribuée à une cause matérielle ou à une cause immatérielle ? est telle, que deux physiciens de l'école de Newton peuvent très-bien y faire deux réponses opposées, sans cesser d'être parfaitement d'accord dans leurs opinions relatives à la physique (1). Il

(1) Ici et ailleurs, l'auteur exclut de la physique la recherche de la cause de la pesanteur. On peut différer de son opinion en ce point, sans cesser d'adopter ses principes. Ce n'est qu'un exemple, auquel on en peut substituer d'autres. L'objet essentiel est qu'en physique et en métaphysique on distingue avec soin deux genres de questions, dont les unes sont accessibles à nos efforts et font partie de la science, les autres doivent en être séparées. Si je voulois indiquer

suffit pour cela qu'ils admettent tous deux ce fait général, que les corps tendent à s'approcher les uns des autres, avec une force, qui varie selon une certaine loi, lorsque leur distance mutuelle change. De même, dans l'étude de l'esprit humain, les résultats, auxquels on arrive en examinant attentivement les phénomènes qu'il offre à l'observation, n'ont aucune liaison nécessaire avec les opinions, que nous pouvons avoir formées, relativement à sa nature et à son essence. Par exemple, si deux objets se sont souvent présentés à notre pensée à la fois, et liés par quelque rapport; l'un rappelle l'autre, ou a du moins une tendance à en suggérer l'idée.

---

les raisons pour lesquelles je ne pense pas que la recherche de la cause mécanique de la pesanteur soit hors de la physique et doive être réputée inaccessible à nos efforts; je passerois de beaucoup les bornes d'une note. Je me contenterai donc de renvoyer le lecteur à ma *Notice de la Vie et des Écrits de* G. L. Le Sage, *publiée à Genève chez Paschoud, en* 1804. On y verra que ce philosophe a fait sur ce sujet des travaux fort intéressans. Mais je répète que cette différence d'opinion sur l'exemple n'en indique aucune sur les principes. J'adopte en entier la sage distinction tracée par l'auteur, et je la crois de la plus haute importance. *P. P. p.*

Ce fait est bien connu, et n'est pas moins certain qu'aucun de ceux que nos sens peuvent attester. Or il est évident, que ce fait est entièrement indépendant de toute espèce d'hypothèse sur la nature de l'ame; et que le matérialiste et le disciple de Berkeley seroient également disposés à l'admettre comme vrai.

Quelles que soient la réalité et l'importance de la distinction que je viens d'établir, les philosophes, qui se sont occupés de l'esprit humain, n'y ont pas fait assez attention. Le Dr. Reid est peut-être le seul qui l'ait nettement aperçue, ou du moins qui l'ait constamment eue en vue dans le cours de ses recherches. Dans les écrits de plusieurs autres métaphysiciens modernes, on trouve sans doute un grand nombre de faits importans, dont la vérité est solidement établie; mais en général ces faits se trouvent mêlés avec des discussions, dont l'objet passe la portée de notre intelligence. C'est cet alliage de faits et d'hypothèses, qui a jeté de la défaveur sur la philosophie de l'esprit humain. Et le prix de cette étude ne sera généralement senti et reconnu, que lorsque ceux qui s'y livrent auront bien compris la distinction sur laquelle

j'insiste; lorsqu'ils y auront égard; et que, dans le cours de leurs méditations, ils ne la perdront jamais de vue. Nous savons à quelles découvertes est parvenue la physique, en se bornant à observer les qualités sensibles des corps, et les phénomènes sensibles qui en dérivent. Si jamais les métaphysiciens peuvent espérer des succès aussi éclatans, ce ne sera qu'en dirigeant leurs réflexions, avec beaucoup d'attention et de patience, sur les phénomènes que nous fait connoître le sentiment intime, ou la conscience que nous avons de ce qui se passe au-dedans de nous.

Je ne puis m'empêcher de saisir cette occasion de faire remarquer d'autre part, que les physiciens doivent éviter de reprendre les questions relatives à la nature de la matière, comme quelques disciples de Boscowich n'y semblent que trop enclins. Car s'ils se livroient à de telles recherches, au lieu de s'occuper à reconnoître les qualités sensibles et les lois générales; ils se trouveroient bientôt enfoncés dans un labyrinthe inextricable; et les premiers principes de la physique deviendroient aussi mystérieux et aussi chimériques que la pneumatologie des scolastiques.

Ceux qui ont étudié avec attention l'his-

toire des sciences naturelles ne peuvent être surpris que la philosophie de l'esprit humain ait jusqu'ici fait si peu de progrès. Ce n'est que depuis le tems du chancelier Bacon, que l'étude de la nature a été cultivée avec quelque succès; c'est seulement depuis cette époque, que la méthode qu'on y doit suivre a été généralement comprise. Et même, en voyant les questions irréfléchies que l'on propose et que l'on traite, dans des ouvrages de médecine et de chimie, qui se publient journellement, on peut légitimement douter que la méthode dont je parle soit aussi bien comprise qu'on le suppose communément; on peut douter que les règles à suivre dans la philosophie, telles que les ont données Bacon et ses disciples, soient pleinement suffisantes, et que les physiciens mêmes n'eussent pas besoin de recevoir là-dessus de nouvelles leçons, ou des explications plus développées.

Lorsqu'on vient à réfléchir de la sorte sur le peu de tems qui s'est écoulé depuis que la physique a été cultivée avec succès; et lorsque l'on considère combien les lois qui gouvernent la pensée sont plus difficiles à découvrir que celles qui gouvernent l'univers matériel, on cesse de s'étonner que la phi-

losophie de l'esprit humain soit encore dans l'enfance, et l'on ne désespère plus de ses progrès. Les beaux modèles de recherches, que nous offrent en ce genre les écrits du Dr. Reid, nous autorisent à croire que le tems n'est pas éloigné, où cette science occupera, parmi les connoissances humaines, le rang auquel elle a droit de prétendre.

Un moyen de hâter les progrès de la philosophie de l'esprit humain seroit probablement de faire une exposition nette et distincte de sa nature et de son objet; en y joignant quelques principes ou règles générales, relatives à la meilleure méthode à suivre dans l'étude de cette science. Ce travail fourniroit seul la matière d'un ouvrage, et je ne puis par conséquent le traiter avec l'étendue convenable. Je me bornerai donc à quelques éclaircissemens, relatifs à un petit nombre de principes fondamentaux, qu'il sera important et même essentiel de ne point perdre de vue dans la suite de nos recherches.

Lorsqu'on ne donne qu'une attention légère aux opérations de l'esprit humain, elles semblent si compliquées et si prodigieusement diversifiées, qu'il paroît impossible de les réduire à un petit nombre de lois géné-

rales. Mais une observation plus exacte fait disparoître cette confusion apparente; et les phénomènes qui s'offroient à nous, au premier moment, comme trop variés pour que notre intelligence pût en saisir les caractères, se classent sous un petit nombre de facultés ou de principes d'actions simples dont ils dérivent. Ces facultés, ces principes, sont les lois générales de notre constitution mentale. Ils occupent, dans la philosophie de l'esprit humain, le même rang qu'occupent dans la physique les lois générales des corps, que cette science recueille avec tant de soin. Dans l'une et l'autre étude, la connoissance de ces lois fournit l'explication d'une multitude infinie de phénomènes.

Dans l'étude des lois physiques, on sait assez que nos recherches doivent aboutir à quelque fait général, où elles se terminent; à quelque fait dont on ne peut plus donner de raison, si ce n'est que telle est la constitution de cette partie de la nature. Ainsi lorsque l'on a établi, par les phénomènes astronomiques, l'universalité de la loi de la gravitation; on peut demander ultérieurement, si cette loi suppose l'action constante d'une cause immatérielle; et, dans la supposition

d'une

d'une telle cause, s'il est probable que la Divinité agisse d'une manière immédiate, ou par quelqu'instrument ou cause subordonnée. Mais ces questions, quelque curieuses qu'elles puissent paroître, ne sont pas du ressort du physicien. Il suffit à son but qu'on admette l'universalité du fait.

Il en est précisément de même de la philosophie de l'esprit humain. Quand on a bien reconnu un fait général, et que la vérité en est solidement établie; par exemple, les lois de l'association des idées, la dépendance où est la mémoire de l'espèce d'effort que l'on nomme attention; nous avons fait tout ce que l'on peut exiger de nous, tout ce à quoi l'on peut prétendre, dans cette branche de la science. Si nous n'allons jamais au-delà des faits prouvés et attestés par la conscience de ce qui se passe au-dedans de nous; les résultats que nous obtiendrons ne seront pas moins certains que ceux qu'ont obtenus les physiciens. Mais si notre curiosité va au-delà, et si l'on tente d'expliquer l'association des idées par certaines vibrations supposées, ou par d'autres changemens également supposés dans l'état du cerveau; ou encore, si l'on prétend expliquer la mémoire en suppo-

sant des impressions ou des traces dans le sensorium ou siége corporel de la sensibilité; on mêle manifestement un recueil de faits ou de vérités importantes et bien constatées, avec des principes qui reposent en entier sur de simples conjectures (1).

---

(1) Il y a, entre l'esprit et la matière, un rapport dont les règles de la philosophie n'interdisent point la recherche. Cette science peut légitimement s'occuper à déterminer les lois qui président à l'union de ces deux substances.

Bacon est, je crois, le premier qui ait exposé d'une manière distincte l'objet de cette recherche, dans laquelle il ne me semble pas qu'on ait fait beaucoup de progrès. Dans son traité de *l'Avancement des Sciences* (*De Augmentis Scientiarum*), on trouve indiqués plusieurs sujets qui s'y rapportent. La plupart sont à la fois curieux et importans. Je vais citer les principaux, et j'y ajouterai ceux que le Dr. Gregory recommandoit à l'attention des médecins et des philosophes, dans ses leçons sur les devoirs et les qualités d'un médecin.

1. La doctrine de la conservation et du perfectionnement de nos différens sens.

2. L'histoire du pouvoir et de l'influence de l'imagination.

3. L'histoire des diverses sortes d'enthousiasmes.

4. L'histoire des diverses circonstances relatives aux parens, qui ont quelque influence sur la con-

Les observations que je viens de faire sur les bornes qu'il faut assigner à la curiosité philosophique, ont trop souvent échappé à

---

ception, sur la constitution et sur le caractère des enfans.

5. L'histoire des songes.

6. L'histoire des lois de la coutume ou de l'habitude.

7. L'histoire des effets de la musique, et d'autres choses analogues qui opèrent sur l'ame et sur le corps, en conséquence des impressions faites sur les sens.

8. L'histoire des signes naturels et du langage naturel, comprenant la doctrine de la physionomie et du geste.

9. L'histoire du pouvoir et des lois du principe d'imitation.

On pourroit ajouter à cette énumération plusieurs autres sujets, en particulier, l'histoire des lois de la mémoire, en tant qu'elle paroît dépendre de l'état du corps, et l'histoire des différentes espèces de folie.

Cette manière d'envisager la liaison de l'esprit et de la matière n'entre pas directement dans le plan de cet ouvrage. L'objet principal que je m'y propose est de bien reconnoître les principes de notre nature, autant qu'on peut le faire en tournant son attention sur les sujets qui dépendent de la conscience que nous avons de ce qui se passe au-dedans de nous; mon dessein est en même tems de faire l'application de ces principes, en les employant à expliquer les phénomènes qui en dépendent. Cependant je ferai, dans

l'attention des philosophes spéculatifs, dans les sciences de toute espèce. Mais dans aucune cette inattention n'a produit tant d'erreurs et d'absurdités, que dans celle qui a l'esprit pour objet. C'est un sujet auquel il semble que, jusqu'à ces derniers tems, on n'avoit pas même soupçonné que les règles de la saine philosophie fussent applicables. L'étrange alliage de faits et d'hypothèses, que présentent la plupart des ouvrages de métaphysique, a répandu l'opinion que la raison humaine ne peut obtenir que des clartés foibles et incertaines dans ces matières, et que toutes ces intéressantes spéculations sont couvertes à jamais d'une impénétrable obscurité.

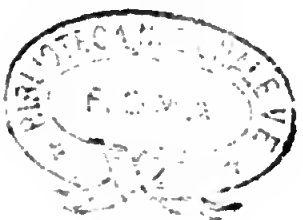
Indépendamment de cet oubli des principes relatifs aux limites des recherches philosophiques, il y a d'autres causes d'erreurs qui ont agi pour retarder les progrès de la philosophie de l'esprit humain, et qui n'ont point pu avoir d'influence pour arrêter ceux de la physique. La plus efficace est cette

---

le cours de cette recherche, diverses remarques incidentes, qui tendront à jeter du jour sur quelques-uns des sujets dont je viens de faire l'énumération.

disposition qu'ont naturellement tous les hommes à expliquer les phénomènes intellectuels et moraux par quelque analogie tirée du monde matériel ; disposition presqu'irrésistible chez ceux qui commencent à se livrer à l'étude de la philosophie.

J'ai déjà fait remarquer cette habitude d'inattention, qui nous fait négliger les phénomènes dépendans de la conscience de nous-mêmes. Cette habitude s'est formée à l'époque de notre vie où nous étions nécessairement tout occupés à acquérir la connoissance des propriétés de la matière et des lois qui s'y rapportent. Familiarisés ainsi de bonne heure avec les phénomènes du monde matériel, nous les jugeons moins mystérieux que ceux de l'esprit : et en conséquence, il nous semble que c'est faire quelque progrès dans l'explication de ceux-ci, que de saisir entr'eux et les précédens une sorte d'analogie. C'est pour cela que nous n'avons presqu'aucun langage propre pour exprimer ce qui a rapport à l'esprit, et que les termes consacrés à ses diverses opérations sont presque tous empruntés des objets des sens. Cependant il ne faut qu'un peu de réflexion pour comprendre que, comme l'esprit et la



matière sont des sujets essentiellement distincts, et que chacun d'eux est soumis à des lois qui lui sont propres ; les analogies, qu'il nous plaît d'imaginer entre eux, ne peuvent être d'aucun usage pour éclairer ou l'un ou l'autre : en sorte qu'il n'est pas moins contraire aux règles de la saine philosophie de tenter l'explication de la perception, ou de l'association des idées, par certains principes mécaniques, qu'il ne le seroit d'expliquer les phénomènes de la gravitation, en supposant, comme faisoient quelques philosophes de l'antiquité, que les particules de la matière sont animées d'un certain principe de mouvement ; ou encore d'expliquer les phénomènes chimiques des affinités, en supposant que les substances, chez lesquelles ces phénomènes se manifestent, sont douées de pensée et de volonté. L'analogie des phénomènes matériels ne peut donc être d'aucun usage dans les recherches que j'entreprends et qui feront le sujet de cet ouvrage. Au contraire, nous devons nous tenir soigneusement en garde contre la séduction des analogies de ce genre, puisque c'est l'une des principales sources d'erreurs dont nous ayons à redouter la pernicieuse influence.

Dans le nombre des philosophes qui se sont occupés de l'esprit humain, il y en a très-peu qui se soient constamment tenus en garde contre les théories analogiques. Il faut avouer néanmoins que, depuis la publication des écrits de Descartes, cette branche de la science a fait des progrès graduels et en général a reçu un accroissement remarquable. Une preuve frappante de cette vérité est le contraste qu'offrent les spéculations métaphysiques des philosophes les plus éminens de l'Angleterre à la fin du dix-septième siècle, comparées à celles des philosophes actuels, quelqu'imparfaits que soient leurs systèmes. Y a-t-il aujourd'hui un écrivain qui se permît de présenter au public, sur l'esprit humain, des assertions pareilles aux deux suivantes, dont l'une est de Locke et l'autre de Newton? « Les habitudes » dit Locke « paroissent n'être qu'une suite de mouvemens » dans les esprits animaux, qui, une fois » agités, continuent de parcourir leurs traces » accoutumées; traces, qu'un passage fré-» quent a rendu plus douces et plus aisées. » Newton lui-même propose cette question sur la manière dont l'esprit a la perception des objets extérieurs. « Le sensorium des ani-

» maux n'est-il pas le lieu où la substance
» sentante est présente, et où les espèces
» sensibles des choses sont portées, à travers
» les nerfs et le cerveau, afin qu'elles soient
» perçues par l'esprit présent en ce lieu ? »
Dans le cours des essais suivans, j'aurai occasion de citer plusieurs autres passages d'écrivains plus récens, dans lesquels on tente d'expliquer, par des principes analogues, d'autres phénomènes de l'esprit humain.

On ne peut s'empêcher de regretter que, depuis l'époque où les philosophes ont adopté un plan de recherche, plus raisonnable sur ces matières, ils aient été obligés d'employer beaucoup de tems à débarrasser le sol de la science des décombres dont leurs prédécesseurs l'avoient couverte. C'étoit sans doute un premier travail inévitable ; l'état où la science étoit réduite, et les résultats auxquels on étoit parvenu, en suivant une si mauvaise route, rendoient cette opération nécessaire. En effet, quels que soient les avantages positifs que l'on peut se promettre de l'étude de cette science et de ses progrès futurs, ils ne sont point aussi essentiels au perfectionnement et au bonheur de l'homme, qu'une solide réfutation de cette philosophie scep-

tique, qui s'attache à toute espèce de connoissance et de croyance, en l'attaquant par la racine. C'est cette réfutation qui paroît avoir été l'objet constant que le docteur Reid s'est proposé, dans toutes ses recherches métaphysiques. Ses travaux ont été dirigés vers ce but avec tant d'intelligence, de candeur et de persévérance, que si les sceptiques ne changent pas leur système d'attaque, il n'est pas probable que ce genre de controverse se renouvelle jamais. Les décombres sont enlevées, les fondemens ont été jetés, il est tems d'élever l'édifice. J'ai sans doute avancé bien peu ce grand et important travail; mais je me flatte que ce que j'ai fait suffira pour montrer l'importance de ce genre d'étude, et pour engager d'autres philosophes à s'y livrer avec ardeur.

Après les remarques que je viens de faire, le lecteur ne sera pas surpris de voir que j'ai évité à dessein de traiter les questions qui ont été débattues dans le cours du dix-huitième siècle, et qui sont devenues un sujet de controverse entre les philosophes sceptiques et leurs adversaires. Au vrai, ces questions n'ont aucune liaison nécessaire avec les recherches que j'entreprends. J'avoue qu'un

examen attentif des principes de notre nature, est le seul moyen de donner la solution de ces questions, ou d'en terminer la discussion d'une manière satisfaisante; mais en supposant même qu'elles restassent indécises, nos doutes sceptiques, sur la certitude des connoissances humaines, n'affecteroient pas plus la philosophie de l'esprit humain, que les diverses branches de la physique. Et ceux même que l'on pourroit élever sur l'existence de l'esprit ne troubleroient pas plus les recherches relatives à la science qui s'en occupe, que les doutes d'un disciple de Berkeley sur l'existence des corps n'influent sur ses opinions relatives à la philosophie naturelle.

Quels avantages peut-on retirer de la philosophie de l'esprit humain, envisagée sous l'aspect que je viens de déterminer? C'est ce que je me propose d'examiner maintenant, et d'exposer avec quelqu'étendue dans la section suivante.

PARTIE II.

SECTION I.

De l'utilité de la philosophie de l'esprit humain.

On a souvent remarqué qu'il y a entre les différens arts et les différentes sciences une liaison mutuelle, et qu'en conséquence les progrès que fait une des branches de nos connoissances jettent souvent sur d'autres une vive clarté, quoique celles-ci semblent n'avoir avec elle que des rapports fort éloignés. Les découvertes modernes que l'on a faites dans l'astronomie, et dans les mathématiques pures, ont contribué à porter l'art de la navigation à un point de perfection inconnu jusqu'à cette époque. Les rapides progrès qu'ont faits récemment l'astronomie, l'anatomie et la botanique, sont dus principalement aux secours que ces sciences ont reçus des travaux de l'opticien.

Mais, quoique les différentes classes de sciences et d'arts se réfléchissent mutuellement quelque lumière, il n'est pas toujours

nécessaire que l'artiste ou le philosophe aspire à une sorte d'universalité dans l'acquisition des connoissances. L'un et l'autre peuvent en toute sûreté prendre pour certains plusieurs principes, dont ils ne seroient pas en état de démontrer la vérité. Un marin, sans savoir les mathématiques, peut employer, avec justesse et intelligence, les règles prescrites pour la détermination des longitudes. Un astronome, ou un botaniste, peut être ignorant en optique, et se servir très-utilement ou du télescope, ou du microscope.

Tous les jours on peut voir, dans les travaux des artistes, des exemples de même genre, propres à confirmer la remarque précédente. Il est rare qu'un ouvrier ait le tems, ou le désir d'étudier la théorie et les principes de son art. D'un autre côté, il est rare qu'un homme d'étude se borne rigoureusement à une seule branche de la science. La curiosité, qu'il s'est accoutumé à satisfaire dans un genre de recherches, s'étend naturellement à tous ceux qui s'offrent à son observation, et qui ont un peu d'importance. Il en résulte pour lui un regret, un mécontentement perpétuel, qui ne cesse que lorsqu'il est parvenu à expliquer les phéno-

mènes variés qui, dans le cours de ses habitudes, se renouvellent sous les yeux et sont presque constamment présens à sa pensée.

De même donc que chaque science particulière est liée, par les circonstances que je viens d'indiquer, avec toutes les autres sciences; ainsi toutes les recherches qui peuvent s'offrir dans le cours de la vie humaine, soit qu'elles se rapportent à la spéculation ou à la pratique, sont liées à la science générale qui a pour objet l'esprit humain. Les facultés intellectuelles sont des instrumens que tous les hommes emploient. La curiosité doit être bien peu active chez un homme disposé à passer sa vie entière, sans acquérir aucune connoissance de ces facultés, qu'il ne peut se dispenser d'exercer habituellement pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, et par lesquelles il est honorablement distingué du reste des animaux. Les principes d'action, ou facultés actives de l'ame, par leurs modifications et combinaisons variées, donnent naissance à toutes les différences que l'on observe entre les hommes relativement à la conduite morale. Ces facultés ont droit en conséquence à nous intéresser plus encore, s'il

est possible, que celles qui n'ont rapport qu'à l'entendement. C'est ce que doivent sentir tous ceux qui sont disposés à réfléchir sur leur propre caractère, ou à observer avec soin le caractère des autres hommes. Les phénomènes, qui dépendent de ces facultés intellectuelles et de ces principes d'action, sollicitent à chaque instant l'attention de l'observateur. Ils ouvrent devant lui un champ de découvertes, non moins inépuisable, que les phénomènes du monde matériel, et où la sagesse divine se manifeste d'une manière non moins évidente.

Ainsi toutes les sciences, toutes les occupations de la vie, nous ramènent à la philosophie de l'esprit humain. Mais cette science n'emprunte ses principes d'aucune autre. Cette circonstance donne à ce genre d'étude beaucoup d'attrait, pour ceux dont l'esprit est naturellement disposé à la réflexion et aux recherches. Les résultats auxquels on parvient dans cette science sont tels en même tems, que l'ame s'y arrête avec complaisance et éprouve une satisfaction véritable. Jusqu'à ce que nos opinions sur ce sujet se soient à peu près fixées; c'est avec une sorte de regret et de lutte intérieure,

que nous nous livrons à d'autres études. D'un autre côté, l'examen des principes de cette science, une connoissance générale de ceux de ces principes qui sont les plus propres à piquer notre curiosité, non-seulement nous préparent pour d'autres recherches, en étendant nos vues et nous élevant à des idées plus libérales; mais nous laissent la liberté de les suivre avec une attention plus pleine et moins partagée.

Ce n'est pas uniquement comme un sujet de spéculation curieuse, que les facultés de l'esprit humain méritent d'être l'objet d'un examen attentif. Les avantages que l'on a droit d'attendre d'une analyse bien faite en ce genre sont de diverse espèce. Il en est, dans le nombre, de si importans, qu'on a lieu de s'étonner, que, dans un tems où des sciences subordonnées ont été cultivées avec beaucoup de succès, celle-ci, qui comprend dans son enceinte les principes desquels toutes les autres dépendent, soit jusqu'à ce jour restée dans l'enfance.

Je vais exposer quelques-uns de ces avantages; et je commencerai par celui qui me paroît le plus important de tous. Cet avantage principal est le jour que doit nécessairement

répandre, sur tous les objets liés à l'éducation morale et intellectuelle, l'analyse philosophique des facultés de l'esprit humain.

Les objets les plus essentiels que l'éducation doit se proposer se réduisent aux deux suivans. Premièrement, cultiver toutes les facultés variées dont nous sommes doués, tant celles qui se rapportent à la spéculation que celles qui tendent à la pratique ; et faire en sorte qu'elles acquièrent le plus haut degré de perfection, dont elles sont susceptibles. Secondement, veiller sur les impressions que l'ame reçoit dans les premières années de la vie et sur les associations qu'elle forme à cette époque ; afin de la mettre à l'abri des erreurs auxquelles elle est le plus exposée, et de l'accoutumer, autant qu'il est possible, à juger sainement des objets dont elle est frappée. Ce n'est qu'à l'aide d'une analyse philosophique des facultés de l'esprit humain, que l'on parviendra à former un plan systématique, propre à remplir ce double objet.

Il y a peu d'hommes dont l'éducation ait été dirigée à tous égards avec attention et avec un solide jugement. Il n'y en a presque aucun, parmi ceux qui sont capables de réfléchir

réfléchir, qui, parvenu à l'âge de maturité, ne reconnoisse dans les facultés de son esprit bien des imperfections et des défauts ; qui ne sente en lui-même bien des habitudes nuisibles ; qu'il auroit été possible de prévenir ou. de corriger dans l'enfance ou dans la jeunesse. Ce sentiment, cet aveu fait à soi-même, est le premier pas vers l'amélioration de l'esprit ou du caractère. Tout homme qui en éprouve le besoin, s'il a du courage et de la constance, n'hésitera pas à recommencer lui-même son éducation, même dans un âge assez avancé. La force de réflexion et l'esprit d'observation, requis pour cela, ne peuvent guères se rencontrer dans la jeunesse. Ces facultés sont les plus lentes à se développer. Mais il n'est jamais trop tard, pour tenter de perfectionner son ame. On peut faire beaucoup de progrès dans l'art d'appliquer ses facultés à leur objet, ou de parer aux inconvéniens qui résultent de leurs défauts, non-seulement dans l'âge viril, mais encore dans la vieillesse.

Ce n'est pas toutefois à nos premiers instituteurs, qu'il faut attribuer tous nos défauts intellectuels. Chaque profession, chaque occupation, dans le cours de la vie, en-

traîne certaines habitudes qui lui sont propres, et qui laissent quelques facultés sans emploi, tandis qu'elles en exercent et perfectionnent d'autres. Si donc nous avons à cœur de donner à notre esprit toute la culture dont il est capable, il ne faut pas nous contenter du degré de développement que nos facultés peuvent recevoir des fonctions de notre état ou de la profession que nous avons embrassée. Les mouvemens et les attitudes gênées, qu'imposent les arts mécaniques, fortifient souvent à l'excès les muscles qu'ils mettent en activité, et ne peuvent donner aux formes et aux facultés du corps un haut degré de perfection. De même ceux dont l'esprit se borne à un seul genre d'objets, théoriques ou pratiques, ne peuvent se flatter d'atteindre au plus haut degré de développement et de culture dont l'esprit humain soit susceptible. Il faut au corps une variété d'exercices, pour maintenir sa vigueur et lui conserver sa beauté. Et pour perfectionner l'entendement, il faut une suite d'occupations variées, telles que les lettres et les sciences peuvent en fournir; il faut de plus le commerce des hommes, l'usage du monde et de la société, l'habitude de la conversation et des affaires. Je

conviens qu'il y a quelques professions, au nombre même de celles que l'on nomme libérales, dans lesquelles on peut exceller avec très-peu de moyens et de connoissances acquises, et où peut-être on réussira d'autant mieux, qu'on aura plus concentré toute la force de la pensée sur un seul et unique objet. Mais, quel que soit le succès que l'on peut obtenir en se bornant à un seul genre d'occupation, un homme élevé de la sorte ne sera jamais qu'un artisan littéraire; et ne parviendra point au degré de perfection et de bonheur que comporte sa nature. « La » seule éducation que l'on puisse considérer » comme complète et généreuse » pour employer le langage de Milton, « est celle » qui met un homme en état de s'acquitter » avec justice, avec habileté et avec une » vraie grandeur d'ame, de tous les offices » privés ou publics, soit de la guerre, soit » de la paix (1). »

On n'imaginera pas, j'espère, que je veuille faire entendre, par ces observations, qu'il est convenable de s'appliquer indistinctement à tous les objets de spéculation et de

(1) *Tractate of education* (Traité d'éducation).

pratique. Rien de plus évident, que la nécessité de circonscrire le champ de nos études, si nous voulons que la société retire quelque fruit de notre travail. Mais on peut très-bien concilier l'application la plus forte à l'objet particulier que nous prescrit le goût ou le devoir, avec le commerce des lettres et du monde, au point nécessaire pour donner quelque étendue à nos idées et pour prévenir en nous ce tour d'esprit particulier, ou cette espèce de pédanterie, qui résulte d'une occupation à laquelle on se livre d'une manière exclusive. Dans bien des cas, comme j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer, les sciences se réfléchissent de l'une à l'autre quelque lumière. Il pourra donc arriver que les connoissances générales, que nous aurons acquises en des genres étrangers à notre vocation, nous soient utiles dans celui auquel nous sommes plus particulièrement voués. Mais dans les cas même où l'on n'éprouvera rien de semblable, et où, pour obtenir les connoissances que suppose une éducation libérale, il aura fallu faire quelque sacrifice relativement à nos progrès dans nos études de vocation; l'acquisition de ces connoissances générales compensera amplement

la perte que nous aurons faite relativement à cet objet particulier. Personne ne doit envisager comme son but principal de devenir métaphysicien, ou mathématicien, ou poëte; mais bien d'être heureux, en tant qu'il s'envisage seul; et, en tant qu'il appartient à la société, d'en devenir un membre utile, digne d'amour et de respect. Lorsqu'un homme vient à perdre la vue, le toucher acquiert chez lui plus de sensibilité. Mais qui voudroit, pour jouir de cet avantage, renoncer aux plaisirs que les yeux lui procurent?

Il est presque superflu de remarquer ici combien la culture de l'esprit seroit facilitée, pour celui qui voudroit l'acquérir, lorsqu'il auroit commencé par s'étudier lui-même, lorsqu'il auroit des idées justes et étendues sur la nature de l'esprit humain, de ses facultés et des véritables sources de ses jouissances, lorsqu'il auroit appris enfin quelle est l'influence de telle ou de telle situation sur ces facultés ou sur leur emploi. Ce n'est qu'en acquérant ainsi la connoissance de notre propre capacité, que nous apprenons à bien juger de nos progrès; c'est ainsi que nous pouvons parvenir à

corriger les défauts que nous apercevons dans notre esprit, et à rectifier ses habitudes. Si l'on ne possède pas, du moins jusqu'à certain degré, cette espèce de connoissance, on est en danger de contracter des habitudes nuisibles, avant d'avoir pu se mettre en garde contre elles; ou de laisser quelques facultés se dégrader, faute d'exercice.

Si l'on avoit, sur la première éducation, des lumières plus sûres, et si ces lumières étoient plus généralement répandues; on éprouveroit moins souvent, à l'âge d'homme, le besoin de refaire son éducation et de se tracer un plan tout nouveau pour son propre perfectionnement. Mais jamais on ne parviendra à diriger systématiquement l'éducation vers son véritable objet, tant qu'on n'aura point fait une analyse exacte des principes ou facultés de notre esprit; qu'on n'aura pas déterminé les lois les plus importantes qui en règlent les opérations; et en outre qu'on n'aura pas expliqué les modifications et combinaisons variées, dont ces facultés sont susceptibles, et desquelles résulte la diversité de talens, de génie et de caractère, que l'on observe parmi les hommes. Instruire la jeunesse dans les langues

et dans les sciences, c'est lui faire un don de peu de valeur, si l'on néglige de veiller sur ses habitudes ; si nous ne donnons pas à toutes les facultés de l'esprit et à tous les principes d'action dont il est doué, le degré d'exercice convenable. Sans parler de la culture des facultés morales, combien grande et difficile est la tâche de développer les facultés intellectuelles des jeunes esprits confiés à nos soins ! Veiller sur les associations d'idées qu'ils forment dès l'âge le plus tendre ; leur donner de bonne heure des habitudes d'activité dans le travail de la pensée ; exciter leur curiosité et lui offrir un objet utile, exercer leur invention et leur sagacité ; cultiver en eux l'usage de la méditation, et tenir en même tems leur attention fixée sur les objets qui les entourent ; éveiller leur sensibilité aux beautés de la nature, et leur inspirer le goût des plaisirs intellectuels ; ce n'est encore là qu'une partie des devoirs qu'impose l'éducation : et cependant pour les remplir jusqu'à ce point, il faut avoir fait, des facultés de l'esprit humain, une étude, dont se dispensent presque toujours ceux qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse. Ajoutons que la connoissance théorique de

l'esprit humain telle que je viens de la requérir, n'est point toujours suffisante dans la pratique. Il faut souvent une rare sagacité, pour faire emploi des règles générales et les appliquer aux caractères et aux tours d'esprit particuliers. Comme que nous expliquions le phénomène, soit que nous voulions l'attribuer à l'organisation primitive, ou à l'influence de quelques causes morales, qui agissent dès la plus tendre enfance; c'est un fait certain et tout-à-fait incontestable qu'il y a entre les enfans, des différences d'esprit et de caractère, très-importantes, qui se font apercevoir avant l'époque où commence en général leur éducation intellectuelle. Il y a aussi un caractère héréditaire qui se manifeste d'une manière frappante dans certaines familles, soit par une suite de quelque rapport dans la constitution physique de ceux qui la composent, soit par l'effet de l'imitation, ou par l'influence d'une situation commune. On voit quelquefois, pendant une suite de générations, des hommes, issus d'une même souche, avoir un génie marqué pour les sciences abstraites; et manquer d'imagination, de goût, de vivacité. Dans une autre famille on se transmet,

comme par héritage, l'esprit, l'imagination, la gaieté; mais aussi une sorte d'incapacité pour ce qui demande des recherches profondes, pour ce qui requiert une attention patiente et soutenue. Le système d'éducation convenable en chaque cas particulier doit sans contredit avoir quelque rapport à ces circonstances; et tendre à fortifier les facultés intellectuelles ou actives, qui peuvent être naturellement défectueuses. Montesquieu, et d'autres écrivains politiques, ont insisté sur le rapport de l'éducation et des lois au climat. Je ne prétends point déterminer ici jusqu'à quel point leurs principes à cet égard sont justes et applicables. Mais je pense que le bon sens et la philosophie s'accordent à prescrire d'adapter la première éducation au tour d'esprit et au caractère, que doivent naturellement faire supposer les penchans héréditaires, et la situation morale, de ceux qu'il s'agit d'élever.

Il y a peu de sujets plus rebattus que celui de l'éducation; et il n'y en a point sur lequel les opinions soient plus partagées. On ne doit pas s'en étonner. La plupart de ceux qui l'ont traité ont borné leur attention à des questions incidentes, telles que la com-

paraison des avantages de l'éducation publique et de ceux de l'éducation particulière, ou l'utilité de l'étude de certaines langues, ou de certaines sciences. Ils n'ont pas commencé par un examen attentif des facultés et des principes d'action de l'esprit humain, dont le perfectionnement doit être le grand objet de toute espèce d'éducation. On trouve sans doute, dans les auteurs anciens et modernes, beaucoup d'excellentes observations détachées sur nos facultés intellectuelles et morales. Mais je n'ai connoissance d'aucune tentative, faite en aucune langue, pour analyser et mettre en évidence les facultés de l'esprit humain, dans le but d'établir, pour leur culture, une base et des principes véritablement philosophiques (1).

J'ai même entendu des hommes doués de beaucoup d'esprit et de lumières, contester

(1) Sans doute rien de parfait en ce genre n'a été exécuté en aucune langue; et même, avant l'ouvrage de Mr. Dug. Stewart, on n'avoit pas eu assez constamment en vue l'objet ou le but principal de cette analyse. Mais plusieurs auteurs s'en étoient occupés, tels que Wolf, Condillac et Bonnet. C'est donc sous cette restriction seulement, que l'assertion de l'auteur semble pouvoir être reçue avec confiance. *P. P. p.*

l'avantage d'un plan d'instruction aussi systématique que celui dont je viens de donner l'idée. On a souvent remarqué que les plus grands succès, dans les arts et dans les sciences, avoient été obtenus par des hommes dont le génie avoit pris l'essor sans guide et sans culture ; et qu'au contraire ceux qu'on élève avec le plus de soin restent presque toujours au rang des esprits médiocres. Je ne me propose pas ici de discuter la vérité du fait. Mais en la supposant bien reconnue, je prie qu'on se souvienne que l'originalité est une qualité du génie qui ne se trouve pas toujours jointe à la force, à l'étendue, aux idées libérales ; et qui n'est désirable que lorsqu'elle n'exclut point ces avantages supérieurs et plus estimables. J'ai remarqué ci-dessus, qu'il y a certains travaux, qui ne supposent qu'un petit nombre de facultés en activité, et où celui que la nature invite à les exercer peut, en se livrant à son penchant sans réserve, obtenir de plus grands succès, que si son attention étoit distraite par une suite d'études libérales. Toutes les fois que la nature produit des hommes doués d'une telle disposition, on doit, sous le point de vue le plus favorable, les envisager comme

faisant, à l'amusement ou à l'instruction d'autrui, le sacrifice de leur propre perfection et de leur bonheur. C'est dans les tems de tenèbres et de barbarie, que l'on trouve les plus fréquens exemples de ce qu'on nomme l'originalité du génie. Le but d'une philosophie éclairée et bienveillante n'est pas sans doute de produire un petit nombre de prodiges, répandus au milieu d'une multitude ignorante et bornée à une stupide admiration. Elle cherche à étendre les progrès autant qu'il est possible, et à mettre la masse du peuple en état d'atteindre au degré de perfection intellectuelle et morale, que l'on peut raisonnablement espérer. Voltaire a remarqué quelque part que, chez une nation dont le goût est cultivé, le génie original devient rare. Le nombre des hommes instruits empêche qu'aucun d'eux s'élève à une hauteur remarquable, comme les arbres d'une forêt atteignent à peu près le même niveau. Là où le commerce est dans un petit nombre de mains, on voit un petit nombre de très-grandes fortunes au milieu de la pauvreté commune. Plus il s'étend; plus l'opulence devient générale et les grandes fortunes rares. C'est précisément, ajoute cet écrivain,

parce qu'en France il y a beaucoup de lumières et de culture, qu'on s'y plaint de la rareté du génie.

Mais à quoi bon, dira-t-on, tout ce travail? L'importance de chaque chose, relativement à l'homme, ne doit-elle pas s'estimer par l'influence qu'elle a sur son bonheur? Et l'expérience de chaque jour ne suffit-elle pas pour nous convaincre, que le bonheur ne croît nullement en proportion de la culture de l'esprit? N'a-t-on pas même d'assez bonnes raisons de croire que les classes inférieures du peuple sont, à tout prendre plus heureuses que les supérieures; quoique celles-ci soient plus éclairées et jouissent du prétendu avantage d'une culture plus parfaite?

La vérité est, si je ne me trompe, que le bonheur, en tant qu'il dépend de l'ame, est toujours proportionné au degré de perfection de ses facultés. Mais je pense que la culture, qui a pour but de développer nos facultés sous le plus important rapport, doit être dirigée de manière à conserver entr'elles cette espèce d'équilibre, ou cet état de force relative, que la nature elle-même a établi et qu'elle nous prescrit de maintenir. Une attention exclusive à la culture d'une seule

faculté, telle que l'imagination, le goût, le raisonnement, ou quelqu'un des principes d'action qui sont en nous, peut bien avoir l'effet de diminuer nos plaisirs ou d'accroître nos peines; mais les suites fâcheuses d'une telle culture ne doivent pas être attribuées à l'éducation; elles n'appartiennent qu'à un vice d'éducation, qui consiste à en restreindre l'influence d'une manière peu judicieuse. Il arrivera peut-être, dans les cas de cette nature, que le poëte, ou le métaphysicien, ou l'homme de goût, comparé à l'homme sans culture, paroîtra moins favorisé. En effet, les classes inférieures de la société, par un bienfait de la Providence, jouissent à cet égard d'un précieux avantage. Aucune des facultés intellectuelles ou morales, chez un homme sans culture, n'est peut-être développée autant que le comporte sa nature. Mais toutes conservent entr'elles ce juste équilibre, qui est à la fois si favorable à la tranquillité de l'ame, et si propre à donner à toute la conduite un caractère de prudence, de constance et de fermeté. Ces heureux effets se manifestent ainsi plus sûrement chez un homme du peuple, dans la sphère limitée où il se trouve placé, que chez

des hommes d'un rang supérieur, dont l'éducation a été dirigée d'après un système imparfait ou erronné. Mais loin que cette observation contredise celles qui précèdent, elle sert à les confirmer, en faisant voir combien on doit peu se flatter de former un plan raisonnable pour le perfectionnement de l'esprit humain, avant d'avoir acquis une connoissance aussi exacte qu'étendue des facultés dont il est doué.

Les remarques que je viens de faire suffisent, pour montrer les fâcheuses suites d'une culture partielle et peu judicieuse de l'esprit humain. Elles montrent en même tems l'utilité de la philosophie, qui nous met en état de maintenir l'équilibre entre nos diverses facultés, de jouir par ce moyen plus pleinement des avantages qui en dépendent. Il y auroit encore plusieurs observations à faire, sur les règles que l'étude de nos facultés peut nous fournir pour les rendre plus parfaites, et pour les appliquer mieux à leur objet. Mais je ne dois pas m'occuper ici de ce sujet, qui est un de ceux sur lesquels, dans la suite de cet ouvrage, j'ai le plus à cœur de répandre du jour. Se flatter que la mémoire, l'imagination, ou la faculté de raisonner se trou-

veront tout-à-coup fortifiées, par une suite de nos spéculations sur leur nature, seroit sans doute une idée fort absurde. Mais il n'est sûrement pas déraisonnable d'espérer, qu'en connoissant mieux les lois qui gouvernent ces facultés, on parviendra à établir quelques règles utiles, pour opérer leur culture graduelle; pour remédier à leurs défauts; et même pour leur donner une étendue supérieure à celle qu'au premier coup-d'œil on seroit porté à leur assigner.

Il n'est pas facile de déterminer le degré de perfection auquel la nature intellectuelle et morale de l'homme peut atteindre. Les effets d'une éducation donnée dès les premières années de la vie, long-tems continuée, et systématique, se font sentir chez les enfans qu'on dresse, en vue du gain, à des exercices de force ou d'agilité. Et ces exemples justifient peut-être les espérances du philosophe relativement à l'amélioration de l'espèce (1).

Je dois montrer maintenant jusqu'à quel point la philosophie de l'esprit humain peut

(1) L'auteur limite ci-dessous cette idée. Voyez la continuation de la note M, à la fin de ce volume. *P. P. p.*

être

être utile pour remplir le second objet de l'éducation ; ou comment elle peut nous aider à diriger les premières impressions que reçoit l'enfance, et les premières associations d'idées qu'elle forme.

La plupart des opinions qui servent de règle à nos actions, ne sont pas le résultat de nos propres recherches. Nous les avons reçues et adoptées sans examen dans l'enfance ou dans la jeunesse, sur l'autorité d'autrui. Les principes même de la morale, gravés, il est vrai, dans tous les cœurs, ont d'ordinaire été fortifiés par nos instituteurs. Tout cela est sans doute parfaitement conforme aux intentions de la nature. Si cet ordre venoit à être troublé, la société ne pourroit pas subsister ; car il est manifeste que la plupart des hommes, condamnés à des travaux incompatibles avec l'étude, sont hors d'état d'avoir par eux-mêmes une opinion discutée sur les sujets les plus importans. Mais comme il n'y a point de système d'éducation qu'on puisse nommer parfait, il en résulte que nous devons recevoir des erreurs mêlées aux vérités qui nous sont enseignées ; qu'elles doivent, sous forme de préjugés, s'emparer de notre esprit, et avoir

sur nos jugemens la même influence que les vérités les plus indubitables. Lorsqu'un enfant a entendu soutenir constamment une erreur spéculative, ou un faux principe d'action, et qu'on lui a recommandé de l'adopter, du même ton dont on inculque dans son esprit les vérités de la morale et de la religion, les plus conformes à ses dispositions naturelles; doit-on s'étonner, que, dans la suite de sa vie, il ait beaucoup de peine à déraciner des préjugés, unis si intimement à tous les sentimens les plus chers à l'esprit humain et qui constituent son essence? Mais si les lois naturelles prescrivent à ceux dont le tems est absorbé par les travaux du corps de se conduire d'après l'opinion d'autrui; elles imposent doublement, à ceux dont l'éducation est libérale, le devoir d'examiner les opinions liées à la morale et au bonheur de l'homme. S'il faut que le plus grand nombre soit dirigé, il faut sans doute qu'il le soit par ceux qui ont plus de lumières; par des hommes capables de discerner l'erreur et la vérité; de tracer la ligne qui sépare les préjugés innocens ou salutaires (s'il en existe de tels), des préjugés nuisibles au bonheur et à la vertu.

Dans l'état actuel de la société, les préjugés moraux, politiques et religieux, dont nous sommes imbus dès l'enfance, sont à la fois nombreux et affermis par leur alliance à des vérités importantes et sacrées. Il en résulte qu'un philosophe doit employer une grande partie de sa vie, non à acquérir de nouvelles connoissances, mais à désapprendre les erreurs qu'on lui a enseignées, et qu'il a reçues sans examen, avant l'époque où il a commencé à réfléchir et à faire usage de sa raison. S'il ne se soumet pas à ce travail, s'il ne discute pas ses opinions sous ce point de vue; tous ses talens et tout son savoir, au lieu de servir à répandre de nouvelles lumières, ne feront qu'accréditer d'anciennes erreurs. Tous les philosophes font profession de combattre les erreurs, qui se sont emparées de notre esprit dès l'enfance, et qui portent le nom de préjugés. Mais combien peu ont la force nécessaire pour remplir cette tâche! Combien peu savent éviter, en se délivrant de certaines erreurs, de leur en substituer d'autres non moins nuisibles! Un succès complet à cet égard semble avoir été envisagé par Bacon, comme au-dessus de la foiblesse humaine. Le passage

où il exprime cette pensée est très-remarquable : « Jamais encore, dit-il, il ne s'est » trouvé un homme assez ferme, pour s'im- » poser la loi d'effacer de son esprit les théo- » ries et les notions communément reçues, » et d'appliquer à neuf son intelligence, » libre et non prévenue, à l'examen des cas » particuliers. En conséquence la raison hu- » maine, telle que nous la possédons, est » un mélange et un amas informe de ce que » nous avons reçu sur la foi d'autrui, de ce » que le hasard nous a enseigné, et des idées » puériles qui ont précédé pour nous toutes » les autres. Si quelqu'un, parvenu à l'âge » de maturité, avec toutes ses facultés, et » avec une intelligence purifiée, s'appliquoit » tout à neuf à l'étude de l'expérience et des » cas particuliers, on pourroit espérer qu'il » auroit plus de succès. (1) »

(1) *Nemo adhuc tanta mentis constantia inventus est, ut decreverit, et sibi imposuerit, theorias et notiones communes penitus abolere; et intellectum abrasum et æquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana, quam habemus, ex multa fide, et multo etiam casu, necnon ex puerilibus quas primo hausimus notionibus, farrago quædam est et congeries. Quod si quis, ætate matura et sensibus integris, et*

Ce n'est pas uniquement pour garantir l'esprit de l'influence de l'erreur, qu'il peut être utile d'examiner le fondement des opinions établies. Dans un siècle où l'esprit de recherche est devenu dominant, comme il l'est dans le nôtre, ce n'est que par un examen de ce genre que le philosophe peut échapper au danger d'un scepticisme illimité. C'est vers cet extrême que l'esprit du tems peut le faire pencher, bien plus que vers celui d'une aveugle crédulité. Dans les siècles précédens, où l'ignorance et la superstition étoient générales, le système d'éducation qui avoit prévalu tendoit à opérer, entre l'erreur et la vérité, une association indissoluble. Cette circonstance donnoit à la première un empire sur l'esprit humain, qu'elle n'auroit jamais acquis, si l'alliance eût été moins forte et moins intime. Les choses ont bien changé dans le cours des années qui viennent de s'écouler. Le goût des recherches et des études libérales s'est répandu. Le bon sens, éclairé par cette nouvelle lumière, s'est révolté contre quelques opi-

---

mente repurgata, se ad experientiam et ad particularia de integro applicet, de eo melius sperandum.

nions absurdes qui tenoient la raison humaine assujettie à leur empire. Il étoit peut-être difficile que, dans le premier moment de son affranchissement, elle n'en abusât pas, et que les philosophes s'arrêtassent court sur la limite précise de l'erreur; comme une réflexion calme et des vues modérées leur auroient prescrit de faire. Le fait est qu'ils ont beaucoup outre-passé la limite, et que dans le zèle qui les animoit contre les préjugés, ils ont tenté de miner les principes les plus essentiels de notre nature, ceux qui sont le fondement de notre bonheur. Frappés de l'influence de l'éducation, ils en ont conclu que l'homme est en entier un être factice. Ils ont oublié, que l'influence même de l'éducation atteste, dans celui qui en est susceptible, la présence de certaines facultés primitives, communes à toute l'espèce dont il fait partie; que si l'erreur s'empare d'un esprit naturellement droit, et y règne d'une manière permanente, ce n'est qu'en s'unissant intimement à des vérités, que cet esprit ne peut ou ne veut point ébranler; que par conséquent l'attachement que l'on observe quelquefois à des opinions fausses ou même absurdes, loin de fournir un argument au scepticisme universel, est

au contraire l'un des plus décisifs contre cette doctrine ; puisqu'il en résulte qu'il y a des vérités, tellement unies et identifiées avec notre nature, qu'elles nous font adopter des erreurs absurdes et contradictoires, lorsque nous les envisageons comme inséparables de ces vérités. Les sceptiques modernes, par exemple, ont souvent livré au ridicule des superstitions puériles, attachées aux dogmes reçus chez les nations les plus éclairées, et respectées par les hommes les plus éminens. Mais ces exemples de la foiblesse humaine sont un témoignage éclatant en faveur des principes fondamentaux de la morale, et de l'empire qu'ils exercent sur l'esprit humain. En effet, ces principes suffisent pour sanctifier, aux yeux des hommes, les opinions les plus extravagantes, les cérémonies les plus frivoles ; lorsque, dès la plus tendre enfance, on a contracté l'habitude de les associer à ces opinions ou à ces cérémonies.

Tout le monde convient aisément qu'une aveugle crédulité est la marque d'un esprit foible. Peut-être n'accordera-t-on pas aussi généralement qu'il en est de même du scepticisme universel. Au contraire, on est quelquefois disposé à envisager ce système comme

le fruit d'une grande force d'ame. Ce préjugé devoit naturellement s'établir en Europe, à l'époque où on commença à y secouer le joug de l'autorité. Car alors il falloit réellement quelque supériorité d'esprit, et même du courage, pour résister à la contagion des superstitions dominantes. Mais aujourd'hui que les opinions à la mode sont précisément celles qui sont le plus opposées aux opinions reçues; la profession de foi philosophique, ou le scepticisme de la plupart de ceux qui se vantent d'être affranchis des erreurs populaires, procède de la même foiblesse qui produit la crédulité du peuple. Et ce n'est pas aller trop loin que de dire avec Rousseau, que celui qui, à la fin du dix-huitième siècle, a pu renoncer à tous ses principes, auroit probablement été un dévot fanatique au tems de la ligue.

Au milieu de ces chocs contraires des préjugés populaires et des préjugés introduits par la mode, un esprit, qui a de la force et une vraie supériorité, se fait connoître par le soin avec lequel il démêle la vérité, au milieu des erreurs qui la déguisent; par la fermeté avec laquelle il oppose les résultats, que lui a fournis sa raison, aux vaines cla-

meurs de la superstition et de la fausse philosophie. Tels sont les hommes désignés par la nature pour être les lumières de l'univers; pour fixer les opinions flottantes de la multitude, et pour imprimer leur caractère au siècle qui les a vu naître.

Pour résister à cette espèce de foiblesse, dont je viens d'indiquer les effets, pour suivre avec constance la route qui nous est tracée entre l'aveugle crédulité et le scepticisme illimité, la qualité la plus nécessaire est l'amour de la vérité. Cet amour vif et sincère est presque toujours accompagné d'une ferme confiance aux résultats de la raison. Et cette confiance, jointe au courage personnel, constitue ce que les écrivains françois nomment la force du caractère. C'est, il faut l'avouer, une vertu fort rare; mais aussi c'est celle qui est le plus essentiellement requise dans un philosophe, pour son propre bonheur, et pour celui des hommes qu'il éclaire de ses lumières.

Il y a, si je ne me trompe, de bonnes raisons d'espérer, que la tendance au scepticisme, qui paroît le caractère du siècle, ne sera qu'un mal passager. Tant qu'il dure, il est vrai, c'est un mal très-alarmant. Et

comme il s'étend non-seulement à la religion et à la morale, mais aussi, jusqu'à un certain point, à la politique, et à toute la conduite de la vie; il est également fatal au bonheur individuel, et aux progrès de la société. Sous sa forme même la moins redoutable, lorsqu'il se trouve uni à des dispositions paisibles et bienveillantes, il ne laisse pas de comprimer tous les mouvemens généreux, toute espèce d'activité, tous les élans du patriotisme. Convaincus que la vérité est placée hors de notre portée, n'osant décider à quel point des préjugés, qui nous paroissent méprisables, peuvent être utiles; nous nous déterminons à abandonner en entier toute espèce de recherche spéculative; nous nous laissons aller sans résistance au courant des opinions populaires et des mœurs que l'usage autorise; nous cherchons enfin, dans les affaires et dans les plaisirs, un moyen de traverser doucement le court passage de la vie, qui n'est pour nous qu'une scène d'illusions vaines et fugitives. L'homme au contraire qui espère mieux des facultés dont notre ame est douée, qui croit que la raison nous a été donnée pour nous enseigner nos devoirs et nous montrer la route du bonheur,

méprise les conseils d'une philosophie timide; il sait que la vérité, qui est le but de ses recherches, ne peut manquer de lui être utile et de concourir au bien général. Quel sera au premier moment l'effet particulier de cette masse de lumières, que l'art de l'imprimerie doit répandre tôt ou tard; et de cet esprit de réforme, qui doit nécessairement en être la suite? C'est ce que toute la sagacité humaine ne peut se flatter de prévoir. Mais à moins de se livrer au découragement du scepticisme, il est impossible de croire que les progrès de la raison humaine soient une source de désordres et de malheurs permanens. Et sans doute ceux-là seuls doivent en redouter les dernières suites, qui, par l'imperfection de nos institutions actuelles, sont intéressés à perpétuer les préjugés et les folies des hommes.

On voit, par ce qui précède, que, pour garantir à la fois l'esprit de l'influence des préjugés et du scepticisme illimité, il faut le mettre en état de distinguer les principes universels et primitifs, ou les vraies lois de notre nature, des effets fortuits, produits par une situation locale et accidentelle. Cette connoissance peut fournir à un homme, dont

l'éducation a été imparfaite ou mal dirigée, des moyens de rectifier ses habitudes et de dissiper les erreurs qui l'offusquent; mais elle est bien plus propre encore à le diriger dans les soins qu'il donne à ceux qu'il élève dès leur bas âge. Tel est l'effet des premières impressions, telle est la permanence de leur influence sur le caractère, qu'il en reste toujours quelques traces. Après que le philosophe a réussi, à force de persévérance, à débarrasser sa raison des préjugés qui l'offusquoient, ils ont encore quelque prise sur son imagination et sur ses affections. Quoique son entendement soit fort éclairé et que, dans ses méditations, la vérité échappe rarement à ses poursuites, il arrivera fréquemment que ses opinions philosophiques perdront leur influence sur sa conduite, au moment où cette influence lui seroit le plus nécessaire; par exemple, lorsqu'il est aigri ou abattu par l'adversité; lorsqu'il se livre à des occupations ou à des goûts qui l'exposent à la contagion des erreurs populaires. Ses opinions ne sont fondées que sur des argumens spéculatifs. Loin d'être secondées par les principes d'action qui lui sont naturels, elles sont souvent en opposition avec eux. Combien

seroit différente la situation d'un homme dont l'éducation auroit été dirigée dès la première enfance avec l'attention et le jugement convenables ! Si l'on prenoit autant de peine pour imprimer la vérité dans les jeunes têtes que l'on en prend souvent pour leur inculquer l'erreur ; non-seulement nos principes de conduite auroient plus de justesse, mais le cœur et l'imagination leur serviroient d'appui ; ils assureroient notre bonheur, et auroient sur nos actions une influence plus habituelle et plus puissante. Il n'y a sans doute rien dans l'erreur qui ait plus d'affinité avec notre nature que n'en a la vérité. Au contraire, lorsqu'elle nous est présentée seule et isolée, elle choque notre raison et produit en nous le sentiment du ridicule. Ce n'est, comme je l'ai dit, qu'à la faveur d'une étroite alliance avec des vérités qui nous sont chères, que l'erreur obtient notre assentiment et même notre respect. Combien donc ne retireroit-on pas d'avantages du soin que l'on prendroit d'employer les premières impressions que nous recevons et les premières associations que nous formons, à fortifier les principes qui sont le fondement de notre bonheur ! La longue durée du règne de l'erreur dans

le monde, l'empire qu'elle conserve encore, dans un siècle ardent à se livrer aux recherches et aux études libérales, ne prouvent nullement que la raison humaine soit destinée à être à jamais le jouet des préjugés et des opinions vaines. On en peut conclure au contraire que les opinions établies, et les institutions de tout genre sont naturellement permanentes; et qu'en conséquence les principes d'une vraie philosophie seroient inébranlables, lorsqu'une fois ils auroient pris l'ascendant, et lorsqu'ils seroient soutenus par un système d'éducation plus parfait.

Transportons-nous au tems où doit se réaliser cette espérance; supposons que toutes les opinions qu'on inculque à l'enfance et à la jeunesse tendent à étayer les vérités qui servent de fondement à la morale. Avec quelle ardeur l'entendement, parvenu à sa maturité, ne se porteroit-il pas à la recherche de la vérité! Au lieu d'avoir à soutenir à chaque pas une lutte contre les préjugés contractés dans l'enfance; son travail consisteroit à ajouter la force de la conviction raisonnée, à des impressions chères à l'imagination et au cœur. A mesure que nos connoissances s'étendroient, nous sentirions se

fortifier les premières opinions que nous aurions formées ; et réciproquement celles-ci donneroient de l'appui aux résultats du raisonnement ; elles les protégeroient contre les attaques du scepticisme, auxquelles cède mollement un esprit découragé et abattu.

L'expérience journalière nous apprend combien dans le premier âge de la vie les impressions sont profondes. Les associations formées dans l'enfance d'une manière accidentelle entre nos diverses idées, nos sentimens, nos affections habituelles, ont des effets importans et durables. Le but de l'éducation n'est pas de contrarier notre constitution naturelle, mais de lui donner une direction utile. Les suites funestes d'une direction fausse prouvent seules quel parti on auroit pu tirer de cet instrument pour perfectionner nos facultés. Puisqu'on peut parvenir à intéresser le cœur et l'imagination en faveur de l'erreur, il est au moins également possible de les intéresser en faveur de la vérité. Puisqu'il est possible d'étouffer les sentimens héroïques et généreux auxquels la nature nous dispose, en nous apprenant à en associer l'idée à celle du crime et de l'impiété ; il est sans doute également possible de nour-

rir et de fortifier ces mêmes sentimens, en établissant l'association et l'alliance naturelle entre notre devoir et notre bonheur. Puisque la mode influe sur nos jugemens au point de masquer la difformité naturelle du vice, et de donner à des goûts bas et criminels l'apparence de la grâce et de l'élégance ; y a-t-il lieu de douter qu'on ne pût associer, dans de jeunes esprits, ces mêmes qualités avec des goûts honorables et vertueux? Il est rare de rencontrer des hommes, parmi ceux qui ont reçu une éducation libérale, auxquels Rome et la Grèce soient devenues indifférentes, et qui ne conservent pas, pendant toute leur vie, un sentiment d'admiration pour ces tems et ces actions héroïques, dont les auteurs classiques leur ont offert le tableau. C'est certainement une prévention heureuse, et dont, tout considéré, je serois fâché de diminuer l'influence. Mais n'y auroit-il pas d'autres associations d'idées et de sentimens, également propres à influer avantageusement sur la morale et le bonheur, si l'on savoit les faire naître à la même époque de la vie? Si, par exemple, les premières idées qu'un enfant se forme de la divinité, ou si ses premières notions de morale, étoient

associées

associées aux impressions que font sur le cœur les beautés de la nature, ou celles d'une description poétique; les pensées sérieuses, auxquelles on a recours dans l'adversité, et qui par cette raison portent une teinte sombre, s'offriroient d'elles-mêmes dans les momens les plus heureux de la vie, et se mêleroient insensiblement à nos plus pures jouissances.

Dans plusieurs pays de l'Europe, où les opinions dominantes sont mêlées de beaucoup d'erreurs, des hommes éclairés et respectables paroissent croire qu'il est prudent de diriger l'instruction religieuse de la jeunesse conformément au plan qu'indique le système reçu à cet égard par la nation dont on fait partie, afin que l'élève instruit de la sorte puisse, selon sa force ou sa foiblesse, secouer dans la suite les préjugés populaires ou les conserver jusqu'à la mort. Ce principe, je l'avoue, me paroît faux et dangereux. Si, comme on ne peut le nier, les opinions religieuses ont une grande influence sur le bonheur et sur la conduite des hommes; l'humanité ne nous prescrit-elle pas d'arracher à la superstition ses victimes? de les dérober à la cruelle alternative d'être accablées sous le poids de l'erreur, ou déchirées par le

combat perpétuel des lumières de la raison et des sentimens du cœur? Une éducation éclairée est, dans plusieurs pays de l'Europe, le seul moyen de mettre un jeune philosophe à l'abri du découragement et de l'anxiété. Ce sont des tourmens auxquels n'échappe point un homme sensible, nourri d'erreurs dans son enfance, lorsqu'il vient à sonder les fondemens sur lesquels elles reposent. Bien plus, cette éducation est le seul moyen de garantir un tel homme, pendant le cours entier de sa vie, de cette espèce de scepticisme, qui est la suite inévitable de l'absence de tout système ou d'un système flottant, qui change selon l'état de notre santé, et quelquefois selon l'état de l'atmosphère.

Je finirai par une remarque de quelque importance. Dans tous les systèmes moraux et religieux, il y a beaucoup de vérités grandes et utiles. C'est au moyen de ces vérités que les erreurs qui y sont attachées s'emparent de notre croyance. Toutefois on observe que plus une religion est compliquée et chargée de cérémonies, plus ceux qui la professent ont de peine à en séparer les fausses opinions. et lorsqu'ils y parviennent ils sont plus exposés que d'autres au danger de sacrifier à la

fois leurs anciennes erreurs et les vérités auxquelles ils avoient appris à les associer*. Peut-être aurai-je occasion, en traitant de l'association des idées, d'expliquer ce phénomène.

J'ai rassemblé ici tout ce qu'il m'a semblé utile de faire observer quant à présent, relativement à l'application de la philosophie à l'éducation. Je crains que quelques lecteurs ne trouvent, dans ce que j'ai dit à ce sujet, une teinte d'enthousiasme. Je ne prétends point les occuper ici de ma justification à cet égard. Je n'ignore pas le penchant qu'ont les hommes, moins occupés de pratique que de spéculation, à s'exagérer les effets de l'éducation; et à concevoir de trop hautes espérances des progrès de l'espèce humaine. Je sais qu'il y a des hommes doués d'assez de force pour vaincre leurs habitudes et en prévenir les pernicieux effets. Mais je sais aussi que ces hommes sont rares; et que le très-grand nombre suit, pendant tout le cours de la vie, la route tracée par les circonstances, par la situation où chacun se trouve placé, par l'instruction qu'on a reçue, par les exemples qu'on a eus sous les yeux.

* L'auteur en donne un exemple que je supprime. Il est tiré de la comparaison de deux sectes chrétiennes. *P. P. p.*

PARTIE II.

SECTION II.

Continuation du même sujet.

Les remarques que nous avons faites jusqu'ici, sur l'utilité de la philosophie de l'esprit humain, sont d'une nature fort générale, et s'appliquent également à toutes sortes de personnes. Mais indépendamment de ces avantages qui s'offrent les premiers à notre contemplation, cette étude en a d'autres, qui bien que moins frappans, ne laissent pas d'être d'une grande importance pour tous les individus de certaines classes. C'est un sujet que je ne me propose pas de traiter à fond : je me bornerai, dans cette section, à quelques observations détachées.

J'ai déjà fait mention, en termes généraux, des rapports qui unissent les différentes branches de la science à la philosophie de l'esprit humain. En conséquence de cette liaison, non-seulement la philosophie de l'esprit humain doit exciter la curiosité des hommes studieux, mais lorsque cette science

fera des progrès, elle ne peut manquer de réfléchir de la lumière sur les autres, en apprenant à ceux qui les cultivent à bien diriger leurs recherches, quelle que soit la nature du sujet dont ils s'occupent.

Pour sentir la vérité de cette remarque, il suffit de se rappeler que c'est à la philosophie de l'esprit humain que se rapportent toutes les recherches relatives à la division et à la classification des objets de nos connoissances, ainsi que les diverses règles sur la recherche et la communication de la vérité. Ces points de vue généraux de la science, et toutes ces règles de méthode, sont le véritable objet d'une logique raisonnable et utile. Ce sujet est incontestablement d'une grande importance; et on y a fait jusqu'ici moins de progrès qu'on ne le croit communément.

Je tâcherai de faire voir en peu de mots quelques-uns des avantages qui pourroient résulter d'un système de logique, entrepris et exécuté sur ce plan.

I. Et d'abord, on voit aisément qu'il seroit fort utile à toutes les sciences (aux unes plus, aux autres moins), de donner une idée nette, fixe et précise des objets qu'elles offrent à notre recherche. Quelle fut la cause qui

contribua le plus à égarer les anciens dans leurs recherches en physique? N'étoit-ce pas l'incertitude, la fluctuation et la confusion de leurs idées sur l'espèce de vérités que le physicien doit s'efforcer de découvrir? C'est par l'influence de cette cause qu'ils négligèrent d'étudier les phénomènes les plus apparens et les lois les plus immuables du mouvement des corps, qu'ils se livrèrent à des conjectures téméraires sur la cause efficiente du mouvement, et sur la nature des esprits, par lesquels ils supposoient que les particules de la matière étoient animées; qu'ils mêlèrent en un mot si souvent l'histoire des faits avec les spéculations métaphysiques. Dans l'état actuel de la science, nous ne sommes pas exposés à commettre en physique de pareilles méprises. Mais il seroit difficile de nommer aucune autre branche des connoissances humaines, qui en soit entièrement exempte. En métaphysique, on pourroit presque dire qu'elles se retrouvent constamment dans les questions sur lesquelles roulent nos controverses. Par exemple, dans cette question, qui a fait l'objet de longues et célèbres disputes, où il s'agissoit de l'explication des phénomènes de la perception par

la théorie des idées ; toute la difficulté provenoit de ce que les philosophes n'avoient aucune notion précise de l'objet qu'ils avoient en vue de déterminer. Et maintenant que cette controverse a pris fin (car je pense que tous les hommes de bonne foi conviennent que le docteur Reid l'a terminée), on verra, si l'on y prend garde, que la doctrine qui a opéré cet effet ne répand aucun jour sur l'objet, que l'on envisageoit auparavant comme celui de la dispute et que cette dispute paroissoit devoir éclaircir ; je veux dire sur le mode de communication entre l'esprit et le monde matériel. La doctrine de Reid n'est au vrai que l'énoncé du fait, présenté d'une manière précise, dépouillé de toute hypothèse, et exposé de manière à laisser voir nettement la limite, à jamais insurmontable, que la nature oppose à notre curiosité. On peut appliquer la même remarque à d'autres raisonnemens de cet auteur profond et original, au sujet de certaines questions métaphysiques, relatives à la théorie de la vision ; en particulier à la cause qui fait voir simple avec deux yeux, et à celle qui fait voir les objets droits quoiqu'ils se peignent renversés sur la rétine.

Si nous entreprenions d'examiner, sous ce point de vue, l'état actuel de la morale, de la jurisprudence, de la politique et de la critique philosophique ; nous verrions, je crois, que la principale cause qui retarde leurs progrès est l'idée vague et confuse que ceux qui cultivent ces sciences se sont faite du véritable objet de leurs recherches. Si l'on parvenoit quelque jour à bien déterminer cet objet, et que l'on traçât en même tems la vraie route par laquelle on peut se flatter de l'atteindre, en l'éclairant par des exemples choisis parmi les modèles les plus sûrs ; les écrivains d'un génie inférieur auroient un moyen d'employer utilement leur activité, et de se préserver au moins du risque d'ajouter à la masse des décombres qui, par une suite de travaux mal dirigés, entravent notre marche, et arrêtent nos progrès dans la recherche de la vérité.

C'est ainsi qu'un bon système de logique nous aideroit dans nos entreprises scientifiques, en tenant constamment sous nos yeux les objets que la curiosité humaine peut atteindre. Mais de plus, en nous faisant apercevoir les rapports de ces objets entr'eux, et au grand objet commun de toutes nos

recherches, qui est le bonheur des hommes, ce système tendroit à ramener insensiblement les travaux du génie à l'utilité réelle et pratique. Il donneroit par là une sorte de dignité aux moindres découvertes subordonnées et à tous les travaux liés à un but général d'un si grand intérêt. Lorsque nos vues se bornent à une seule science particulière, que nous avons exclusivement cultivée, ou par goût ou par l'influence des circonstances; le cours de nos études ressemble à la marche d'un voyageur qui parcourt un pays inconnu, qui va et vient au hasard, selon que l'occasion et sa curiosité l'y engagent, et qui n'acquiert d'autre instruction que celle que peuvent lui fournir les objets qui s'offrent à lui sans qu'il les cherche. La philosophie de l'esprit humain peut seule nous donner la carte générale du champ entier des connoissances humaines; seule elle peut nous y guider, et nous faire suivre avec constance une direction avantageuse. En même tems qu'elle contente notre curiosité, et qu'elle anime nos efforts, en nous faisant reconnoître les divers gisemens des pays que nous avons à parcourir, elle nous conduit sur des éminences, d'où nous pouvons découvrir au loin

les vastes régions de la science, qui n'ont point encore été découvertes ou explorées. Bacon fut le premier qui embrassa d'un coup-d'œil toute l'étendue de la science et des diverses parties dont elle se compose. Le premier il indiqua, aux différentes classes de savans et d'hommes de lettres, le grand but vers lequel tous leurs travaux devoient tendre; savoir, la multiplication des sources de bonheur, et l'extension du domaine de l'homme ou de son empire sur la nature. Si ses successeurs avoient eu cet objet constamment en vue; leurs découvertes, déjà si nombreuses et si importantes, le seroient bien plus encore, et auroient eu une influence plus étendue sur la pratique et sur tous les arts qui sont le soutien et l'ornement de la vie humaine (1).

Un bon système de logique seroit aussi

(1) Omnium autem gravissimus error in deviatione ab ultimo doctrinarum fine consistit. Appetunt enim homines scientiam, alii ex insita curiositate et irrequieta; alii animi causa et delectationis; alii existimationis gratia: alii contentionis ergo, atque ut in disserendo superiores sint: plerique propter lucrum et victum: paucissimi, ut donum rationis, divinitus datum, in usus humani generis impendant. — Hoc enim illud est, quod revera doctrinam atque artes

d'un grand secours, pour réformer les plans d'éducation publique et académique actuellement établis. On ne peut songer sans regret à la manière dont cette éducation est dirigée dans presque tous, peut-être dans tous, les pays de l'Europe. Dans un siècle plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, et où les études libérales sont fort cultivées, on suit, pour former le cœur et l'esprit de la jeunesse, un plan tracé par des hommes, non-seulement étrangers au monde, mais intéressés à résister au progrès des lumières.

Pour opérer une réforme dans le plan des études académiques, d'après des principes sages et systématiques; il faut en premier lieu considérer les rapports qu'ont entr'elles les différentes branches de la littérature, des arts et des lettres, et ceux qu'elles ont avec les objets relatifs à la pratique ou au cours ordinaire de la vie. En second lieu, il faut considérer ces diverses études dans leur rapport avec l'esprit humain; afin de déterminer l'ordre le plus convenable à suivre, pour dé-

---

condecoraret et attolleret, si contemplatio et actio arctiore, quam adhuc, vinculo copularentur. *De augm. scient.* Lib. I.

velopper les facultés et les porter au terme de la maturité. On trouve dans les écrits de Bacon beaucoup de vues et de remarques utiles sous ce double aspect.

II. Une autre partie considérable d'un système raisonnable de logique devroit être, comme je l'ai déjà dit, d'exposer les règles qui peuvent diriger nos recherches, et qu'il est à propos de suivre en différentes sciences. Dans toutes, nos facultés intellectuelles sont les seuls instrumens dont nous pouvons faire emploi. Il est impossible, si on n'en a pas fait d'avance une étude, de s'en servir avec avantage. Dans tous les exercices de notre faculté de raisonner ou d'inventer, il y a des lois générales qui règlent la marche et les progrès de l'esprit. Quand ces lois ont été reconnues, elles nous mettent en état de méditer et d'inventer d'une manière plus systématique et avec un succès plus assuré. Dans les arts mécaniques, on sait assez combien on perd de tems, et combien on prodigue inutilement les efforts et le génie, lorsqu'on prétend acquérir seul et sans maître le talent de pratiquer tel ou tel métier, lorsqu'on veut suppléer, par ses propres tentatives, aux leçons et aux modèles. Ce qu'on nomme les

règles d'un art, n'est autre chose que la collection des observations générales, qu'une longue expérience a suggérées, et qui indiquent la voie la plus courte et la plus sûre de parvenir à exécuter tous les procédés de cet art. Au moyen de ces règles, l'habile ouvrier exécute avec assurance des opérations, dont le succès dépend du hasard pour celui qui n'a pas été bien enseigné. Il arrive aussi de là que les faux pas et les méprises, qui ont eu lieu dans le travail d'une génération, sont prévenues chez la génération qui la suit. De plus, l'adresse ou l'habileté dans la pratique de l'art s'accroît, par la constance avec laquelle les règles agissent et impriment à nos efforts une direction toujours la même. Entre ces procédés employés dans les arts mécaniques et ceux des arts purement intellectuels, il y a une parfaite analogie. Or la logique est chargée de diriger ces derniers, et peut leur prescrire des règles non moins utiles. Lorsque des individus isolés, sans autre guide que leur propre sagacité, se livrent à des recherches savantes, ils perdent inévitablement beaucoup de tems en vains efforts; mais à mesure qu'ils acquièrent de l'expérience et qu'ils font des observations

sur l'art d'appliquer leurs facultés inventives, ils obtiennent plus de succès, et le nombre de leurs fausses tentatives diminuc. Le mal est que cet avantage, que retire l'entendement de l'expérience qu'il acquiert, est rarement perpétué par l'écriture; souvent même il n'est point exprimé en paroles; d'où il arrive que chaque philosophe, qui entreprend une recherche, se trouve obligé de commencer son travail avec le même désavantage que ceux qui l'ont précédé, et se trouve arrêté dans sa marche par tous les mêmes obstacles. Si les règles pratiques les plus essentielles, que suggère l'habitude des recherches philosophiques à chacun de ceux qui s'y livrent, étoient soigneusement recueillies; chaque génération profiteroit à cet égard des leçons de celles qui ont travaillé avant elle, et se trouveroit placée dans des circonstances plus favorables à l'invention. Ainsi les progrès faits dans les sciences, loin de paralyser le génie, l'aideroient et dirigeroient ses efforts. Lorsque la science et les lettres sont encore dans l'enfance, le génie s'exerce en liberté et parcourt un plus vaste champ. Ses découvertes accidentelles frappent plus et causent plus d'étonnement, que

dans un siècle de lumières. Mais ce n'est qu'au sein des lumières, que le génie inventif peut se diriger par des règles dictées par l'expérience de ses devanciers; qu'il peut à l'aide de ce secours faire des pas assurés, en donnant à la science une marche régulière et constamment progressive. Tant est vraie la remarque de Bacon: « Certo sciant homines, » artes inveniendi solidas et veras adoles- » cere et incrementa sumere cum ipsis in- » ventis (1). »

On pourroit pousser plus loin l'analogie entre les arts mécaniques et les opérations de l'invention appliquée aux sciences. On sait à quel point dans les arts les outils et les instrumens de tout genre ont secondé les facultés naturelles de l'homme. Ne seroit-il point possible de trouver aussi quelque aide pareille pour seconder nos facultés intellectuelles?

Ce qui peut faire penser que cette question n'est pas oiseuse et chimérique, c'est l'étonnant effet qu'a produit l'algèbre dans les tems modernes, pour faciliter les recher-

(1) « On doit tenir pour certain, que les méthodes » d'invention solides et véritables croissent et se » fortifient à mesure qu'on invente. »

ches des mathématiciens. Car l'algèbre est un instrument de la pensée, tel précisément que ceux dont je réclame ici l'emploi. Je ne prétends point décider s'il seroit, ou s'il ne seroit pas, possible de réaliser le projet, dont Leibnitz fait mention quelque part, d'introduire dans d'autres sciences une invention de même genre. Mais du moins ceux qui ont réfléchi sur la nature des termes généraux, si abondans dans toutes les langues cultivées, conviendront unanimement que l'idée d'un pareil projet n'offre rien d'absurde, qu'elle a même quelque chose de plausible. Car ces termes généraux sont déjà eux-mêmes une aide, une espèce d'instrument, offert à notre intelligence, et qui est le fruit de l'art. J'aurai occasion de faire voir, dans le cours de cet ouvrage, que, sans les termes généraux, nos raisonnemens seroient nécessairement bornés aux objets particuliers ou individuels. C'est donc à ces termes que le philosophe est redevable de toutes les spéculations qu'il fait sur des classes d'objets et de la facilité qu'il y trouve; facilité telle, qu'il ne lui en coûte pas plus de les embrasser d'un coup-d'œil dans ses raisonnemens qu'il n'en coûte au sauvage, ou au paysan borné, de raisonner

ner sur les individus dont ces classes sont composées. Les termes techniques, en chaque science particulière, font du langage philosophique, un instrument de la pensée encore plus commode, que les langues nées de l'usage commun et populaire : on observe même, qu'à mesure que ces termes techniques acquièrent plus de précision et plus d'étendue, nos progrès intellectuels en deviennent plus assurés et plus rapides. « C'est en m'occupant » de ce travail » dit Lavoisier à propos de la chimie (1) « que j'ai mieux senti que je ne » l'avois encore fait jusqu'alors, l'évidence » des principes qui ont été posés par l'abbé » de Condillac dans sa logique, et dans quel- » ques autres de ses ouvrages. Il y établit que » nous ne pensons qu'avec le secours des » mots; que les langues sont de véritables » méthodes analytiques ; que l'algèbre, de » toutes les manières de s'énoncer, la plus » simple, la plus exacte, et la mieux adap- » tée à son objet, est à la fois une langue et

(1) Il s'agit plus particulièrement de son mémoire sur la nécessité de réformer et de perfectionner la nomenclature de cette science. Voy. le discours préliminaire de son Traité élémentaire de chimie. *P. P. p.*

» une méthode analytique ; enfin que l'art » de raisonner se réduit à une langue bien » faite. » L'influence que ces vues philosophiques et lumineuses ont eue sur la chimie, ne peut être ignorée du plus grand nombre de mes lecteurs.

Ce que je viens de dire sur la possibilité d'aider le raisonnement et l'invention, par quelques secours analogues à des instrumens, paroîtra peut-être ne reposer que sur des idées de théorie. Mais on ne peut pas faire la même objection aux raisonnemens par lesquels j'ai tâché de faire sentir combien l'étude de la méthode a d'importance. La justesse de ces raisonnemens est attestée par l'histoire de la science ; surtout par l'histoire de la physique et de la géométrie pure. Ces exemples sont si propres à justifier nos principes et à éclairer ce sujet, qu'ils doivent frapper ceux même qui sont le plus enclins à douter que l'art puisse donner au génie d'utiles directions.

Quant à la physique, il suffit de rappeler combien les écrits de Bacon ont contribué à accélérer ses progrès. Les philosophes qui l'ont précédé n'étoient sans doute inférieurs à aucun égard à ceux qui ont fleuri après lui.

Ils ne leur cédoient ni en activité ni en génie. Mais le plan qu'ils suivoient dans leurs recherches étoit vicieux, et en conséquence leurs travaux n'ont produit qu'un chaos de fictions et d'absurdités. Ce sont les éclaircissemens contenus dans les ouvrages de Bacon, sur la méthode d'induction, qui, quoiqu'exprimés en termes fort généraux, ont insensiblement tourné l'attention des modernes sur les règles de l'art de philosopher, et ont conduit à ces importantes et sublimes découvertes dont la physique s'est enrichie, et qui font tant d'honneur au siècle auquel elles appartiennent.

Toutefois les règles de l'art de philosopher, même en physique, n'ont point encore été exposées avec le degré de précision requis, ni avec assez de détail et de méthode. Elles n'ont pas été établies et éclaircies d'une manière assez évidente et assez populaire, pour les rendre pleinement intelligibles à la généralité des lecteurs. Le fait est peut-être, que la plupart des physiciens en ont plutôt acquis la connoissance par l'attention qu'ils ont donnée à l'excellent modèle offert par Newton, que par la lecture de Bacon et de ses commentateurs. Telle est même la difficulté

qu'éprouvent la plupart des hommes à suivre des raisonnemens abstraits, que je suis porté à croire qu'un exposé complet des règles à suivre dans nos recherches philosophiques, présenté sous la forme la plus régulière et la plus méthodique, seroit insuffisant. Pour faire comprendre ces règles au plus grand nombre des disciples, il faudroit que le maître les enseignât par des exemples, plutôt que par l'énonciation des principes généraux. Il ne suit pas de là que ce fût un travail vain d'entreprendre de poser ces règles d'une manière distincte et sous une forme méthodique. N'oublions pas que, si le génie original et inventif de Newton, a pu le mettre en état de faire un travail digne de nous servir de modèle, le génie même de Newton a été excité et dirigé par la lumière que la philosophie de Bacon avoit déjà répandue.

L'usage que les anciens géomètres grecs ont fait de leur *analyse* nous fournit un autre exemple de l'utilité de la méthode, pour diriger l'invention dans les objets relatifs aux sciences. Pour faciliter l'étude de la marche à suivre dans cette espèce de recherche, ils n'écrivirent pas moins de trente-trois livres préparatoires. Et ils envisageoient l'a-

dresse dans la pratique de cet art, ou ce que Marinus appelle *la puissance analytique*, comme une acquisition d'une bien plus grande valeur, qu'une connoissance étendue des propositions de détail (1). Et en effet, tous ceux qui ont quelque habitude des recherches géométriques savent fort bien que quoiqu'on puisse rencontrer accidentellement une solution ou une démonstration sans le secours de la méthode analytique, il est impossible sans ce secours d'avancer avec confiance, et de former un plan régulier d'invention et de découvertes. On sait aussi que cette méthode rend les géomètres moins inégaux entr'eux, qu'ils ne le seroient s'ils étoient privés d'un tel guide : non que les règles remplacent jamais le génie et le talent; mais parce que l'uniformité d'une marche méthodique en fait contracter l'habitude et donne, par la pratique même, la dextérité nécessaire pour l'employer. Et cet avantage est tel, qu'à la longue, avec une sagacité médiocre, on obtient ainsi plus de succès,

(1) Μεῖζον ἐστὶ τὸ δύναμιν ἀναλυτικὴν κτήσασθαι, τῶν πολλῶν ἀποδείξεις τῶν ἐπὶ μέρους ἔχειν.

que n'auroit pu faire un génie supérieur marchant sans règles (1).

Je pourrois, je crois, ajouter à la suite de ces observations, que, quoique les philosophes grecs aient beaucoup fait pour faciliter le travail de l'invention dans les mathématiques, il y auroit encore plusieurs autres règles utiles à indiquer, même dans ce qui concerne la géométrie pure. Il s'en offre un grand nombre au mathématicien exercé, dans

---

(1) « Mathematica multi sciunt, mathesin pauci. » Aliud est enim nosce propositiones aliquot, et non- » nullas ex iis obvias elicere, casu potius quam certa » aliqua discurrendi norma; aliud scientiæ ipsius » naturam et indolem perspectam habere, in ejus » se adyta penetrare, et ab universalibus instructum » esse præceptis, quibus theoremata ac problemata » innumera excogitandi, eademque demonstrandi » facilitas comparetur. Ut enim pictorum vulgus pro- » totypon sæpe sæpius exprimendo, quemdam pin- » gendi usum, nullam vero pictoriæ artis, quam » optica suggerit, scientiam adquirit; ita multi, lectis » Euclidis et aliorum geometrarum libris, eorum » imitatione fingere propositiones aliquas ac demons- » trare solent; ipsam tamen secretissimam difficilio- » rum theorematum ac problematum solvendi me- » thodum prorsus ignorant. » Joannis de la Faille, Theoremata de centro gravitatis, in præfat., Antverp., 1632.

le cours de ses recherches; quoiqu'il ne se donne pas la peine peut-être de les exprimer. Et si ces règles lui avoient été enseignées, d'une manière régulière et systématique, à l'entrée de la carrière qu'il parcourt, elles lui auroient épargné de la peine et du tems; probablement même elles auroient donné à ses travaux actuels un plus haut degré de perfection. Les recherches des modernes sont plus variées, plus profondes, plus générales que celles des anciens. Elles ont, par cette raison, bien plus besoin encore d'être dirigées par des principes philosophiques; non-seulement pour donner au travail de l'invention, dans chaque objet particulier, une marche propre à en assurer le succès; mais aussi pour déterminer la méthode, ou la forme de raisonnement, applicable et convenable à chaque cas. Le recueil de ces règles formeroit ce qu'on pourroit appeler la logique des mathématiques, et contribueroit efficacement à l'avancement de toutes les sciences auxquelles les mathématiques servent de base ou d'instrument.

Les observations que nous venons de faire sur l'importance de la méthode pour diriger les recherches physiques et mathématiques,

en particulier ces dernières, ne sont pas applicables à la rigueur aux recherches relatives à la métaphysique, à la morale, à la politique. Dans ces sciences, nos raisonnemens se composent d'un moindre nombre de propositions ou de chaînons intermédiaires. Et ce n'est pas, comme dans les mathématiques, la difficulté de trouver entre nos idées des moyens de comparaison, qui nous empêche d'y faire des progrès. Les obstacles qu'on y rencontre n'en sont pas pour cela moins réels ou moins difficiles à surmonter. Au contraire, il faut sans doute pour y réussir une réunion de talens encore plus rares; puisqu'il y a bien moins d'hommes qui aient des idées justes en métaphysique, en politique ou en morale, qu'on n'en rencontre de capables d'être dressés, par une pratique suffisante, à suivre les longues chaînes des raisonnemens mathématiques. Je ne m'occuperai pas en ce moment à faire un examen détaillé de tous les obstacles, qui s'opposent à nos efforts dans les sciences de cette nature. Quelques-uns des plus puissans dépendent de l'imperfection du langage; de la difficulté d'attacher aux mots des idées immuables et précises; en certains cas, de

la difficulté de bien concevoir les objets de nos propres raisonnemens ; en d'autres, de la difficulté de découvrir et d'avoir toujours présentes, les diverses circonstances qui y influent ; et par-dessus tout, des préjugés produits par les premières impressions et les premières associations d'idées : l'exposition de ces diverses sources d'erreur, dans les sciences qui sont soumises à leur influence, et l'indication des moyens de s'en préserver seroient, dans un système de logique philosophique, un autre objet de recherche fort intéressant.

La meilleure méthode à employer pour communiquer aux autres les principes des diverses sciences que l'on possède, n'a pas été moins négligée, par ceux qui ont écrit des traités de logique, que les règles à suivre dans les recherches et les moyens de faire des découvertes. Et cependant il n'y a point d'entreprise dans laquelle on ait plus besoin d'être dirigé. Les premiers principes de toutes les sciences sont intimement liés à la philosophie de l'esprit humain. C'est l'office du logicien de les établir de manière à donner une base solide à l'édifice que d'autres doivent construire. C'est aussi pourquoi ces

principes sont souvent assez mal exposés dans les ouvrages élémentaires. Par exemple, dans la plupart des systèmes de philosophie naturelle ou de physique générale, les chapitres d'introduction sont peu satisfaisans. Ce n'est pas que leurs auteurs manquent des connoissances nécessaires en physique ou en mathématiques. Ce défaut provient uniquement de ce qu'on ne donne pas assez d'attention aux lois de la pensée et aux règles du raisonnement. On peut étendre la même remarque à la forme de plusieurs écrits, où l'on expose les principes élémentaires de quelques autres sciences. Ce défaut d'ordre dans les premières idées, qu'on offre à l'esprit en chaque sujet, est, si je ne me trompe, plus nuisible qu'on ne pense aux progrès des lumières.

Je ferai encore une remarque relative à l'utilité de la philosophie de l'esprit humain. Il y a quelques arts qui, non-seulement emploient les facultés intellectuelles comme instrumens, mais dont le sujet est l'ame elle-même, et qui ont en vue d'opérer sur notre esprit d'une manière directe. Ceux qui professent ces arts, et qui veulent s'y distinguer, ont un motif de plus pour étudier le sujet sur

lequel ils se proposent d'agir. La poésie, la peinture, l'éloquence, tous les beaux-arts, ne peuvent avoir le succès auquel ils aspirent, qu'en adaptant les efforts du génie à la nature de nos facultés. Une analyse exacte et philosophique de ces facultés est le seul moyen sûr de donner à ces arts toute la perfection dont ils sont susceptibles. L'homme est aussi le sujet sur lequel travaille le moraliste et l'homme d'état. L'un veut fixer l'attention des hommes sur leurs plus chers intérêts; les engager à être vertueux et heureux, par tous les motifs qui peuvent agir sur l'esprit et sur le cœur. L'autre s'est imposé le devoir sublime de seconder les intentions bienveillantes de la Providence, dans l'administration des affaires qui intéressent la société; d'étendre ses avantages autant qu'il est possible à tous les membres qui la composent; de modifier l'ordre politique, d'après l'étude qu'il a faite de la nature de l'homme et des circonstances où il se trouve placé, afin de permettre à ses facultés morales et intellectuelles de se développer en liberté, et de faire les progrès auxquels elles sont appelées par leur nature.

Je n'ignore pas que, pour ces divers ob-

jets, des philosophes d'un grand nom ont révoqué en doute l'utilité des règles systématiques. Je sais qu'à l'appui de cette opinion, on peut alléguer des argumens plausibles, tirés du petit nombre d'artistes distingués formés par les règles, et du grand nombre de ceux qui ont dû tout à leur propre génie et à l'imitation des grands modèles. Je ne disconviens pas même, qu'en quelques cas, les règles n'aient été plus nuisibles qu'utiles ; qu'elles n'aient égaré le génie, au lieu de le diriger. Mais dans tous ces cas, je ne crains point d'affirmer que, si les principes philosophiques ont manqué leur effet, ce n'est pas à ces principes qu'il faut s'en prendre, mais à la manière de les employer. Quelquefois il s'y glisse des erreurs qui, mêlées avec eux, les dénaturent. Quelquefois aussi ils n'ont pas été assez profondément inculqués ; en ce cas ils n'ont sur le génie qu'une influence légère et partielle, et ne servent qu'à déranger ses habitudes; tandis que pour lui être utiles, il faut qu'ils dirigent toutes ses opérations d'une manière ferme, constante et systématique. Dans tous les arts de la vie, importans ou frivoles, on peut acquérir sans guide un certain degré

d'habileté par le talent naturel aidé de l'imitation des modèles. Cette espèce d'habileté, loin d'être perfectionnée par les règles, peut en recevoir une fâcheuse atteinte, lorsque ces règles ne sont apprises que d'une manière imparfaite et partielle, ou même lorsqu'étant complètement apprises, elles ne sont pas devenues familières à l'entendement, au point d'influer sur toutes ses opérations d'une manière uniforme et habituelle. Je crois, par exemple, qu'un musicien, qui n'exécute que d'après le sentiment de l'oreille, éprouvera toujours un premier effet défavorable de l'instruction systématique. Il en sera de même de celui qui, sachant lire agréablement par l'effet du simple bon sens et d'un goût naturel, commencera à étudier les règles de l'art de lire. Mais il ne s'ensuit pas de là que, dans ces deux arts, les règles soient désavantageuses ou inutiles. On doit en conclure seulement que, pour unir à la correction, l'aisance et la grâce; pour conserver au génie son originalité, en l'assujettissant à la gêne nécessaire pour le diriger; il faut que les pratiques, qui sont le fruit de l'éducation, nous soient familières; qu'une habitude contractée dès l'enfance et long-

tems soutenue en ait fait pour nous une seconde nature. La même observation, légèrement modifiée, s'applique aux arts d'une plus haute importance. Dans l'art de la législation, par exemple, il y a un certain degré d'habileté, qui s'acquiert par la routine des affaires. Un homme ainsi dressé à la politique par la pratique d'un bureau, sera moins éclairé que distrait par une étude partielle des principes généraux de l'art qu'il professe. Il y a toutefois une science de la législation. Et ni les détails d'un bureau, ni les intrigues des assemblées populaires, ne peuvent l'enseigner. Cette science a ses principes, fondés sur la nature de l'homme, et sur les lois générales qui déterminent le cours des affaires humaines. Si la raison faisoit de nouveaux progrès; si en conséquence la philosophie avoit sur l'ordre social une influence régulière, et non une simple influence accidentelle, perpétuellement troublée par les passions et les caprices de quelques individus, peut-être verroit-on la société revêtir une forme plus parfaite et plus heureuse, que celle dont l'histoire a conservé le souvenir.

J'ai tâché d'indiquer quelques-uns des avantages que l'on peut retirer de l'étude

de la philosophie de l'esprit humain. Le lecteur n'en inférera pas, j'espère, que j'aie formé l'entreprise de lui présenter un ouvrage systématique sur tous les sujets dont j'ai fait mention, ni même un ouvrage complet sur aucun de ces sujets, dont le moins étendu pourroit fournir la matière de plusieurs volumes. Mon dessein est, en premier lieu, de faire une analyse, aussi distincte et aussi exacte qu'il me sera possible, de nos facultés tant actives qu'intellectuelles; en second lieu, de faire remarquer à mesure que j'avancerai dans cette analyse, l'application des lois de notre constitution mentale, à diverses classes de phénomènes. Dans le choix de ces phénomènes, j'ai été dirigé quelquefois par un simple mouvement de curiosité, ou par le cours de mes études. Cependant j'ai toujours eu en vue de varier les sujets de mes recherches en ce genre, afin de faire voir à combien d'objets différens s'appliquent les principes de la philosophie. Je me flatte en conséquence qu'on ne me fera pas un reproche de cette espèce de violation de l'unité dans l'ouvrage qu'on va lire; et qu'on examinera auparavant, si cette violation n'étoit pas inévitable pour remplir mon

but principal. Le lecteur attentif y reconnoîtra, j'espère, l'unité qui consiste dans l'uniformité de pensée et de dessein. C'est cette unité « qu'on doit s'attendre à ren-» contrer, » comme l'observe Butler, « dans » les compositions d'un même auteur, lors-» qu'il écrit avec simplicité, et en ayant » sérieusement à cœur son sujet. »

ÉLÉMENS DE LA PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

DES FACULTÉS PAR LESQUELLES NOUS AVONS LA PERCEPTION DES OBJETS EXTÉRIEURS.

SECTION I.

Des théories inventées par les philosophes, dans le but d'expliquer la manière dont l'esprit a la perception des objets extérieurs.

ENTRE les divers phénomènes que l'esprit humain offre à notre observation, il n'y en a point qui doive plus exciter notre étonnement et notre curiosité, que la communication établie entre un être sentant, pensant, doué d'activité, et les objets matériels dont nous sommes entourés. Quoique le plus

grand nombre des hommes soient peu disposés à se livrer à des recherches de cette nature; il n'y en a point peut être qui n'ait dirigé quelquefois ses pensées sur cette mystérieuse influence que la volonté a sur le corps, et sur cette faculté de perception qui nous informe, comme par une sorte d'inspiration, des divers changemens qui arrivent dans le monde extérieur. Parmi les jeunes gens qui reçoivent une éducation libérale, il y en a peu qui passent l'enfance, sans éprouver un mouvement de curiosité sur cette espèce de communication ou de commerce incompréhensible qui existe entre le corps et l'ame. Pour moi du moins, il m'est impossible de me rappeler, en remontant dans ma vie, l'époque de mes premières réflexions sur ce sujet.

C'est aux phénomènes de la perception que je me borne dans ce chapitre. Et même mon dessein est seulement de faire quelques remarques générales sur les erreurs qui ont rapport à ces phénomènes, et qui sont si communes, qu'elles pourroient aisément nous séduire et nous égarer dans nos futures recherches. Ceux qui voudroient plus de détails, en trouveront dans les écrits du

Dr. Reid, qui ne leur laisseront rien à désirer.

On doit s'attendre naturellement, qu'en considérant les phénomènes de la perception, les philosophes s'attacheront d'abord au sens de la vue. Les instructions et les jouissances variées que nous recevons par ce sens; la rapidité avec laquelle nous les recevons; surtout le commerce que ce sens établit entre notre ame et les régions les plus éloignées de l'univers; ne peuvent manquer de lui donner, aux yeux même de l'observateur le moins attentif, une prééminence marquée par-dessus les autres facultés qui nous procurent la perception des objets extérieurs. De là vient, que les diverses théories, inventées pour expliquer l'opération des sens, se rapportent plus immédiatement à la vue. De là vient encore, que le langage métaphysique, en ce qui concerne la perception en général, indique évidemment, par l'étymologie, que c'est des phénomènes de la vision qu'il a été emprunté. Et même ce langage, appliqué à ce sens en particulier, peut tout au plus amuser l'imagination, sans rien ajouter à nos connoissances. Mais lorsqu'on prétend l'appliquer aux autres sens, il est tout-à-fait absurde et inintelligible.

Il seroit aussi inutile que fastidieux, de considérer à part les différentes hypothèses imaginées sur ce sujet. On peut, si je ne me trompe, appliquer à toutes les deux réflexions suivantes. Premièrement, lorsque leurs auteurs ont inventé ces hypothèses, ils se sont dirigés d'après certaines maximes générales, relatives à l'art de raisonner en philosophie, qu'ils ont empruntées de la physique. Secondement, ils ont lié leurs systèmes à la conviction qu'ils avoient acquise de l'immatérialité de l'ame; conviction qui n'étoit pas toujours exempte de quelque confusion, mais qui avoit jeté dans leur esprit des racines très-profondes. Leurs notions à cet égard n'étoient pas assez nettes et assez précises, pour qu'ils sentissent l'absurdité d'expliquer les opérations de l'esprit par quelque analogie tirée de la matière. Mais leur conviction étoit assez forte, pour les engager à masquer en quelque sorte l'absurdité de leurs théories, en tirant leurs exemples des phénomènes où les propriétés distinctives de la matière sont le moins apparentes. La première de ces deux remarques explique le principe général sur lequel reposent toutes les théories connues qui ont été proposées au sujet de la

perception des objets extérieurs. Ce principe est, que pour expliquer la communication qui existe entre l'ame et les objets placés à quelque distance de nous, il faut supposer l'existence de quelque chose d'intermédiaire qui produise la perception. La seconde remarque montre l'origine de plusieurs expressions métaphoriques, employées dans ce sujet, telles que *idées*, *espèces*, *formes*, *ombres*, *fantômes*, *images*. Ces expressions amusent l'imagination en lui offrant des analogies éloignées avec les objets des sens. Et cependant elles ne révoltent pas immédiatement la raison, parce qu'elles ne rappellent pas les qualités tangibles du corps, qui en sont les caractères les plus frappans.

« Aristote pensoit » dit le Dr. Reid « que » comme nos sens ne peuvent pas recevoir » les objets extérieurs eux-mêmes, ils en » reçoivent les *espèces* (1); c'est-à-dire, les » images ou les formes, sans la matière; de » même que la cire reçoit la forme du sceau, » sans aucune partie de sa matière. Ces

(1) *Species*, εἶδος. On auroit dû dans les langues modernes traduire *apparence*, et non *espèce*. Mais l'usage des écoles a consacré ce dernier mot. *P. P. p.*

» images ou formes, imprimées sur les sens,
» sont ce qu'on appeloit les *espèces sen-*
» *sibles*. Elles sont les objets de la partie
» sensitive de l'ame seulement. Au moyen
» de diverses facultés internes, elles sont
» conservées, épurées, spiritualisées, au
» point de devenir les objets de la mémoire
» et de l'imagination; et enfin ceux de l'en-
» tendement pur. Quand elles sont deve-
» nues les objets de la mémoire et de l'ima-
» gination, elles prennent le nom d'*images*
» (*phantasmata*). Quand en les épurant
» davantage, et en les dépouillant de ce
» qu'elles ont de particulier, on les a fait
» devenir les objets de la science, on les
» nomme *espèces intelligibles*. Ainsi l'objet
» immédiat des sens, de la mémoire, de
» l'imagination, du raisonnement, doit être
» quelque image (*phantasma*), ou quelque
» *espèce*, existant dans l'ame elle-même.

» Les successeurs d'Aristote, en particu-
» lier les scolastiques, firent de grandes ad-
» ditions à cette théorie; additions que son
» auteur avoit entrevues et mentionnées
» brièvement, même avec une sorte de ré-
» serve. Ils entrèrent dans de grandes dis-
» cussions sur les espèces sensibles, afin de

» déterminer, quelle est leur nature; com-
» ment elles émanent des objets, comment
» elles sont conservées et épurées par divers
» agens, appelés sens internes; et il s'éleva
» entr'eux beaucoup de disputes sur le
» nombre et l'office de ces agens (1). »

Les disciples de Platon rejetèrent la doctrine des péripatéticiens relative à ce grand principe, que les objets de l'entendement lui parviennent originairement par les sens. Ils prétendoient qu'il y a des *idées* éternelles et immuables, antérieures aux objets des sens, qui sont le véritable objet de la science. Mais ils paroissent avoir été d'accord avec les sectateurs d'Aristote quant à ce qui concerne la manière dont les objets extérieurs sont perçus. C'est ce que le Dr. Reid infère en partie du silence d'Aristote, qui ne relève aucune différence sur ce point entre son maître et lui; et en partie d'un passage du septième livre de la République de Platon. Ce passage est celui dans lequel il compare le procédé de l'esprit dans l'acte de la per-

(1) *Essays on the intellectual powers, p. 25.* (T. I. p. 20, de l'éd. in-8°. Dublin, 1786.) C'est-à-dire, Essai sur les facultés intellectuelles, par Th. Reid.

ception, à celui d'une personne placée dans une caverne, où il ne voit pas les objets extérieurs eux-mêmes, mais seulement leur ombre (1).

« Deux mille ans après Platon, » continue Reid, « Mr. Locke, qui a étudié l'esprit humain avec tant de soin et de succès, représente notre manière de percevoir les objets extérieurs, par une similitude fort analogue à celle de la caverne du philosophe grec. *A mon avis*, dit-il, *l'entendement ne ressemble pas mal à un cabinet fermé de manière à en exclure entièrement la lumière, mais où l'on auroit ménagé quelques petites ouvertures pour y donner entrée aux images* (2) *ou idées visibles des choses qui sont au dehors. Si les images* (3) *en pénétrant dans ce cabinet obscur pouvoient s'y fixer, et s'y placer avec tant d'ordre qu'on pût les y retrouver au besoin; il y auroit une grande ressemblance entre ce cabinet et l'entendement humain, par rapport à*

(1) *Ibid.* p. 99. (T. I. p. 133 de l'in-8°.)

(2) *Resemblances.*

(3) *Pictures.*

» *tous les objets de la vue, et aux idées* » *qu'ils excitent dans l'esprit* (1).

» La caverne souterraine de Platon, et » le cabinet obscur de Locke, peuvent aisé- » ment s'appliquer à tous les systèmes qui » ont été inventés jusqu'ici pour expliquer » les phénomènes de la perception. Tous » supposent que nous ne percevons point » les objets extérieurs immédiatement, et » que les objets immédiats de la perception » sont certaines ombres des choses placées » hors de nous. Ces ombres, ou images, » que nous percevons immédiatement, sont » ce que les anciens appeloient *espèces*, » *formes*, *fantômes*. Depuis Descartes, on » les a communément appelées *idées* (2). » Mr. Hume les nomme *impressions*. Mais » tous les philosophes, depuis Platon jusqu'à » Mr. Hume, s'accordent à dire, que nous » ne percevons pas immédiatement les objets » extérieurs ; et que l'objet immédiat de » la perception doit être quelque image pré- » sente à l'esprit. » En tout, le Dr. Reid

(1) *Locke* sur l'entendement humain, liv. II. ch. XI. §. 17.

(2) Voy. la note B.

remarque, « que dans les opinions des philo-
» sophes relatives à la perception, il paroît
» régner une uniformité, que l'on observe
» rarement dans des sujets d'une nature aussi
» abstruse (1). »

Cet exposé rapide, et fort imparfait, des théories communes sur la perception suffit presque, sans aucun commentaire, pour établir la vérité des deux remarques générales que j'avois faites avant de l'entreprendre. En effet, toutes ces théories portent évidemment sur la supposition, empruntée des phénomènes de la physique, qu'il doit absolument y avoir quelque intermédiaire destiné à opérer la communication entre les objets de la perception et l'esprit qui doit les percevoir. Toutes en même tems montrent dans leurs auteurs une secrète conviction de la distinction essentielle qui sépare l'esprit de la matière. On voit que cette opinion n'a pas acquis par la réflexion le degré de précision nécessaire, pour rendre sensible l'absurdité d'expliquer la manière dont s'opère la communication entre les deux substances. Mais on remarque en même tems qu'elle a eu

(1) Reid, p. 116, 117.

assez d'influence sur ces philosophes, pour les engager à présenter leur prétendu intermédiaire, ou moyen de communication, sous une forme mystérieuse et ambiguë; afin qu'on pût douter à laquelle des deux substances, ou du corps ou de l'ame, cet intermédiaire appartenoit. En épurant les qualités grossières de la matière; en rappelant, par des allusions, les apparences légères et magiques qu'elle revêt quelquefois; ces philosophes s'efforcèrent de spiritualiser la nature de cette espèce de milieu. Et cependant tout leur langage suppose ce milieu corporel, autant qu'il est nécessaire pour avoir droit de lui appliquer la manière de raisonner qui est usitée en physique.

L'exposé historique que nous venons de faire confirme également une autre observation interjetée ci-dessus; savoir, que dans l'ordre de leurs recherches, les philosophes avoient commencé par fixer leur attention sur les phénomènes de la vision; que c'est d'après ces phénomènes, qu'ils avoient formé le langage qu'ils emploient en parlant de la perception en général; et qu'en conséquence, les expressions usitées dans ce sujet, tout au moins anti-philosophiques et imaginaires,

pour le sens de la vue, devenoient absolument inintelligibles et contradictoires, lorsqu'on les appliquoit aux autres sens. « Quant » aux objets de la vue, dit Reid, j'entends » ce qu'on veut dire lorsqu'on parle d'une » image de leur figure qui existe dans le cerveau. Mais comment concevoir l'image de » leur couleur, dans un lieu où règne la » plus parfaite obscurité? Quant aux autres » objets des sens, la figure et la couleur exceptées, je suis incapable de concevoir » ce qu'on entend par l'image de ces objets. » Qu'on me dise ce que c'est que l'image du » froid et du chaud, du rude et du poli; » ce que c'est que l'image d'un son, d'une » odeur, d'une saveur. Le mot *image*, appliqué à ces divers objets des sens, ne » signifie absolument rien. » L'imperfection manifeste de la théorie des idées dérive évidemment de l'ordre naturel dans lequel les phénomènes de la perception s'offrent à notre curiosité.

Les erreurs, si long-tems répandues dans tout ce qui a rapport à la perception me serviront d'excuse pour m'y arrêter encore, et pour développer en particulier la première des deux remarques générales que j'ai faites

tout-à-l'heure. Je me livre d'autant plus volontiers à ce sujet, qu'il me fournira une occasion de poser quelques principes sur l'objet et les limites de toute recherche philosophique; principes importans, et dont je ferai souvent usage dans la suite.

SECTION II.

De quelques préjugés naturels, qui paroissent avoir donné naissance aux théories communes sur la perception.

Il semble assez généralement avoué par les philosophes de nos jours, qu'il n'y a aucun cas où nous puissions apercevoir une liaison nécessaire entre deux événemens successifs; aucun cas où nous puissions comprendre comment un événement procède de l'autre, comment l'effet dépend de sa cause. L'expérience à la vérité nous enseigne, qu'il y a plusieurs événemens constamment unis, tellement que l'un ne manque jamais de suivre l'autre. Mais il se pourroit que cette liaison, quoique constante jusqu'au point qu'atteste notre observation, ne fût point une liaison nécessaire. Il se pourroit même qu'il n'y eût

aucune liaison nécessaire entre les phénomènes qui nous frappent de quelque nature qu'ils soient. Et s'il y a entr'eux une pareille liaison, nous pouvons nous tenir pour assurés que nous ne serons jamais capables de la découvrir (1).

Je ferai voir, dans une autre partie de cet ouvrage, que la doctrine que je viens d'énoncer ne conduit point au scepticisme sur l'existence de la cause première, comme un auteur de beaucoup d'esprit l'a prétendu. Quant à présent il me suffit d'observer que le mot *cause* est employé, par les philosophes et par le vulgaire, en deux sens extrêmement différens. Quand on dit que tout changement dans la nature indique l'action d'une cause, le mot *cause* exprime quelque chose qu'on suppose nécessairement lié à ce changement; et sans lequel il n'auroit point eu lieu. C'est ce qu'on peut appeler le sens *métaphysique* du mot; et les causes qu'il désigne peuvent être appelées *causes métaphysiques* ou *efficientes*. Mais dans la philosophie naturelle, quand on dit qu'une chose est la cause d'une autre, on veut dire

(1) Voy. la note C.

simplement que ces deux choses sont constamment unies; tellement qu'à l'instant où l'une est observée, l'autre est attendue. Ces sortes de liaison ne nous sont enseignées que par l'expérience; et si la connoissance nous en étoit enlevée, nous ne pourrions point accommoder notre conduite à l'ordre établi dans la nature, ou au cours naturel des choses. Les causes qui sont l'objet de nos recherches dans la philosophie naturelle, peuvent être appelées, pour les distinguer des précédentes, *causes physiques.*

Je conviens que cette manière d'envisager l'objet de la philosophie naturelle n'est pas entièrement d'accord avec les opinions ou les préjugés les plus répandus. Si l'on dit à un homme, étranger aux spéculations de ce genre, que la physique ne nous donne aucune lumière sur les causes efficientes des phénomènes dont elle s'occupe, il en sera surpris, confondu. On ne peut nier qu'un penchant naturel ne nous porte à concevoir les événemens physiques comme liés entr'eux de manière ou d'autre; et à envisager les substances matérielles, comme possédant certains pouvoirs, certaines vertus, qui les rendent propres à produire tels ou tels effets.

Mr. Hume et d'autres ont fort bien prouvé, que nous n'avons point de raison de croire que cela soit vrai. Et leur assertion à cet égard paroîtra même évidente à quiconque prendra la peine d'y réfléchir un seul instant. Quelle est donc l'origine du préjugé contraire ? c'est là sans doute une question assez curieuse.

En établissant les preuves de l'existence de Dieu, plusieurs philosophes modernes se sont appliqués à jeter du jour sur cette loi de notre nature, qui nous porte à rapporter tous les changemens que nous observons dans l'univers, à l'action d'une cause efficiente (1). Cet acte de notre intelligence n'est pas un résultat du raisonnement; il accompagne nécessairement la perception. Il nous est réellement impossible de voir un changement, sans être convaincus qu'il a été produit par l'action d'une cause : à peu près comme nous ne pouvons concevoir qu'il y ait une sensation sans un être sentant. De là vient, je pense, que lorsque deux événemens s'offrent à nous constamment unis, nous sommes

(1) Voyez en particulier les Essais de Reid sur nos facultés intellectuelles.

conduits

conduits à associer à celui qui précède l'idée de cause ou d'efficace, et de lui attribuer le pouvoir et l'énergie par laquelle le changement a été produit. C'est en conséquence de cette association, que nous venons à considérer la philosophie comme la science des causes efficientes; et que nous perdons de vue la part qu'a l'acte même de notre esprit, dans l'aspect que nous présentent les phénomènes de la nature. C'est par une association de même genre, que nous lions nos sensations de couleur avec les qualités primaires de la matière. Un instant de réflexion suffit pour nous faire voir que la sensation de couleur ne peut exister que dans notre esprit; et toutefois un penchant naturel nous porte à lier la couleur à l'étendue et à la figure, et à concevoir le *blanc*, le *bleu*, le *jaune*, comme quelque chose qui est réellement répandu sur la surface des corps. De même aussi nous sommes portés à associer à l'idée de la matière inanimée, les idées de *pouvoir*, de *force*, d'*énergie*, et de *cause*; qui sont tous des attributs de l'esprit, et qui ne peuvent exister que dans l'esprit seul.

Ce penchant naturel est fortifié par une association d'une autre espèce. Notre langage,

en tout ce qui est relatif aux causes et aux effets, est emprunté, par voie d'analogie, des objets matériels. Entre les objets matériels, il y en a qui s'offrent à nous comme épars autour de nous et sans aucune liaison entr'eux; tellement que l'un d'eux étant enlevé, les autres n'en seroient point dérangés. Cependant, à l'aide de certains *liens* matériels, nous parvenons à unir ensemble deux ou plusieurs objets; de telle manière que l'un étant déplacé, les autres le suivent. C'est ainsi que nous voyons certains événemens, tantôt se suivre et tantôt ne se suivre point; tandis que nous en voyons d'autres se succéder d'une manière constante et invariable. Ceux de la première espèce s'offrent à nous comme analogues aux objets épars et détachés, dont les rapports de situation sont purement accidentels. Les autres nous semblent analogues aux objets unis par un lien matériel. En conséquence nous transportons aux événemens de cette dernière classe le langage propre aux objets attachés les uns aux autres. Nous parlons de la liaison qui existe entre deux événemens, et d'une chaîne de causes et d'effets (1).

(1) Voy. la note D.

Que ce langage soit purement analogique, que dans les événemens physiques, rien ne nous soit connu, si ce n'est les lois de leur succession ; c'est, je pense, ce qui doit paroître évident à tout homme qui vient à y réfléchir. Toutefois il est certain que la plupart des philosophes s'y sont trompés. Et cette erreur a eu une influence remarquable sur leurs systèmes, même dans des branches de la science fort différentes de celle-ci.

Je ferai quelques remarques sur les faux résultats auxquels on a été conduit dans la philosophie naturelle par les notions vulgaires sur la liaison des événemens physiques. Ces remarques jetteront beaucoup de jour sur l'origine des théories communes relatives à la perception. Elles serviront aussi à montrer la suite d'idées qui a naturellement suggéré les observations précédentes.

La maxime qu'une chose ne peut agir que dans le lieu et dans le tems où elle existe, a toujours été admise en traitant des causes métaphysiques ou efficientes. « Tous les ob-» jets, dit Hume, qui sont considérés comme » causes et effets, sont contigus. Rien ne » peut agir dans un tems ou dans un lieu, » qui n'est pas celui où il existe, quelque

» petite que soit la distance qui l'en sépare. »
« Nous pouvons donc, » ajoute-t-il, « consi-
» dérer la relation de contéguité comme étant
» essentielle à celle de cause. » Mais quoique cette maxime doive être admise pour les causes efficientes, qui, comme telles, ont avec leurs effets une liaison nécessaire ; il n'y a point de raison de l'appliquer aux causes physiques, dont nous ne savons rien, sinon qu'elles sont les avant-coureurs ou les signes de certains effets naturels. On peut dire en conséquence, que ces termes de *cause* et d'*effet*, employés dans la philosophie naturelle, n'y conservent pas leur sens propre. Mais aussi long-tems que l'on continuera de les y conserver et de parler le langage actuellement usité, l'application que l'on fera de ces mots-là, en tel ou tel cas particulier de physique, sera juste, non lorsque les deux événemens seront contigus, ou lorsqu'ils auront lieu dans le même tems et dans le même lieu, mais uniquement lorsque l'un des deux événemens sera constamment l'avant-coureur de l'autre ; en sorte que la présence du premier soit un signe infaillible qui annonce la présence du second. Malgré l'évidence de ce résultat, les philosophes sont en général

partis d'une supposition contraire. Ils ont témoigné de la répugnance, même en physique, à appeler un événement la cause d'un autre, lorsque les deux événemens étoient séparés par le moindre intervalle ou d'espace ou de tems. Lorsqu'il s'agit d'impulsion, ils ne se font aucun scrupule de dire que le choc est la cause du mouvement. Mais ils se refusent à dire qu'un corps est la cause du mouvement d'un autre corps, placé à quelque distance de lui, à moins qu'il n'y ait entre ces deux corps une liaison établie à l'aide de quelque milieu.

Il n'est pas nécessaire, d'après tout ce qui a été dit, de produire ici des argumens pour prouver que la communication du mouvement par le choc, n'est pas moins inexplicable qu'aucun autre phénomène qui ait lieu dans la nature. Les philosophes qui se sont occupés de ce sujet, ceux même qui se sont montrés le moins disposés au scepticisme sur ce qui concerne la relation de cause et d'effet, et qui ont admis entre les événemens physiques une liaison nécessaire, ont été forcés de reconnoître, qu'ils ne voyoient aucune liaison nécessaire entre l'impulsion et le mouvement. Quelques-uns d'entr'eux en

conséquence en ont inféré que l'impulsion ne fait qu'éveiller l'activité du corps, et que le mouvement qui suit est l'effet de cette activité, qui se déploie continuellement. « Le mouvement », dit un auteur, « est une » action, et le mouvement continué sup- » pose une continuation d'action. — L'im- » pulsion n'est que la cause du commence- » ment du mouvement : la continuation doit » être l'effet de quelque autre cause qui con- » tinue d'agir aussi long-tems que le corps » continue de se mouvoir. » La tentative faite par un autre écrivain, d'un très-grand savoir, pour faire revivre l'ancienne théorie de l'esprit, a été occasionnée par une manière d'envisager ce sujet tout-à-fait semblable. Il n'apercevoit aucune liaison nécessaire entre l'impulsion et le mouvement. Il en a conclu que l'impulsion n'étoit que l'*occasion* du mouvement, dont le commencement et la continuation doivent être attribués à l'action d'un esprit qui anime le corps.

Il est donc manifeste, pour peu qu'on y réfléchisse, que nous ne sommes pas moins ignorans sur la liaison du choc et du mouvement, que sur la liaison du feu et de ses effets. Et cependant les philosophes de tous

les tems semblent avoir considéré la production du mouvement par le choc, comme étant à peu près le seul fait physique qui n'a pas besoin d'être expliqué. Quand nous voyons un corps qui en attire un autre à quelque distance, notre curiosité est excitée, et nous demandons comment la liaison est établie entre ces deux corps. Mais quand nous voyons un corps qui se met en mouvement en conséquence d'un choc qu'un autre corps lui a imprimé, nous ne faisons aucune question ultérieure : au contraire, il nous paroît que le fait est suffisamment expliqué, lorsque l'on peut faire voir qu'il n'est qu'un cas de l'impulsion. Cette distinction entre le mouvement produit par le choc, et les autres phénomènes de la nature, se fonde en grande partie sur la confusion des causes efficientes et physiques. Elle dépend de la fausse application que nous faisons à celles-ci des maximes relatives à celles-là. Il y a encore une circonstance qui a probablement ici beaucoup d'influence. C'est au moyen de l'impulsion seule, que nous avons nous-mêmes la faculté de mouvoir les objets extérieurs. C'est là un fait qui nous est familier dès l'enfance et bien plus que tout autre ; il nous frappe comme

un phénomène nécessaire. Il nous semble qu'il étoit impossible que la chose fût autrement. Quelques écrivains ont même été jusqu'à prétendre, que, quoiqu'on ne pût point en appeler à l'expérience, on pouvoit affirmer, que la communication du mouvement par le choc auroit pu être prévue ou annoncée par le simple raisonnement et, comme on dit, *a priori* (1).

Voici un passage d'une lettre de Newton à Bentley, qui fait voir que ce philosophe supposoit la communication du mouvement par le choc, beaucoup plus explicable que la liaison établie entre deux corps placés à quelque distance l'un de l'autre, sans l'entremise d'un milieu. « On ne sauroit conce-
» voir, dit-il, que la matière brute et inani-
» mée puisse, sans l'entremise de quelque
» chose d'immatériel, agir sur une autre
» matière ou l'affecter de quelque manière,
» sans être en contact immédiat avec elle.
» C'est cependant ce qu'il faudroit supposer
» si l'on admettoit, avec Epicure et dans

(1) Voyez la réponse de J. Stewart, M. D. à l'*Essay on motion*, (Essai sur le mouvement) de Lord Kaimes.

» le sens qu'il l'entendoit, que la gravitation
» est essentielle et inhérente à la matière.
» C'étoit un des motifs que j'avois pour vous
» prier de ne point m'attribuer l'opinion de
» la gravité innée. Prétendre que la gravité
» est innée, inhérente, essentielle à la ma-
» tière ; qu'un corps puisse agir sur un autre
» corps, à travers le vide, sans l'entremise
» de quelque autre chose, par laquelle et à
» travers laquelle l'action et la force de l'un
» puisse passer jusqu'à l'autre ; est à mes
» yeux une si grande absurdité, que je ne
» puis me persuader qu'aucun homme doué
» d'un jugement droit, et capable de l'ap-
» pliquer aux objets de la philosophie, soit
» en danger de commettre une telle méprise. »

J'admets l'assertion contenue dans ce passage, en ce sens, qu'il est impossible de concevoir comment un corps agit à travers le vide sur un autre corps placé à quelque distance. Mais je n'admets pas que la difficulté soit moindre, lorsque les corps sont en contact. Qu'un corps puisse être la cause efficiente du mouvement d'un autre corps éloigné de lui, c'est ce que je suis loin d'affirmer. Je dis seulement que nous avons autant de raison de croire cela possible, que

nous pouvons en avoir de croire, que tout autre événement naturel est la cause efficiente d'un autre, quel qu'il puisse être.

J'ai été entraîné dans cette longue discussion sur les causes physiques et efficientes, par le désir de faire remarquer l'origine des théories communément reçues sur la perception. Toutes me paroissent avoir pris naissance dans un même préjugé, qui, comme je l'ai fait voir, a eu l'influence la plus étendue sur les systèmes et les spéculations des physiciens et de tous ceux qui s'occupent de la philosophie naturelle.

Lorsqu'il s'agit de la perception des objets placés à quelque distance, nous sommes naturellement portés à soupçonner qu'il y a quelque chose qui est émis par l'objet et qui atteint l'organe du sens ; ou en général qu'entre l'organe et l'objet il y a quelque milieu, au moyen duquel celui-ci communique à celui-là une impulsion. C'est ce que prouvent les manières de s'exprimer sur ce sujet, les plus usitées, et qu'on retrouve dans toutes les langues. En anglois, par exemple, (1) on entend dire souvent, dans

(1) Et en françois. *P. P. p.*

le langage le plus ordinaire, que la lumière frappe les yeux. Et de telles expressions ne sont point le fruit des théories philosophiques, mais des conceptions communes et peu réfléchies que le commun des hommes se forment sur ce sujet. Parmi ceux qui se sont occupés de l'histoire de leurs propres pensées, il s'en trouve peut-être assez peu, qui ne puissent se rappeler que ces notions ont eu sur leurs jugemens quelqu'influence, avant l'époque où ils se sont appliqués à l'étude de la philosophie. Rien en effet n'est plus naturel, et l'origine de ces notions s'explique d'une manière fort simple. Quand un objet est placé dans une certaine situation par rapport à l'un des organes des sens, il en résulte dans l'esprit une perception. Lorsque l'objet est éloigné, la perception cesse (1). C'est ainsi que nous nous accoutumons à supposer quelque liaison entre l'objet et la

(1) *Tum porro varios rerum sentimus odores,*
Nec tamen ad nareis venienteis, cernimus unquam:
Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
Usurpare oculis, nec voces cernere suemus,
Quæ tamen omnia corporea constare necesse 'st
Natura; quoniam sensus impellere possunt.
LUCRET. Lib. I. v. 299.

perception. Et comme nous avons dès long-tems contracté l'habitude de croire que c'est par voie d'impulsion que la matière produit tous les effets que nous observons ; nous en concluons qu'il doit y avoir quelque milieu matériel, placé entre l'objet et l'organe, par l'entremise duquel l'impulsion se communique de l'un à l'autre. Je ne prétends point dire, que ce n'est pas ainsi que la chose se passe. Mais je crois qu'il est assez évident que l'existence d'un tel milieu ne peut en aucune façon être présumée par le simple raisonnement, ou *a priori*. Et cependant tel est à cet égard le préjugé naturel à tous les hommes, que c'est une opinion universellement reçue que ce milieu existe, et que cette opinion a été adoptée par chacun de nous, long-tems avant que nous ayons eu de bonnes et solides raisons de la tenir pour vraie.

Ce n'est pas seulement pour expliquer la liaison entre l'objet et l'organe du sens qui en est affecté, que les philosophes ont eu recours à la théorie de l'impulsion. Ils ont imaginé que l'impression faite sur l'organe devoit être communiquée à l'ame d'une manière analogue. De même qu'un corps produit un changement dans un autre corps au

moyen de l'impulsion, ainsi l'on a supposé qu'un objet extérieur produit la perception (qui est un changement dans l'état de l'ame), premièrement, par quelque impression matérielle faite sur l'organe, et secondement, par quelque impression matérielle transmise de l'organe jusqu'à l'ame le long des nerfs et du cerveau. Il est vrai que, comme je l'ai dit ailleurs, dans les anciennes théories sur la perception, ces suppositions sont plutôt admises tacitement, que formellement exprimées. Mais les philosophes modernes les ont énoncées distinctement et en termes exprès. « Quant à la manière dont les corps produi-» sent en nous des idées », dit Locke, « c'est » manifestement par voie d'impulsion; car » c'est la seule par laquelle nous pouvons » concevoir qu'un corps puisse agir (1). »

Newton ne parle pas, à la vérité, d'une *impulsion* exercée sur l'esprit; mais il admet manifestement le principe que, comme la matière ne peut mouvoir la matière que par impulsion, ainsi il ne peut y avoir entre la matière et l'esprit aucune espèce de liaison,

(1) Essai sur l'entendement humain. L. II. Ch. VII. §. 11.

si l'esprit n'est *présent* (c'est ainsi qu'il s'exprime) à la place où est la matière par laquelle la dernière impression est communiquée. « Le sensorium des animaux, dit-il, » n'est-il pas le lieu où est présente la subs- » tance sentante; et où les espèces sensibles » des choses sont portées, à travers les nerfs » et le cerveau, afin qu'elles puissent y être » perçues par l'esprit qui est présent en ce » lieu-là ? » Le Dr. Clarke a exprimé la même pensée avec encore plus de confiance, dans le passage suivant tiré d'une de ses lettres à Leibnitz. « Si l'ame n'étoit » pas présente aux images (1) des choses

(1) Cette expression « l'ame *est présente* aux images des objets extérieurs » a été employée par plusieurs philosophes depuis Descartes, dans le but manifeste d'éviter l'absurdité de supposer que les images de l'étendue et de la figure puissent exister dans un esprit sans étendue. Descartes lui-même, en répondant aux objections d'un de ses antagonistes, s'exprime ainsi : *Quæris quomodo existimem, in me subjecto inextenso, recipi posse speciem ideamve corporis, quod extensum est. Respondeo nullam speciem corpoream in mente recipi, sed puram intellectionem, tam rei corporeæ quam incorporeæ, fieri, absque ulla specie corporea, ad imaginationem vero, quæ nonnisi de rebus corporeis esse potest, opus quidem esse*

» dont elle a la perception, il ne seroit pas » possible qu'elle les perçût. Une substance » douée de vie ne peut percevoir que dans » le lieu où elle est présente. Il est aussi » impossible qu'une chose éprouve une ac- » tion *là où* elle n'est pas présente, que » *quand* elle n'existe pas. » « Comment le » corps agit-il sur l'ame, ou comment l'ame » agit-elle sur le corps? » dit le Dr. Porter- field (1), « je l'ignore. Mais ce dont je suis » certain, c'est que rien ne peut agir ou » éprouver une action là où il n'est pas. En » conséquence l'esprit ne peut percevoir » que ses propres modifications, et les di- » vers états du sensorium où il est présent. » En sorte que ce n'est pas le soleil et la » lune du ciel extérieur, qui sont perçus » par l'esprit; mais leur image ou leur re- » présentation imprimée sur le sensorium.

---

specie, quæ sit verum corpus, et ad quam mens se applicet, *sed non quæ in mente recipiatur.* Il paroît donc que ce philosophe supposoit ses images ou idées dans le cerveau, et non dans l'esprit. Les expressions de Mr. Locke présentent tantôt l'une de ces suppo- sitions et tantôt l'autre.

(1) Voyez son Treatise on the Eye (Traité de l'œil), vol. II. p. 356.

» Comment l'ame d'un homme qui voit, » voit-elle ses images ? ou comment reçoit-» elle ces idées par cette agitation du senso-» rium? je l'ignore. Mais ce que je sais, » c'est qu'elle ne peut jamais percevoir les » corps extérieurs eux-mêmes, n'y étant » pas présente (1). »

On vient de voir que plusieurs philosophes ont été conduits par leurs principes à supposer que nous n'avons la perception des objets extérieurs qu'à l'aide de certaines *espèces* émanées de l'objet qui arrive jusqu'à l'esprit, ou au moyen d'une impres-

(1) « La moindre teinture de philosophie, dit » Mr. Hume, suffit pour nous apprendre, que rien ne » peut être présent à l'esprit, si ce n'est une image, » ou une perception; et que les sens ne sont que les » conduits par lesquels passent ces images, sans pou-» voir établir d'ailleurs aucun commerce immédiat » entre l'esprit et l'objet. La table que nous voyons, » semble diminuer à mesure que nous nous en éloi-» gnons: mais la table réelle, qui existe indépendam-» ment de nous, ne souffre aucune altération : son » image étoit donc la seule chose qui fût présente à » notre esprit. Tels sont, » ajoute-t-il, « les résultats » évidens que nous fournit la raison. » *Essay on the academical or sceptical philosophy.* (Essai sur la philosophie académique ou sceptique.)

sion

sion matérielle faite sur l'esprit par le cerveau. La même suite d'idées qui a suggéré ces théories, en a fait naître une autre bien différente ; savoir que l'esprit, toutes les fois qu'il a la perception d'un objet extérieur, quitte le corps auquel il est uni, et va se rendre présent à l'objet de la perception qu'il reçoit. Voici les propres expressions de l'auteur du traité intitulé Métaphysique ancienne (1) : « L'esprit n'est pas où est le » corps, lorsqu'il a la perception de ce qui » est éloigné de celui-ci, soit en tems soit » en lieu : car rien ne peut agir si ce n'est » *quand* il est et *où* il est. Or lorsque l'esprit » a une perception, il agit. Donc l'esprit » d'un être doué de mémoire et d'imagina- » tion agit, et par conséquent existe, en » un tems et en un lieu où le corps n'est » pas. Car cet esprit a la perception d'objets » éloignés du corps en tems et en lieu. » Et véritablement, si l'on tient pour constant, que, dans l'acte de la perception, l'esprit agit sur l'objet, ou l'objet sur l'esprit ; et si en même tems on admet en principe, que « rien ne peut agir ailleurs que là où il est ; »

(1) *Ancient métaphysics, vol. II. p. 306.*

on est nécessairement forcé de conclure, que les objets sont perçus d'une manière analogue à celle que la théorie des idées suppose, ou que, dans chaque acte de perception, l'ame quitte le corps, et se trouve présente à l'objet perçu. Aussi cette alternative est-elle expressément énoncée par Malebranche. Mais ce métaphysicien diffère dans son opinion de celui que je viens de citer, et choisit l'hypothèse opposée. Il en fonde la vérité sur l'invraisemblance de l'opinion qu'il exclut. « Je crois que tout le » monde tombe d'accord, que nous n'aper- » cevons point les objets, qui sont hors de » nous, par eux-mêmes. Nous voyons le » soleil, les étoiles, et une infinité d'objets » hors de nous ; et il n'est pas vraisemblable » que l'ame sorte du corps, et qu'elle aille, » pour ainsi dire, se promener dans les » cieux, pour y contempler tous ces objets. » Elle ne les voit donc point par eux-mêmes, » et l'objet immédiat de notre esprit, lors- » qu'il voit le soleil, par exemple, n'est » pas le soleil, mais quelque chose qui est » intimement unie à notre ame ; et c'est ce » que j'appelle *idée*. Ainsi par ce mot *idée*, » je n'entends ici autre chose, que ce qui

» est l'objet immédiat, ou le plus proche » de l'esprit, quand il aperçoit quelque objet. » — Il faut bien remarquer qu'afin que l'es- » prit aperçoive quelque objet, il est abso- » lument nécessaire que l'idée de cet objet » lui soit actuellement présente. Il n'est pas » possible d'en douter. — Toutes les choses » que l'ame aperçoit sont de deux sortes; » ou elles sont dans l'ame, ou elles sont » hors de l'ame. Celles qui sont dans l'ame, » sont ses propres pensées, c'est-à-dire, » toutes ses différentes modifications. — Or » notre ame n'a pas besoin d'idées pour » apercevoir toutes ces choses de la manière » dont elle les aperçoit. — Mais pour les » choses qui sont hors de l'ame, nous ne » pouvons les apercevoir que par le moyen » des idées, supposé que ces choses ne » puissent pas lui être intimement unies (1). »

A ces citations j'en ajouterai une où l'on trouvera exposée l'opinion de Buffon sur ce sujet. Comme je ne la comprends pas plei-

(1) Cette dernière restriction a rapport aux choses spirituelles, que Malebranche concevoit pouvoir s'unir à l'ame sans l'intermédiaire des idées. Voy. Recherche de la vérité, liv III. part. II. chap. I. §. 1. *P. P. p.*

nement, je me contenterai de rapporter les propres expressions de l'auteur.

« L'ame s'unit intimement à tel objet » qu'il lui plaît, la distance, la grandeur, » la figure, rien ne peut nuire à cette union, » lorsque l'ame la veut : elle se fait, et se » fait en un instant. — La volonté n'est-elle » donc qu'un mouvement corporel, et la » contemplation un simple attouchement? » Comment cet attouchement pourroit-il se » faire sur un objet éloigné, sur un sujet » abstrait? Comment pourroit-il s'opérer » en un instant indivisible? A-t-on jamais » conçu du mouvement, sans qu'il y eût de » l'espace et du tems? La volonté, si c'est » un mouvement, n'est donc pas un mou- » vement matériel; et si l'union de l'ame à » son objet est un attouchement, un con- » tact, cet attouchement ne se fait-il pas » au loin? Ce contact n'est-il pas une pé- » nétration? »

Toutes ces théories me paroissent avoir pris naissance, premièrement, dans les fausses notions que l'on s'est faites du vrai but de la philosophie, et dans l'application vicieuse des mêmes maximes aux causes physiques et aux causes efficientes; secondement, dans

la fausse persuasion où ont été les philosophes, que la liaison entre le choc et le mouvement est plus intelligible pour nous, que tout autre fait physique. Les détails dans lesquels je suis entré font voir, combien s'est étendue l'influence de ce préjugé sur les recherches des physiciens et des métaphysiciens.

Dans les raisonnemens précédens, j'ai supposé que le mouvement pouvoit être produit par le choc. Et je me suis contenté d'affirmer que ce fait n'est pas plus explicable que d'autres, pas plus, par exemple, que les mouvemens attribués par les Newtoniens à la gravitation; ou que le commerce entre l'ame et les objets extérieurs dont elle a la perception. Le fait est néanmoins, que plusieurs philosophes, du nombre de ceux qui tiennent en Europe le premier rang, vont beaucoup au-delà. Non-seulement ils pensent qu'il n'y a aucune preuve, qu'en aucun cas, le mouvement soit produit par le contact de deux corps; mais encore qu'il y a de très-bonnes raisons de croire, que cela est absolument impossible. Ils en ont conclu que les effets, communément attribués à l'impulsion, sont produits par une force de

répulsion, qui s'étend à une distance très-petite et imperceptible, autour de chaque élément de matière. Si cette doctrine venoit à être confirmée par les recherches subséquentes des physiciens; ce seroit sans doute, dans l'histoire de la science, une circonstance assez curieuse, que les philosophes se soient si long-tems appliqués à rapporter tous les phénomènes de la matière, et même quelques phénomènes de l'esprit, à un fait général, qui, après un plus mûr examen, se seroit trouvé n'avoir aucune réalité. Ce n'est point pour déprécier les travaux de ces philosophes, que je fais cette observation. Car lors même que le système de Boscowich viendroit à être établi de la manière la plus solide, il ne diminueroit en rien la valeur des recherches faites en physique, par ceux qui admettoient l'hypothèse commune sur l'impulsion. Les lois, relatives à la communication du mouvement dans le cas du contact apparent, sont les faits les plus généraux que nous puissions observer dans les phénomènes terrestres. Et de tous les événemens physiques, ceux-là sont pour nous, dès notre plus tendre enfance, les plus connus et les plus familiers. Il étoit donc, non-

seulement naturel, mais très-convenable, que les premières recherches des philosophes tendissent à rapporter les apparences diverses et particulières, qu'ils avoient à cœur d'expliquer, à ces phénomènes ou à ces lois, les plus générales de la nature, du moins entre celles que nos sens peuvent atteindre et qui sont soumises à notre examen. Si jamais la théorie de Boscowich venoit à être complètement établie, elle n'auroit d'autre effet, que de résoudre ces mêmes lois en un principe encore plus général; et la solidité de la doctrine commune, jusqu'au point où elle est parvenue, n'en seroit nullement affectée.

SECTION III.

Des principes du Dr. Reid au sujet de la perception.

Les résultats sceptiques, que l'évêque Berkeley et Mr. Hume avoient déduits des anciennes théories relatives à la perception, furent l'occasion qui engagea le Dr. Reid à soumettre celles-ci à un examen rigoureux. Le résultat de cet examen, fut que non-seule-

ment ces théories sont hypothétiques, mais que les suppositions, sur lesquelles elles reposent, sont absurdes et impossibles. Et cet auteur a établi son opinion à cet égard sur des preuves, qui me paroissent claires et pleinement satisfaisantes: ses raisonnemens sur ce point et en général sur la faculté de percevoir les objets extérieurs, sont sans contredit la plus importante acquisition qu'ait faite la philosophie de l'esprit humain, depuis la publicatiou de l'ouvrage de Mr. Locke.

Après avoir pris beaucoup de peine pour renverser l'ancien système des idées, Reid n'a point hasardé de le remplacer par une nouvelle hypothèse. Il connoissoit trop bien les limites assignées aux recherches philosophiques, pour se permettre un si vain travail. Le seul but de ses recherches, relatives aux facultés par lesquelles nous avons la perception des objets extérieurs, est d'établir le fait d'une manière précise, en s'abstenant de toute expression hypothétique. Il a cru que ce travail mettroit désormais les philosophes à l'abri du risque de se tromper eux-mêmes involontairement par l'emploi de certains mots vides de sens. Et il a espéré leur arracher enfin cet aveu, relativement à

la nature du procédé de l'esprit dans l'acte de la perception, que sur ce sujet les philosophes n'en savent pas plus que le commun des hommes.

Envisagés sous ce point de vue, les raisonnemens du Dr. Reid sur la perception paroîtront peut-être à quelques personnes n'avoir pas un objet fort intéressant. Mais le fait est, qu'un des plus importans services que la philosophie puisse nous rendre, est de nous rappeler les limites de nos facultés; et de réveiller en nous les sentimens naturels de surprise et d'admiration, que doit exciter le spectacle de l'univers, mais que l'habitude rend froids et languissans. Les découvertes les plus brillantes auxquelles nos recherches puissent atteindre nous conduisent à un humble aveu de notre ignorance. Car, si d'un côté elles flattent l'orgueil de l'homme, et accroissent le pouvoir qu'il possède sur la nature; de l'autre, en lui faisant connoître les lois, si simples et si belles, qui président aux événemens physiques, ces mêmes découvertes le forcent à remarquer les derniers faits généraux qui bornent le cercle de ses connoissances. Ces faits bien remarqués ne peuvent manquer de le convaincre, qu'il

existe des forces, sans cesse agissantes autour de lui, dont la nature lui sera à jamais inconnue. Et cette conviction sert à lui rappeler que ses facultés sont insuffisantes pour pénétrer les secrets de l'univers. De quelque côté que nous dirigions nos recherches, soit que nous étudions l'anatomie et la physiologie des animaux, les végétaux dans leur croissance, les attractions et répulsions chimiques, ou les mouvemens des corps célestes; partout nous apercevons les effets de quelques forces ou pouvoirs qui ne peuvent appartenir à la matière. Nous pouvons avancer jusqu'à une certaine limite; mais dans chaque recherche nous rencontrons enfin une ligne tracée, que ni le travail ni le génie ne peuvent franchir. Cette ligne est marquée d'une manière assez distincte. Et nul ne songe à la passer, parmi ceux qui se sont fait des idées justes de la nature et de l'objet de la philosophie. C'est la borne qui sépare le champ dans lequel s'exerce le physicien, des régions inconnues, dont il importoit que nous sussions l'existence, afin d'établir la théologie naturelle sur de solides bases, mais dont l'auteur de l'univers n'a pas voulu nous révéler les merveilles, dans l'état d'enfance

où nous sommes. C'est surtout en traçant cette limite, que Bacon a rendu à la science le plus important service.

Indépendamment de cet effet, qu'ont les recherches philosophiques, de nous rappeler sans cesse l'action mystérieuse de certaines causes inconnues, qui se manifestent par les lois générales; ces recherches diminuent le pouvoir qu'a l'habitude d'affoiblir la surprise et la curiosité, si naturellement excitées par les phénomènes de la nature. Pour donner l'éveil à ces sentimens, il faut fixer notre attention sur des faits qui nous frappent par leur nouveauté, ou nous présenter des apparences, qui nous sont familières, sous un jour nouveau pour nous. Tel est l'effet manifeste des recherches philosophiques. Tantôt elles portent nos vues sur des objets qui sont hors de la portée de l'observation commune; tantôt elles corrigent nos premiers aperçus, dans ce qui a rapport aux événemens les moins rares. La communication du mouvement par le choc est, comme je l'ai déjà dit, tout aussi inexplicable qu'aucun autre phénomène, qui soit parvenu à notre connoissance. Cependant la plupart des hommes sont disposés à

envisager ce fait comme n'étant pas le résultat d'une volonté libre, mais d'une sorte de nécessité. Il peut être utile de faire remarquer, aux personnes qui pensent ainsi, la loi de la gravitation. Sans doute cette loi n'est pas plus surprenante en elle-même, que les effets communs de l'impulsion. Mais sa nouveauté la rend plus frappante, et peut exciter l'attention et la curiosité avec plus d'énergie. Si la théorie de Boscowich venoit à être établie sur de solides fondemens, elle produiroit plus puissamment encore cet heureux effet. Car elle nous apprendroit que la communication du mouvement par le choc, que nous étions portés à envisager comme une vérité nécessaire, n'a pas même de réalité; et que chacun des cas où, en nous en rapportant à nos sens, cette communication nous paroît avoir lieu, offre un phénomène non moins inexplicable, que ne peut l'être le principe d'attraction qui unit ensemble les parties les plus distantes de l'univers.

Mais si les recherches philosophiques produisent ces bons effets, lorsqu'elles sont bien dirigées; il faut convenir, que les théories imparfaites ou erronées ont une tendance toute opposée. En offrant certaines solutions

spécieuses de difficultés vraiment insurmontables, de telles théories éblouissent l'entendement et l'égarent. Elles arrêtent ainsi notre marche, et nous empêchent d'avancer d'un pas ferme, jusqu'à la limite qu'il nous étoit permis d'atteindre. En même tems, elles nous empêchent de discerner, au-delà de cette limite, une région plus éloignée, dont l'entrée est interdite à la philosophie. En ce cas, c'est l'office propre de la véritable science de démasquer l'imposture, et d'exposer nettement, aux philosophes et au vulgaire, ce que la raison peut, et ce qu'elle ne peut pas, entreprendre et exécuter. Voilà, si je me trompe, ce qu'a fait le Dr. Reid, à l'égard de la perception, en présentant, de la manière la plus satisfaisante, les phénomènes qui s'y rapportent. Que l'on dise à quelqu'un qui n'a pas réfléchi sur cet objet, que dans l'acte de la volonté, certains fluides invisibles se meuvent de l'ame vers celui de nos membres que nous voulons mouvoir; que, dans l'acte de la perception, l'existence ou les qualités de l'objet perçu nous sont connues au moyen des espèces, ou des images (*phantasmata*) qui sont présentes à l'esprit dans le sensorium; il sera disposé à

croire, que le commerce entre l'ame et la matière est beaucoup moins mystérieux, qu'il ne l'avoit cru jusque là ; il pensera que ces expressions, qui ne lui offrent aucun sens bien distinct, sont sans doute parfaitement comprises par les philosophes. Actuellement les physiologistes paroissent assez généralement reconnoître, que l'influence de la volonté sur le corps est un mystère, qui jusqu'ici ne nous a point été révélé. Mais, quoique cela puisse surprendre, le Dr. Reid est le premier, qui ait eu le courage de mettre entièrement de côté le langage hypothétique, en parlant de la perception; et d'exposer dans toute son étendue la difficulté que présente ce sujet, en établissant le fait d'une manière claire et distincte. Quel est donc, dira-t-on, le résultat de cette exposition du fait? Il se réduit à ceci. L'ame est d'une telle nature, que certaines impressions, faites sur les organes de nos sens par les objets extérieurs, sont suivies de sensations, qui leur correspondent. Ces sensations ne ressemblent pas plus aux qualités de la matière, que les mots ne ressemblent aux choses qu'ils désignent. Elles sont suivies de la perception que nous avons de l'existence et des

qualités des corps qui ont fait impression sur l'organe. Toutes les circonstances de ce phénomène sont incompréhensibles. Et, autant que nous pouvons en juger, la liaison établie entre la sensation et la perception, ainsi que celle qu'on observe entre l'impression faite sur l'organe et la sensation, peuvent bien être l'une et l'autre réputées arbitraires, ou l'effet de la libre volonté de celui qui les a ainsi établies. Il est donc possible, que nos sensations ne soient que les occasions, et non les causes, des perceptions qui leur correspondent. Il est possible que la considération de ces sensations, qui sont des attributs de l'ame, ne répande aucun jour sur la manière dont nous acquérons la connoissance de l'existence et des qualités des corps. Il suit de cette manière d'envisager le sujet, que c'est des objets extérieurs eux-mêmes, et non de leurs *espèces* ou images, que notre esprit a la perception. Et quoique par une loi de notre nature, certaines sensations précèdent toujours nos perceptions, on peut encore conclure de ce qui a été dit, qu'il n'est pas moins difficile d'expliquer comment nos perceptions sont ainsi produites, qu'il ne le seroit d'expliquer

leur production dans le cas où nous les recevrions par une sorte d'inspiration, sans qu'aucune sensation les précédât.

Ces remarques sont d'une nature fort générale, et s'appliquent à toutes nos diverses perceptions. On voit clairement qu'elles sappent par leur base toutes les théories communément reçues sur ce sujet. Mais les lois, auxquelles nos perceptions sont soumises, varient d'un de nos sens à l'autre. Et la recherche de ces variations est un objet intéressant. En particulier, les lois relatives aux perceptions acquises par le sens de la vue donnent lieu de faire bien des observations curieuses et utiles. Et ces lois n'ont point été encore, je crois, exposées d'une manière complète et pleinement satisfaisante. C'est un sujet qui n'entre pas dans le plan de cet ouvrage. Mais, en parlant de la conception mentale, j'aurai occasion de faire quelques remarques qui s'y rapportent.

Je sens qu'on pourra me dire, en opposition à ce que je viens d'affirmer, sur l'importance du travail de Reid relativement à la perception, que le résultat de ce travail n'est après tout qu'une découverte purement négative. Quelques personnes mêmes iront plus

plus loin peut-être, et penseront qu'il étoit inutile d'employer tant de travail et de sagacité, pour renverser une hypothèse, suffisamment réfutée par le simple exposé du fait. Je prie les personnes qui pourroient envisager la chose sous ce point de vue, de vouloir réfléchir que si aujourd'hui le système des idées paroît à beaucoup de lecteurs anti-philosophique et puérile, c'est l'effet des progrès faits assez récemment dans la science de l'esprit humain; que ces progrès sont dus surtout aux ouvrages de Reid; et qu'à l'époque où cet auteur commença d'écrire, on pensoit très-différemment. Je ne crains pas d'ajouter, qu'il y a peu de découvertes positives, dans toute l'histoire de la science, qui méritent plus d'éloges que cette suite de raisonnemens par lesquels Reid a dévoilé, d'une manière claire et sans réplique, la fausseté d'une hypothèse, transmise de génération en génération, depuis le premier âge de la philosophie jusqu'au siècle où nous sommes; et qui, dans les tems modernes, a non-seulement servi de base au scepticisme de Berkeley et de Hume, mais a été adoptée avec confiance, et comme une vérité indubitable, par Locke, Clarke et Newton.

SECTION IV.

De l'origine de nos connoissances.

Les philosophes, qui se sont efforcés d'expliquer les opérations de l'esprit humain par la théorie des idées; qui ont tenu pour certain qu'à chaque acte de la pensée, il y a dans l'esprit un objet, distinct de la substance qui pense; ont été conduits naturellement à rechercher, d'où ces idées tirent leur origine; si c'est du dehors, qu'elles arrivent à l'esprit, par le ministère des sens; ou si elles lui appartiennent dès l'origine.

Sur cette question, les anciens se sont partagés et ont eu des opinions assez variées. Mais comme ces opinions n'ont pas beaucoup d'influence sur celles qui prévalent de nos jours, il n'est pas nécessaire à mon but d'en faire un examen détaillé. Les modernes ne sont pas plus d'accord entr'eux sur ce point. Les uns pensent, avec Descartes, que l'esprit a un assortiment de certaines idées innées. D'autres, avec Locke, que toutes nos idées dérivent de la sensation et de la réflexion. Et plusieurs, surtout parmi

les métaphysiciens françois les plus récens, croient qu'on peut les rapporter toutes à la seule sensation.

De ces théories, c'est celle de Locke qui doit plus particulièrement nous occuper; parce qu'elle a servi de base à la plupart des systèmes de métaphysique, qui ont paru depuis l'époque où il l'a publiée; et aussi parce que la différence, entre cette théorie et celle qui dérive toutes nos idées de la sensation seule, est moins réelle qu'apparente.

Pour exposer nettement la doctrine de Locke sur l'origine de nos idées, il est nécessaire de placer ici une remarque relative au sens des mots qu'il emploie dans ce sujet. Cet auteur rapporte à la sensation toutes les idées que l'on suppose reçues par les sens externes; telles que nos idées de couleur, de son, de dureté, d'étendue, de mouvement; en un mot celles de toutes les qualités ou modes de la matière. Il rapporte à la réflexion les idées de nos propres opérations mentales; celles que nous tirons de la connoissance que nous avons de ce qui se passe en nous-mêmes; par exemple, nos idées de mémoire, d'imagination, de volition, de plaisir, de douleur. Ces deux sources nous

fournissent, selon lui, toutes nos idées simples. La seule puissance que l'esprit exerce sur elles consiste en certaines opérations, exécutées par voie de composition, d'abstraction, de généralisation, etc. avec les matériaux amassés par l'expérience. Le désir louable qu'avoit Locke d'introduire de la précision et de la clarté dans les spéculations métaphysiques, l'attention inquiète avec laquelle il cherchoit à préserver l'esprit de l'erreur, durent lui inspirer quelque prévention pour cette doctrine. Elle est certainement beaucoup plus simple et plus intelligible que celle de ses prédécesseurs. Elle fournit d'ailleurs une méthode, aisée et sûre en apparence, de résoudre nos connoissances en leurs principes élémentaires; et semble par là offrir un sûr préservatif contre les préjugés que favorisoit l'hypothèse des idées innées. Il y a déjà long-tems que ce principe fondamental du système de Locke a perdu son autorité en Angleterre; et les résultats sceptiques, auxquels ce système a servi de base, dans les ouvrages de quelques auteurs récens, ont fourni des argumens plausibles à ceux qui ont entrepris de l'attaquer. Le savant Harris en particulier fait

souvent mention de la doctrine de Locke, et toujours avec l'expression de la plus haute indignation. « Remarquez », dit-il dans un des passages où il le cite, « remarquez l'ordre » des choses en nous en rapportant aux mé- » taphysiciens modernes. Premièrement pa- » roît ce corps immense, qu'on nomme » le monde sensible. Ensuite cet univers et » tous ses attributs produisent les idées sen- » sibles. Puis de ces idées sensibles, en les » ébranchant et les émondant, on forme les » idées intelligibles, tant d'espèces que de » genres. Ainsi, lors même que ces philo- » sophes feroient l'esprit aussi ancien que le » corps, toutefois jusqu'à ce qu'il ait reçu » ses idées du corps, et que ses facultés dor- » mantes aient été ainsi éveillées, il n'étoit » au plus qu'une capacité inanimée. Car on » n'admet pas qu'il pût avoir aucune idée » innée. » Et ailleurs : « Pour moi, quand je » lis tout ce détail relatif à la sensation et » à la réflexion, et que l'on m'enseigne à » fond le procédé par lequel toutes mes » idées sont engendrées, je crois voir l'ame » sous la forme d'un creuset, où les vérités » sont produites par une sorte de chimie » logique. »

Si l'on admet les raisonnemens de Reid sur le système des idées, toutes ces spéculations relatives à leur origine tombent d'elles-mêmes. La question se trouve réduite à une simple question de fait. Il ne s'agit plus que de reconnoître les occasions où l'esprit commence à former ces notions simples dans lesquelles nos pensées peuvent se résoudre, et que l'on doit considérer comme les principes ou les élémens de la connoissance humaine. Relativement à plusieurs de ces notions, la recherche dont je parle n'offre aucune difficulté. Personne, par exemple, ne peut être embarrassé à dire, quelles sont les occasions où l'esprit commence à acquérir les notions des couleurs et des sons. Car ces notions n'existent que pour ceux qui ont certains sens particuliers; et on ne peut, par aucune combinaison de mots, les donner à celui qui est privé de ces sens. L'histoire de nos notions d'étendue et de figure, que peuvent suggérer la vue ou le toucher, n'est pas tout-à-fait si évidente. Aussi a-t-elle donné lieu à beaucoup de discussions. L'origine de ces notions, et celle des autres notions simples qui se rapportent aux qualités de la matière; en d'autres termes, l'indication des occa-

sions, où, par les lois de notre nature, ces notions nous sont suggérées, est un des objets principaux que Reid a eus en vue dans son analyse des sens externes. Il y a soigneusement évité toute espèce d'hypothèse, dans ce qui touche aux phénomènes inexplicables de la perception et de la pensée, et s'est scrupuleusement borné à décrire le fait avec exactitude. On pourroit proposer des questions semblables, sur les occasions où nous formons les notions de *tems*, de *mouvement*, de *nombre*, de *cause*, et d'une infinité d'autres objets. Ainsi, par exemple, plusieurs auteurs ont remarqué, que la perception d'un changement, quel qu'il soit, suggère à l'esprit la notion d'une *cause*, sans laquelle ce changement n'auroit point pu arriver. Le Dr. Reid observe que, sans le secours de la mémoire, nos facultés de perception n'auroient jamais pu nous conduire à former l'idée de *mouvement*. Je montrerai, dans la suite de cet ouvrage, que, sans cette même faculté de la mémoire, nous n'aurions jamais formé la notion de *tems*; et que, sans la faculté d'abstraire, nous n'aurions pu former la notion de *nombre*. Des recherches de cette nature, qui ont pour objet l'origine de nos connoissances, sont curieuses et

utiles. Lorsqu'elles sont faites d'une manière judicieuse, elles peuvent conduire à des résultats certains. Elles sont uniquement destinées à constater des faits. Et quoique ces faits soient cachés et qu'ils échappent à un observateur superficiel, ils peuvent être reconnus par celui qui les étudie avec une attention patiente.

Ce que je viens de dire sur les notions de tems, de mouvement, et de nombre, fait voir qu'il m'est impossible de commencer cet ouvrage par la recherche de l'origine de nos connoissances. Je serai appelé à m'en occuper plus d'une fois, en étudiant les facultés qui influent dans la formation de nos notions simples.

Quant à cette question : Toutes nos connoissances dérivent-elles en dernier ressort de la sensation ? je me contenterai d'observer ici, que l'opinion quelconque que l'on pourra préférer à cet égard, a beaucoup moins d'importance qu'on ne le croit communément. J'ai suffisamment prouvé, qu'il est absurde d'envisager l'esprit comme un magasin qui se remplit graduellement de matériaux, venus du dehors et introduits par le canal des sens; ou comme une table rase,

sur laquelle viennent s'imprimer des copies, qui ressemblent aux objets extérieurs. Ainsi, lors même que nous adopterions le principe, que, sans les organes des sens, l'esprit resteroit nécessairement privé de toute connoissance; il n'en résulteroit rien qui pût tendre le moins du monde à favoriser le matérialisme. En effet la seule conséquence qu'on en pourroit tirer, c'est que, par les lois de notre constitution intellectuelle, les impressions faites sur les sens par les objets extérieurs sont les occasions auxquelles l'esprit reçoit la perception des qualités du monde matériel et toutes les modifications de la pensée dont il est susceptible.

Mais, en nous en tenant même à cet aperçu rapide de la question proposée, on voit assez que l'on ne peut recevoir qu'avec beaucoup de restrictions, la doctrine qui rapporte aux occasions fournies par les sens l'origine de toutes nos connoissances. Tout le monde convient que les idées, appelées par Mr. Locke idées de réflexion, ne nous sont pas suggérées immédiatement par les sensations proprement dites. Ces idées de réflexions sont celles des objets que nous connoissons par le sentiment intime ou par

la conscience de ce qui se passe en nous. De telles idées, disons-nous, ne sont pas suggérées immédiatement par les sensations, qu'excitent les organes de nos perceptions. C'est ce qui est accordé par tous ceux qui se sont occupés de ce sujet. En conséquence, la doctrine dont nous parlons se réduit à ceci : les premières occasions, auxquelles nos diverses facultés intellectuelles s'exercent, nous sont fournies par les impressions faites sur les organes des sens. Par conséquent, sans ces impressions, il nous auroit été impossible de parvenir à connoître nos propres facultés. En interprétant ainsi cette doctrine, on peut la présenter sans doute comme un système plausible ; je suis en effet porté à croire que toutes les occasions auxquelles nos notions ont été formées, nous ont été fournies ou immédiatement, ou en dernière analyse, par les sens. Mais ou je suis bien trompé, ou ce n'est pas ainsi que l'entendent les partisans de cette doctrine et ses adversaires. Il est du moins certain qu'en l'expliquant comme je viens de faire, elle n'entraîne pas les conséquences, qui ont engagé un certain nombre de philosophes à l'attaquer, et d'autres à la défendre.

Il me reste à proposer une observation importante, qui est liée à ce sujet. En supposant même que, pour éveiller dans l'esprit la conscience de sa propre existence, et pour lui donner lieu d'exercer ses facultés, il soit indispensable que les organes des sens reçoivent certaines impressions; tout cela pourroit se faire, sans que nous eussions connoissance des qualités, ou de la simple existence du monde matériel. Pour aider à concevoir la vérité de cette proposition, qu'il me soit permis de supposer un être, semblable à l'homme à tous égards, mais n'ayant d'autres sens que l'ouïe et l'odorat. Je fais choix de ces deux sens, parce qu'ils sont tels, qu'en les employant seuls, nous ne pourrions évidemment parvenir jamais à la connoissance des qualités primaires de la matière, ni même à celle de l'existence des choses extérieures. Tout ce que nous pourrions inférer des sensations d'odeur et de son, qui nous affecteroient de tems en tems, seroit qu'il existe quelque cause inconnue, qui les produit.

Supposons donc que quelque sensation particulière est excitée dans l'esprit d'un tel être. A l'instant où elle l'affecte, il acquiert nécessairement à la fois la connoissance de

deux faits; l'existence *de la sensation*, et *sa propre existence*, en qualité d'être sentant. Après que la sensation aura pris fin, il pourra *se souvenir* qu'il l'a éprouvée; il pourra *imaginer* (1) qu'il l'éprouve encore. S'il a éprouvé une multitude de sensations diverses; il pourra les comparer, sous le rapport du plaisir ou de la douleur qu'il en a ressenti. Il arrivera naturellement qu'il *désirera* le retour des sensations agréables, et *craindra* celui des sensations douloureuses. Si les sensations de son et d'odeur sont excitées à la fois dans son esprit, il pourra faire *attention* à celle qu'il voudra, et détourner son attention de l'autre. Il pourra encore détourner son attention de toutes deux, pour la fixer sur le souvenir de quelqu'autre sensation qu'il a précédemment éprouvée. Il pourroit être conduit de la sorte, à exercer ses facultés les plus importantes, uniquement par des sensations qui existent dans son esprit, et qui ne lui donnent aucune information sur la matière ou

(1) Concevoir (*conceive*). Ce mot sera expliqué en détail dans un des chapitres suivans. Ici j'ai cru devoir lui substituer un mot plus usité. *P. P. p.*

les objets extérieurs. Au milieu de toutes ces modifications et opérations de son esprit, cet être sentiroit, et auroit la conviction la plus irrésistible, que toutes appartiennent à un seul et même être sentant et intelligent; en d'autres termes que toutes sont des modifications et des opérations de lui-même. Je ne parle point, quant à présent, des diverses notions simples (ou idées simples, comme on les appelle le plus souvent), qui seroient nées dans son esprit; telles que celles de *nombre*, de *durée*, de *cause* et d'*effet*, d'*identité personnelle*. Toutes ces idées, quoique sans aucune ressemblance avec ses sensations, ne pourroient pas manquer de lui être suggérées par elles. Un tel être pourroit donc savoir de l'esprit tout ce que nous en savons nous-mêmes. Et comme son langage seroit approprié exclusivement à l'esprit, comme il ne seroit pas emprunté des phénomènes matériels, par voie d'analogie; il auroit à certains égards beaucoup d'avantage sur nous dans l'étude de l'esprit humain.

Ces observations suffisent pour faire comprendre à quoi se réduit cette doctrine fort célébrée, qui rapporte aux seules sensations l'origine de toutes nos connoissances. On voit

que, même en l'envisageant comme vraie, ainsi que je suis disposé à faire dans le sens que j'ai expliqué; il ne s'ensuivroit nullement que nos notions des opérations de l'esprit soient *nécessairement postérieures* à la connoissance que nous avons des qualités ou de la simple existence de la matière. On ne pourroit pas même affirmer cela des notions qui d'ordinaire sont suggérées, *au premier instant*, par la perception des objets extérieurs.

Les remarques que je viens de faire sur cette doctrine ne paroîtront pas superflues à ceux qui voudront bien se rappeler, que, si à la vérité elle est contestée depuis bien des années en Angleterre, elle continue d'être reçue et adoptée implicitement en France par les philosophes les plus estimés; que quelques-uns d'entr'eux l'ont employée à la défense du matérialisme; et que d'autres s'en sont servis pour établir l'opinion, qu'entre l'homme et la brute les distinctions, relatives à l'intelligence, dépendent entièrement de la différence qui existe dans leur organisation corporelle et dans les facultés par lesquelles ils ont la perception des objets extérieurs.

CHAPITRE II.

De l'Attention.

Lorsque nous sommes engagés dans une conversation qui nous attache fortement, ou lorsque nous sommes occupés d'un sujet intéressant de recherche et de méditation; il arrive que les objets qui nous environnent ne produisent point en nous les perceptions qu'ils produisent à l'ordinaire, ou que ces perceptions sont oubliées à l'instant même. Une pendule, par exemple, sonnera l'heure dans la chambre où nous sommes, sans qu'au moment qui suit nous puissions dire si nous l'avons entendue ou non.

Dans ce cas, et dans d'autres de même nature, il me paroît qu'on croit généralement, et qu'on envisage comme une chose reçue, que l'objet extérieur ne fait pas impression sur nous, que nous n'en avons pas la perception. Certains faits analogues me font soupçonner que cette opinion n'est pas fondée. Si quelqu'un s'endort à l'église, et qu'il se réveille tout-à-coup, il ne se rappelle pas les derniers mots qu'a prononcés le

prédicateur, il lui seroit même impossible de dire s'il parloit ou non. Cependant il y a quelque raison de croire que le sommeil ne suspend pas entièrement la faculté de percevoir : car si le prédicateur s'arrête dans son discours, aussitôt tous ceux qui dorment, s'éveillent. Voilà donc un cas, où il y a perception et où celui qui l'a n'en conserve aucun souvenir à l'instant où elle cesse.

Il n'est pas difficile de produire plusieurs exemples du même phénomène. Quand nous lisons, surtout si le livre est écrit dans une langue qui ne nous soit pas tout-à-fait familière; il faut que nous ayons la perception successive de toutes les lettres, que de ces lettres nous formions des syllabes, et de ces syllabes des mots, avant de pouvoir comprendre le sens d'une seule phrase. Tout ce procédé intellectuel s'exécute, sans que la mémoire en conserve aucune trace.

On a fait voir, en discutant les principes de l'optique, que dans la perception que nous avons de la distance visible des objets à l'œil, il y a un jugement de l'intelligence, qui précède cette perception. En certains cas ce jugement dépend d'une multitude de circonstances diverses que l'esprit compare

et

et combine; de la conformation de l'organe qui est requise pour la vue distincte, de l'inclinaison des axes optiques, de l'apparence plus ou moins distincte des petites parties visibles des objets intermédiaires et de leurs mutuelles distances, peut-être encore de quelques autres circonstances; et néanmoins telle est la facilité avec laquelle ces procédés s'exécutent, par l'habitude de les pratiquer sans cesse dès la première enfance, qu'il nous semble que la perception de la distance de l'objet visible est instantanée. Il faut même beaucoup de raisonnemens pour prouver qu'elle n'est pas telle, lorsqu'on s'adresse à des hommes étrangers à la philosophie.

Un exemple encore plus familier ne sera peut-être pas inutile pour rendre la même vérité plus sensible. On sait assez, que nos idées ne se succèdent pas au hasard, mais selon certaines lois d'association, que quelques philosophes modernes se sont appliqués à reconnoître. Cependant il arrive souvent, surtout lorsque l'esprit est animé par la conversation, que l'on passe rapidement d'un sujet à l'autre, sans qu'il soit possible, au premier abord, de voir le rapport qui les

lie : et il faut beaucoup de réflexion, à celui même qui a opéré ce passage, pour s'assurer des intermédiaires dont il a suivi la trace. Hobbes, dans son *Léviathan*, en donne un exemple assez singulier. « Au milieu » d'une conversation sur les guerres civiles, » qu'est-ce qui pouvoit paroître plus déplacé » que cette question : *Combien valoit le* » *denier romain ?* Mais avec un peu de ré- » flexion je trouvai bientôt ce qui l'avoit » fait naître. Le sujet de la conversation » amena naturellement l'histoire du Roi, et » de la trahison par laquelle il fut livré à » ses ennemis. Ce souvenir fit penser à la » trahison de Judas Iscariot et à la somme » qui en fut le prix. — Cette suite d'idées », dit Hobbes, « passa dans un clin d'œil par » l'esprit de celui qui parloit, parce que » rien n'est plus rapide que la pensée. » Il y a apparence que, si l'on avoit demandé à celui qui fit la question, comment il y avoit été conduit, il auroit été fort embarrassé au premier moment d'expliquer cela nettement.

Les exemples que nous venons d'alléguer prouvent en même tems qu'une perception, ou une idée, qui passe par l'esprit sans laisser

aucune trace dans la mémoire, peut servir néanmoins à introduire d'autres idées, qui sont liées avec elle par les lois de l'association. J'aurai occasion d'établir ce fait important sur d'autres preuves.

Lorsqu'une perception, ou une idée, passe dans notre esprit, sans que, le moment d'après, nous en ayons aucun souvenir; tout le monde, et même ceux qui n'y ont pas réfléchi, attribuent ce défaut de mémoire à défaut d'attention. Ainsi, dans l'exemple de la pendule qui sonne l'heure, en voyant l'aiguille des minutes qui a passé midi, celui qui, quoique présent, ne l'a pas entendu sonner, ne manquera pas de dire, qu'il n'y a pas fait attention. Il semble donc que, même à s'en rapporter à l'observation la plus commune, il y a un certain effort d'esprit dont la mémoire dépend, effort qu'on a coutume de désigner par le mot d'attention.

Plusieurs auteurs ont insisté sur ce rapport qui existe entre l'attention et la mémoire. Quintilien en parlant de cette dernière faculté, s'exprime ainsi : « On ne peut » s'empêcher de reconnoître ici l'influence » de l'attention, qui, comme les yeux du » corps, tient son objet fixé sans s'en dé-

» tourner jamais (1). » Locke a fait la même remarque (2), et elle a été répétée par la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'éducation.

Mais quoiqu'on ait souvent remarqué la liaison qui existe entre l'attention et la mémoire, je ne me rappelle pas que les auteurs qui ont écrit sur l'esprit humain aient compté l'attention parmi les facultés dont ils ont fait l'énumération (3), et aucun, à ma connois-

---

(1) *Nec dubium est quin plurimum, in hac parte, valeat mentis intentio, et velut acies luminum a prospectu rerum quas intuetur non aversa.*

(2) « La mémoire dépend beaucoup de l'attention » et de la répétition. » Locke, *Essai etc., liv. I. ch. 10.*

(3) On trouve quelques observations importantes sur l'attention dans les écrits de Reid, en particulier dans ses *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme, p. 62.*, et dans ses *Essais sur les facultés actives de l'homme, p. 78 et suiv.* — C'est cet auteur ingénieux qui remarque que l'attention aux choses extérieures constitue ce qu'on appelle proprement *observation,* et que l'attention aux choses qui se passent au-dedans de nous, est appelée *réflexion.* Il a aussi indiqué la cause de la difficulté qu'on éprouve à exercer cette dernière faculté, difficulté qui est le principal obstacle à l'étude de l'esprit humain. J'aurai occasion, dans une autre partie de cet ouvrage, de traiter de l'habitude de l'inattention d'une manière

sance, ne l'a considérée comme assez importante pour mériter un examen particulier (1). On trouve un chapitre dans Helvétius, inti-

---

plus générale, et de faire quelques remarques pratiques sur les moyens de fortifier la faculté d'observer et celle de réfléchir. Le point de vue sous lequel j'envisage ici l'attention est fort limité. Il tend à recueillir quelques principes généraux, nécessaires pour l'intelligence de tout ce qui doit suivre.

(1) Il faut remarquer que l'auteur a surtout en vue les écrivains de son pays. Wolf compte l'attention parmi les facultés de l'ame, Condillac et Bonnet ne l'ont pas oubliée. Le premier la met même en tête de toutes les opérations de l'ame, dans les *Leçons préliminaires* de son *Cours d'étude*. Le second, dans son *Essai analytique sur l'ame*, T. I. ch. 7, s'occupe beaucoup de l'attention, et en traite d'une manière distincte. Il consacre à cette faculté un chapitre entier dans l'*Essai de psychologie*. Et il en traite de nouveau d'une manière expresse dans le *Philalethe*. En sorte que, depuis son premier jusqu'à son dernier ouvrage, et à l'époque intermédiaire, on voit que ce philosophe a donné une place importante à la faculté, qui paroît avoir été en quelque sorte omise par les prédécesseurs de Mr. Dug. Stewart, dans l'école de philosophie, dont il est un des premiers soutiens. Je ne cite pas des écrits plus récens, où l'omission dont il est ici question a pu être réparée, puisqu'il est évident que je ne dois rappeler que ceux qu'a pu connoître l'auteur à l'époque où il écrivoit. *P. P.p.*

tulé, *De l'inégale capacité d'attention* (1). Mais il s'y occupe principalement de cette recherche patiente, ou, comme il s'exprime, de cette *attention suivie*, de laquelle dépend en grande partie le génie philosophique. Cet auteur remarque aussi, comme ceux que je viens de citer, que « c'est » l'attention, plus ou moins grande, qui » grave plus ou moins profondément les » objets dans la mémoire. » Mais il ne parle pas de cet effort, qui est nécessaire, pour qu'il y ait, même au degré le plus foible, quelqu'exercice de cette faculté. C'est cet effort que je me propose de considérer ici. Il ne s'agit pas en ce moment d'examiner cet exercice de l'attention plus ou moins considérable, qui grave plus ou moins profondément les choses dans notre souvenir; mais cet acte ou cet effort sans lequel nous n'avons aucun souvenir, aucune mémoire quelconque.

Quant à la nature de cet effort, il est peut-être impossible que jamais notre curiosité soit pleinement satisfaite. Souvent nous parlons de l'attention comme ayant ses degrés

(1) *De l'Esprit.* T. IV. Disc. III. Chap. I.

d'intensité. Dans ces façons de nous exprimer, nous semblons supposer que l'esprit exerce ses facultés avec différens degrés d'énergie. Je ne sais si cette manière de peindre ce qui se passe en nous a un sens bien clair et bien précis. Pour moi, sans prétendre donner mon opinion pour règle, je suis porté à croire que, pour qu'il y ait souvenir, il faut que la perception ou l'idée rappelée ait été présente à l'esprit pendant un certain tems, et qu'elle ait été considérée exclusivement à toute autre ; et il me paroît que l'attention consiste en partie (peut-être en totalité) dans l'effort que fait l'esprit pour tenir cette idée ou cette perception présente, et pour exclure les autres objets qui s'offrent en même tems à sa contemplation.

Mais quelle que soit la difficulté de bien constater en quoi consiste cet acte de notre esprit ; chacun sait, par la connoissance qu'il a de ce qui se passe en lui-même, que cet effort est bien réel, et qu'il a une liaison essentielle avec la faculté de retenir, ou avec la mémoire. J'ai donné plusieurs exemples d'idées qui passent par notre esprit, sans que l'instant d'après nous en ayons le moindre souvenir. Ces exemples étoient destinés à

faire comprendre le sens que j'attache au mot *attention :* je voulois aussi rappeler par quelques traits frappans, qu'il peut y avoir des cas où nous avons une suite de pensées, sans qu'elles excitent notre attention pendant qu'elles sont présentes, et sans qu'ensuite notre mémoire en conserve le souvenir; vérité reconnue par les philosophes. Je vais maintenant exposer d'autres phénomènes qui me paroissent du même genre, et susceptibles d'être expliqués de la même manière, quoiqu'on les ait le plus souvent rapportés à des principes différens.

Les effets étonnans de la pratique pour former les habitudes, ont été souvent remarqués, et c'est avec raison qu'on les envisage comme un des traits les plus curieux de la constitution de l'homme. Une opération mécanique, par exemple, que nous avions d'abord la plus grande peine à exécuter, nous devient avec le tems si familière, que nous sommes en état de nous en acquitter sans le moindre danger de nous tromper, même pendant que notre attention paroît engagée ailleurs. La vérité est que, par l'effet d'une association rapide, les différens mouvemens que cette opération exige, s'offrent succes-

sivement à la pensée, sans que nous en conservions le souvenir : la rapidité avec laquelle nous parcourons cette suite d'idées, est proportionnée à la longueur de notre expérience ; et c'est en vertu de cette facilité d'association que nous n'éprouvons ni embarras ni hésitation : elle nous donne à chaque instant une idée précise et assurée de l'effet qu'il faut produire (1).

Dans quelques actions qui nous sont très-familières, nous éprouvons que nous sommes incapables de faire attention aux actes de la volonté qui les ont précédées, et que nous n'en conservons aucun souvenir. En conséquence, quelques philosophes d'un grand mérite ont révoqué en doute l'existence de ces actes de la volonté ; et ont représenté nos

(1) Ceci ne tend pas à mettre en doute l'effet qu'a sur les muscles, la pratique des arts mécaniques. Cet effet n'est pas moins certain que celui qu'on observe sur l'esprit seul. Un homme accoutumé à écrire de la main droite, écrira mieux de la gauche que celui qui n'auroit jamais pratiqué cet art, mais il n'écrira pas aussi bien de la gauche que de la droite. — On peut en conclure à ce qu'il semble, que les effets de la pratique doivent être attribués en partie à l'esprit, et en partie au corps.

actions habituelles comme involontaires et mécaniques. Mais certainement on n'a pas droit de déclarer de tels actes impossibles, par cette seule raison que nous sommes incapables d'en conserver le souvenir : car nous aurions le même droit d'affirmer que la perception de la distance des objets à l'œil est instantanée, parce que nous ne pouvons point nous rappeler les procédés successifs par lesquels nous jugeons de cette distance. Ce seroit en vain qu'on prétendroit fortifier l'objection, en disant qu'il y a des cas où il est difficile, peut-être impossible, de combattre nos actions habituelles par une volonté contraire. Car il ne faut pas oublier, que cette volonté contraire ne reste pas en nous constante et fixe pendant tout le cours d'une action un peu compliquée : ce n'est qu'une intention vague, une résolution générale, qui disparoît à l'instant où l'occasion rappelle la suite d'idées et de volontés auxquelles elle est associée (1).

(1) La manière dont le Dr. Porterfield résout cette difficulté est assez singulière. « Tel est, dit-il, le » pouvoir de la coutume et de l'habitude, que plu» sieurs actions, qui sans aucun doute sont volon» taires et qui procèdent de notre esprit, deviennent

On peut dire à la vérité que ces observations prouvent simplement qu'il est possible que nos actions habituelles soient volontaires. Mais si une fois on accorde cela, on n'a que faire d'autres preuves. Si les phénomènes que nous discutons s'expliquent clairement par les lois de l'esprit humain qui constituent sa nature, et qui sont bien connues et avouées de tout le monde; il seroit contraire aux règles d'une saine philosophie d'inventer un nouveau principe pour en rendre compte. Ainsi la doctrine que j'ai exposée sur la nature de l'habitude, n'est point fondée sur une hypothèse, comme quelques personnes

---

» en certaines circonstances nécessaires, tellement » qu'elles paroissent entièrement mécaniques et in- » dépendantes des actes de notre volonté. Mais il ne » suit pas de là que notre esprit n'influe pas sur de » tels mouvemens, il faut seulement en conclure qu'il » s'est imposé à lui-même une loi, par laquelle il » règle et gouverne ces mouvemens à son plus grand » avantage. En tout cela, il n'y a rien qui tienne de » la nécessité intrinsèque, l'esprit est en pleine » liberté d'agir comme il lui plaît. Mais étant un » agent sage et intelligent, il ne peut que choisir de » se conformer à cette loi, à cause de l'utilité et de » l'avantage qui résulte de cette manière d'agir. » *Traité de l'œil*, vol. II. p. 17.

ont paru le croire. Au contraire, cette imputation retombe en entier sur ceux qui croient expliquer nos habitudes, en disant qu'elles sont *mécaniques* et *automatiques*. Car si cette manière de s'exprimer a quelque sens, elle suppose l'existence d'une loi de notre constitution mentale, qui a jusqu'ici échappé à l'observation, et qui n'a d'analogie avec aucune autre.

C'est surtout la doctrine de Hartley que j'ai en vue dans cette remarque; doctrine qui a été appuyée par une autorité beaucoup plus respectable, celle du Dr. Reid.

« L'habitude, » dit ce dernier et ingénieux écrivain, « diffère de l'instinct, non par sa » nature, mais par son origine : l'instinct » est naturel, l'habitude est acquise. Ces » deux principes opèrent sans volonté ou » intention, sans pensée; et peuvent en con- » séquence être appelés principes méca- » niques (1). » Et ailleurs il s'exprime ainsi : « Je conçois que c'est une partie de notre » constitution, que pour tout ce que nous » avons été accoutumés à faire nous acqué- » rons non-seulement de la facilité, mais un

(1) *Essays on the active Powers of man, p. 128.*

» penchant à le faire de nouveau, lorsque » la même occasion renaît : tellement que » pour nous en empêcher, il faut une vo- » lonté ou un effort particulier ; mais que » pour le faire, il ne faut très-souvent aucun » acte de volonté (1). »

Le Dr. Hartley expose la même doctrine d'une manière encore plus détaillée.

« Supposez, dit-il, qu'un homme, qui » fait mouvoir ses doigts au gré de sa vo- » lonté, commence à apprendre à jouer du » clavecin. Le premier pas dans cette étude » sera de remuer ses doigts en les passant » d'une touche à l'autre, avec un mouve- » ment très-lent, en regardant les notes, » et en exerçant, à chaque mouvement, un » acte de volonté exprès et distinct (2). Peu » à peu, les mouvemens se lient les uns aux » autres, ainsi qu'aux impressions que font » les notes : cela s'opère par cette faculté » d'association, dont nous avons si souvent » parlé ; et il en résulte que les actes de la » volonté deviennent, de momens en mo-

(1) Ibid. p. 130.

(2) Le texte dit seulement *exprès*, j'ai ajouté *distinct*, pour lever toute équivoque : dans les phrases suivantes, je n'userai pas de la même précaution. *P. P. p.*

» mens, moins exprès, jusqu'à ce qu'enfin » ils sont évanouissans et imperceptibles. » En effet un bon exécutant, formé par » une longue pratique, joue d'après les » notes, ou d'après les idées qu'il conserve » dans sa mémoire, et peut en même tems » s'occuper d'une suite de pensées toute » différente, ou même soutenir une conver- » sation avec une autre personne. D'où nous » pouvons conclure, qu'il n'y a, dans son » exécution musicale, aucune intervention » de cette espèce d'idée (1), ou de cet état » de l'esprit, qu'on nomme volonté (2). » Hartley appelle ces sortes de phénomènes des « transitions de l'action volontaire à » l'action automatique. »

Il m'est impossible de ne pas envisager comme plus philosophique le système qui admet, que les actions volontaires dans l'origine demeurent telles constamment ; et que cela est vrai, quoique, dans les actions compliquées qu'une longue pratique a rendues habituelles, nous ne soyons pas en état de nous

(1) *Idée.* Ce mot est pris ici dans un sens fort général, et lié à la doctrine de Hartley. *P. P. p.*

(2) *Vol. I. p. 108.*

rappeler distinctement chaque acte de notre volonté qui y a concouru. Ainsi dans l'exemple du musicien qui joue du clavecin, je crois que chaque mouvement de chaque doigt est précédé d'un acte de la volonté, quoiqu'il ne lui en reste aucun souvenir; et quoique, tandis qu'il exécute, il ait pu s'occuper d'une suite de pensées différentes. Car on peut remarquer que le musicien, qui peut jouer le plus rapidement, peut aussi, s'il le veut, jouer assez lentement pour donner attention à chaque mouvement et à l'acte volontaire qui le détermine, de manière à en conserver un souvenir distinct. Il peut ensuite accélérer son exécution par degrés, jusqu'à ce qu'il en vienne au point de n'être plus en état de se rappeler ces différens actes. Sur quoi il y a deux suppositions à faire : l'une que dans les deux cas l'opération est au fond la même, qu'il n'y a de différent que la rapidité avec laquelle elle s'exécute, et qu'à un certain degré de rapidité, les actes de la volonté durent trop peu pour laisser aucune impression sur la mémoire; l'autre, qu'à un certain degré de rapidité, l'action n'est plus en notre pouvoir, qu'elle est conduite par un pouvoir inconnu, dont nous ignorons la na-

ture, comme nous ignorons la cause de la circulation du sang, ou du mouvement vermiculaire des intestins (1). Cette dernière

(1) Telle étoit à ce qu'il paroît l'opinion de l'évêque Berkeley, qui, sur l'habitude, s'exprime à peu près comme les deux philosophes que j'ai cités. « Il faut » convenir, dit-il, que nous n'avons pas la conscience » des mouvemens de systole et de diastole de notre » cœur, ni du mouvement du diaphragme. On au- » roit tort d'en conclure qu'une substance privée d'in- » telligence pourroit agir aussi régulièrement que » nous. La vraie conséquence qu'on en peut tirer, » c'est que l'individu pensant, la personne humaine, » n'est pas l'auteur réel de ces mouvemens naturels. » Et en effet, si ces mouvemens viennent à se dé- » ranger, l'homme ne s'en impute point le blâme, » tout comme il ne s'estime pas lui-même à cause » de leur régularité. On peut dire la même chose des » doigts d'un musicien. Quelques personnes disent » qu'il les meut par habitude : mais il ne sait pas lui- » même comme il les meut. Or il est évident qu'une » chose qui se fait selon quelque règle, doit pro- » céder d'un agent qui entende et sache la règle. Puis » donc que ce n'est pas du musicien lui-même que » procèdent ces mouvemens, il faut que ce soit de » quelqu'autre intelligence active; peut-être est-ce de » cette même intelligence, qui gouverne les abeilles » et les araignés, et qui meut les membres de ceux » qui marchent en dormant. » — Voy. le traité intitulé *Siris*, p. 123.

supposition

supposition me semble à peu près de même genre que celle qu'on feroit en disant : dans les mouvemens ordinaires on voit qu'un corps allant d'un lieu à un autre, traverse tous les espaces intermédiaires ; mais lorsque les mouvemens sont si rapides qu'ils échappent à l'œil, il peut bien en être autrement. Quant à la première supposition, on peut dire qu'elle a en sa faveur l'analogie avec un grand nombre d'autres faits liés à notre constitution. J'en ai déjà donné quelques exemples, et il seroit facile d'en multiplier le nombre. Un habile chiffreur, par exemple, somme rapidement une colonne de chiffre. Il peut énoncer le total avec une pleine certitude, et il lui est impossible peut-être de se rappeler un seul des chiffres dont ce total est composé : cependant personne ne doute, que chacun de ces chiffres n'ait passé dans son esprit, et personne n'imaginera sans doute que, lorsque la rapidité fait perdre le souvenir de ses différens actes, le calculateur obtienne son résultat par une sorte d'inspiration. Cette hypothèse seroit parfaitement analogue à celle du Dr. Hartley sur la nature de l'habitude.

La seule objection plausible qu'on puisse, à ce qu'il me semble, élever contre les prin-

cipes que j'ai tâché d'établir sur ce sujet, seroit la rapidité étonnante, et presqu'incroyable, avec laquelle ces principes supposent que nos opérations intellectuelles s'exécutent. Quand, par exemple, un homme lit à haute voix, il doit y avoir, conformément à cette doctrine, un acte de volonté distinct pour l'articulation de chaque lettre. Or on a trouvé, par une expérience exacte (1), qu'il est possible de prononcer environ deux mille lettres dans une minute. Est-il raisonnable de supposer, que l'esprit est capable d'un si grand nombre d'actes différens, dans un intervalle de tems aussi court.

Sur cette objection, il y a d'abord une remarque à faire : Tous les argumens dirigés contre la doctrine précédente, et qui se fondent sur la rapidité qu'elle attribue à nos opérations intellectuelles, attaquent également la doctrine généralement reçue rela-

(1) *Incredibili velocitate peraguntur et repetuntur musculorum contractiones. Docent cursus, præsertim quadrupedum, vel lingua, quæ quadringenta vocabula, forte bis mille literas, exprimit spatio temporis quod* minutum *vocare solemus, quamvis ad multas literas exprimendas plures musculorum contractiones requirantur.* Consp. medicinæ theor. a Jac. Gregory. p. 171.

tivement à la perception de la distance par l'organe de la vue. En outre, à quoi se réduit cette supposition, qu'on représente comme inadmissible ? A dire que notre esprit peut exécuter certains actes dans un tems si court, que nos facultés ne peuvent en faire l'estimation. Une telle supposition, loin d'être absurde, a en sa faveur l'analogie avec plusieurs faits bien attestés. Le microscope a mis sous nos sens un monde nouveau, dont les prodiges n'étoient pas même soupçonnés. Et ces brillantes découvertes ont accoutumé peu à peu les philosophes à chercher l'explication des phénomènes dans les modifications des corps qui échappent à nos sens. Pourquoi ne suivrions-nous pas ici la même marche ? Et puisqu'il est bien prouvé que plusieurs procédés de l'intelligence échappent à notre attention à cause de leur rapidité ; pourquoi n'appliquerions-nous pas cette loi de notre nature à une classe de faits analogues, qu'elle seule paroît expliquer? Nos idées de tems et d'espace sont purement relatives : si notre attention et notre mémoire étoient plus parfaites ; s'il y avoit quelque moyen, en augmentant leur intensité, de nous faire saisir les événemens les plus rapides, à peu

près comme un verre nous permet de voir des espaces qui échappent à l'œil nud; l'aspect du monde intellectuel s'étendroit pour nous, comme l'aspect du monde matériel s'est étendu par le microscope.

On peut joindre à ces remarques une dernière réflexion, tirée de la considération des causes finales. L'attention et la mémoire sont principalement destinées à fixer les résultats de l'expérience et de la réflexion, afin de les rendre utiles à notre conduite future. Il n'y avoit donc aucune raison qui pût porter l'auteur de notre nature à étendre l'emploi de ces facultés jusqu'à des intervalles de tems, que, dans le cours ordinaire de la vie, nous ne pouvons avoir aucun besoin d'estimer. Les procédés intellectuels un peu compliqués ont tous quelque fin qui leur est propre. Les uns servent à la perception, les autres à l'action. Après que cette fin est remplie, il seroit bien inutile que la mémoire conservât le souvenir de tous les pas qu'a faits notre esprit pour l'atteindre. Il n'en résulteroit pour elle qu'une surcharge, produite par une multitude de petits détails sans valeur.

Malgré tous ces raisonnemens, on persistera peut-être à trouver cette doctrine trop

hypothétique ; et il pourroit se trouver des lecteurs qui seroient plus disposés à abandonner la théorie commune de la vision, qu'à admettre les conséquences que j'en ai tirées. Il ne sera donc pas inutile de leur offrir un nouvel exemple, plus frappant que tous ceux que j'ai allégués jusqu'ici, de la rapidité avec laquelle nos pensées se succèdent et passent d'un sujet à l'autre, par l'effet de la pratique et de l'habitude.

Lorsqu'un faiseur d'équilibre balance sur son doigt une baguette verticale, il faut non-seulement que son attention soit en jeu, mais que l'œil fixe constamment cet objet. Il est évident que la partie du corps, sur laquelle la baguette s'appuie, n'est jamais dans un repos parfait; car si cela étoit, elle n'y tomberoit pas moins, qu'elle ne feroit sur une table où on la placeroit dans la même situation. Il faut donc que le faiseur d'équilibres surveille, dès le commencement, toutes les déviations de la ligne verticale, et qu'il prévienne chacune d'elle par un mouvement en sens contraire. De la sorte la baguette n'a pas le tems de tomber en suivant la pente de quelqu'une de ces déviations; et elle reste sensiblement verticale, à peu près comme une

toupie se soutient par la rapidité de sa rotation. Qu'un homme parvienne à porter ainsi une baguette, c'est déjà une chose assez remarquable. Mais qu'il puisse en tenir deux ou trois en équilibre, sur différentes parties du corps, et en même tems se balancer lui-même sur une corde ou sur un fil d'archal; cela tient du prodige. On ne sauroit dire que, dans ces tours, l'esprit partage son attention dans le même instant à ces différens équilibres; car ce n'est pas l'attention seule dont il s'agit, mais encore le regard. Nous sommes donc conduits à penser que l'attention et le regard se dirigent successivement sur ces différens objets. Et dès lors il faut convenir que ces changemens de pensées s'exécutent avec une étrange vîtesse, puisque l'effet est sensiblement le même que si ces actes s'exécutoient d'une manière simultanée.

Saisissons cette occasion de faire observer que ce même fait prouve la possibilité d'exécuter une suite d'actes volontaires, sans en conserver le souvenir. Car ici les mouvemens ne se succèdent point dans un ordre régulier, comme ceux du joueur de clavecin. Ils sont nécessairement déterminés par des circonstances accidentelles, qui peuvent et doivent

varier à mille égards, chaque fois que l'expérience est répétée. En vain accorderions-nous à Hartley, que, dans l'exécution d'une pièce de musique, « peu à peu les mouve-» mens se lient les uns aux autres, ainsi » qu'aux impressions que font les notes, » par voie d'association, sans aucune inter-» vention de cet état de l'esprit, qu'on » nomme volonté. » Ici la possibilité d'une telle supposition est démentie par la nature même de la chose à laquelle on tenteroit de l'appliquer.

La dextérité des joueurs de gobelets (qui, pour le dire en passant, n'est pas indigne de l'attention des philosophes) pourroit nous fournir plusieurs exemples de même genre. Cet art me semble fondé sur un principe que j'énoncerois ainsi : on peut, par une longue pratique, acquérir la faculté d'exécuter certains procédés intellectuels beaucoup plus vîte que les autres homme. Et en effet, il n'est point de tour de passe-passe, qui ne suppose que l'observation, la pensée et la volonté sont en activité. On peut même acquérir aussi la faculté d'exécuter avec la main une multitude de mouvemens, sous les yeux d'une assemblée, dans un in-

tervalle de tems si court, qu'il ne suffit pas aux spectateurs, pour que leur attention les grave dans leur mémoire (1).

Quelques philosophes ont nié l'influence de la volonté sur les actions devenues habituelles. D'autre part, Stahl et ses disciples, se jetant dans l'extrême opposé, rapportent à la volonté tous les mouvemens vitaux. Si l'on admet, disent ces philosophes, qu'il y a des cas où notre volonté est active, sans que notre attention se fixe sur son objet; ne se peut-il pas que tous ces mouvemens vitaux, que nous nommons involontaires, soient l'effet d'un dessein ou d'une volonté inaperçue? Mais il y a une grande différence entre les deux classes de faits que l'on compare. Dans les faits du premier genre, l'esprit sent qu'au commencement il y a eu acte de la pensée et de la volonté; il se souvient que peu à peu, à mesure que le procédé intellectuel est devenu plus rapide, il a perdu le pouvoir d'y faire attention. Dans l'autre classe de faits, il s'agit de certains effets, ignorés de l'homme à tout âge, quoiqu'ils se succèdent régulièrement dès le com-

(1) Voyez la note E.

mencement de la vie, et par conséquent bien avant l'époque où naissent la réflexion et l'expérience.

Parmi les sectateurs de Stahl, on en trouve qui s'expriment avec inexactitude, même sur ce qui concerne les actions purement habituelles. Le Dr. Porterfield, par exemple, dans son *Traité de l'œil*, se donne beaucoup de peine pour prouver que l'ame peut penser et vouloir sans en avoir la connoissance ou la conscience. C'est, je l'avoue, ce qui me paroît tout-à-fait inconcevable. La vérité est, je crois, que l'esprit peut penser et vouloir, sans donner à ses pensées et à ses volontés ce degré d'attention, qui est indispensablement nécessaire, pour qu'il puisse ensuite se les rappeler. Ce n'est point là une critique qui tombe sur les mots seulement. Il y a une différence essentielle entre l'attention et la conscience. Et il importe de ne point la perdre de vue, si l'on veut parler sur cette matière avec quelque précision (1).

---

(1) Reid fait remarquer cette différence dans ses *Essais sur les facultés actives de l'homme, p. 60.* « L'at-» tention, dit-il, est un acte volontaire. Elle requiert » une force active pour commencer et pour se sou-

L'une est un état involontaire de l'esprit, l'autre est un acte volontaire. L'une n'a aucune liaison avec la mémoire; l'autre lui est intimement liée, et sans elle les idées et les perceptions qui passent dans notre esprit, n'y laissent aucune trace.

Que deux personnes nous parlent à la fois; nous pourrons bien écouter l'une d'elle, sans que l'autre nous en empêche; mais si nous voulons écouter toutes deux, nous n'entendons ni l'une, ni l'autre. Le fait est, je pense, que lorsque nous prêtons attention constamment à une seule personne, les mots prononcés par l'autre ne font aucune impression sur notre mémoire, parce que notre attention ne s'y applique pas : en conséquence ils nous affectent aussi peu, que s'ils n'avoient point été prononcés. Remarquez, cependant, que ce pouvoir même que nous avons, de donner notre attention à volonté à l'une

---

» tenir. Elle se soutient au gré de notre volonté. Au » lieu que la conscience est involontaire, et ne peut » être continuée ou soutenue : elle change d'objet » avec chacune de nos pensées. » Le même auteur remarque que ces deux facultés ont été souvent confondue par les philosophes, et en particulier par Locke.

des deux personnes seulement, suppose que l'esprit, dans un même et unique instant, a la conscience des sensations que l'une et l'autre lui procurent.

Encore un fait bien connu, qui est propre à jeter du jour sur cette distinction. Si un homme perd la vue par quelqu'accident; le tact chez lui ne manque jamais d'acquérir peu à peu une sensibilité plus exquise. Ce phénomène ne peut s'expliquer que de deux manières. On peut dire qu'en conséquence de la privation d'un sens, il se fait dans la constitution physique du corps quelque changement, en vertu duquel un autre organe se perfectionne. Ou bien, on peut supposer que l'esprit acquiert graduellement, la faculté de faire attention à ces foibles sensations, dont auparavant il avoit bien la conscience, mais qu'il négligeoit et oublioit. Laquelle de ces suppositions est la plus philosophique? C'est ce sur quoi personne, je crois, ne peut hésiter.

Après avoir traité des habitudes, dans lesquelles l'esprit et le corps sont intéressés; il me reste quelques remarques à faire sur certains phénomènes purement intellectuels, qui peuvent, si je ne me trompe, s'expliquer par les mêmes principes.

On ne peut étudier les élémens de la géométrie, sans rencontrer des théorèmes dont la vérité nous frappe, à l'instant où on les énonce. Je ne parle pas de ceux que les sens en quelque sorte démontrent; par exemple, que deux côtés d'un triangle pris en somme surpassent le troisième; ou qu'un cercle ne peut en couper un autre en plus de deux points. Je parle de théorèmes relatifs à la quantité envisagée d'une manière abstraite, tels que ceux qui composent le cinquième livre d'Euclide (1). Parmi ces propositions, il y en a plusieurs que les élèves, qui les rencontrent pour la première fois, seroient tout prêts à admettre même sans démonstration. Cependant ce ne sont point des axiomes : car leur évidence ne frappe pas également tout le monde; elle requiert, pour être sentie, un certain degré de pénétration et de promptitude. En même tems il arrive souvent que, quoique nous soyons convaincus de la vérité d'une telle proposition, nous ne sommes pas en état de montrer aux autres sur quoi notre conviction se fonde. Dans ce

(1) On sait que ce livre traite des proportions. *P. P. p.*

cas-là, il me paroît fort probable qu'avant que nous donnions notre assentiment au théorème, il s'exécute dans notre esprit un procédé démonstratif (1), mais qu'il passe trop rapidement, pour que nous puissions retenir les idées qui le composent, et les exposer aux autres dans un ordre logique. Cette opinion est confirmée peut être par les deux observations suivantes : il n'y a point de propositions plus difficiles à démontrer rigoureusement d'après les principes, que celles qui sont très-voisines des axiomes et ne s'en éloignent que de quelques pas. Et d'autre part, les hommes doués d'une grande facilité à saisir les vérités mathématiques, sont clairs et méthodiques en les exposant à d'autres. Un homme qui n'a point une pénétration extraordinaire, à l'instant où on lui explique les principes du calcul des fluxions ou de la méthode des premières et dernières raisons, est convaincu de leur vérité. Cepen-

(1) La nature de ce procédé de la pensée sera plus pleinement expliquée dans une autre partie de cet ouvrage, où je traiterai du raisonnement. Ici, j'ai dû me contenter de m'exprimer sur ce sujet dans les termes les plus généraux.

dant combien n'est-il pas difficile de démontrer ces principes d'une manière rigoureuse !

Ce que je viens de dire des mathématiques s'applique à d'autres sciences. Que de questions en morale, en politique, dans tout ce qui concerne la conduite ordinaire de la vie, où la vérité nous frappe d'une manière soudaine, quoique nous ne soyons pas en état d'exposer de suite les motifs de notre conviction ! Je crois même, que parmi ceux qui se sont voués à l'étude, mais qui n'ont pas contracté l'habitude de communiquer aux autres leurs pensées, il y en a peu qui soient en état de développer, dans leur ordre naturel, les différens pas par lesquels ils sont parvenus à chaque conclusion particulière qu'ils adoptent. On dit communément qu'une élocution obscure indique une connoissance imparfaite du sujet dont on parle. Cela peut-être vrai de ceux qui ont cultivé l'art de parler. Mais on se tromperoit si l'on adoptoit cette maxime comme une règle générale ; et qu'on voulût l'appliquer à ceux qui n'ont eu en vue, dans leurs études et dans leurs méditations, que le plaisir de s'instruire.

J'ai plus d'une fois entendu parler d'hommes qui, sans avoir appris les mathématiques,

pouvoient, avec quelqu'attention, parvenir à résoudre des problèmes algébriques peu compliqués ; mais qui ne savoient point rendre compte du procédé par lequel ils obtenoient leurs résultats. Voilà donc un exemple qui prouve qu'on peut trouver des vérités, assez difficiles à atteindre, par une suite de pensées, qui s'effacent de la mémoire à l'instant même où on les a parcourues. Il est probable qu'il se passe plus fréquemment quelque chose de semblable dans d'autres sciences, où les raisonnemens forment une chaîne moins longue. Je suis porté à croire, que c'est ainsi que nous formons la plupart de nos conclusions dans les objets de spéculation.

Le premier talent de l'orateur est, si je ne me trompe, de savoir marquer d'une manière distincte tous les pas qu'il a faits lui-même pour parvenir à la vérité qu'il se propose d'inculquer. L'étude et la pratique peuvent beaucoup à cet égard. Dans les cas même, dans lesquels la vérité d'une proposition semble nous frapper d'une manière soudaine et instantanée, et où, au premier moment, les moyens de preuve nous échappent, une recherche persévérante ne manque point de nous les faire découvrir. Rien n'est plus

propre à développer ce talent que l'étude de la métaphysique, non celle de l'ancienne école, mais celle qui a pour objet les diverses opérations de l'esprit humain. En nous accoutumant à réfléchir sur ce que nous sentons qui se passe en nous, cette étude nous apprend à retarder le cours de nos pensées, à arrêter les idées fugitives, à faire en sorte que les argumens, que nous employons pour convaincre les autres, soient une copie exacte de la suite des pensées et des raisonnemens, qui ont servi à fonder nos propres opinions.

Les observations que je viens de faire donnent lieu de rappeler une distinction importante. Il y a des habitudes intellectuelles propres aux hommes spéculatifs, et d'autres qu'on observe plus fréquemment chez ceux qui mènent une vie active. Ces derniers, obligés de penser et de se décider à l'instant où l'occasion l'exige, acquièrent la facilité d'exécuter ces opérations mentales avec beaucoup de promptitude : on diroit quelquefois que leurs jugemens sont intuitifs. Ceux au contraire qui sont appelés, après avoir formé leur opinion, à en expliquer les motifs, afin de les communiquer à d'autres, sont dans la nécessité de retarder la suite de leurs pensées

à

à mesure qu'elles passent dans leur esprit, afin d'être ensuite en état de se rappeler tous les chaînons dont cette suite se compose. Cette habitude a tant d'empire chez quelques personnes, que, dans le cours de leurs pensées, elles font usage de mots et de phrases bien terminées, et s'accoutument à les envisager comme un instrument nécessaire.

J'aurai l'air peut-être d'énoncer un paradoxe, si j'avance qu'un des principaux offices de la philosophie, dans un siècle éclairé, est de mettre au jour, dans un bel ordre, les suites de pensées, qui, dans des siècles d'ignorance, passoient dans l'esprit des hommes d'une manière rapide et confuse. C'est pourtant ce qu'attestent la forme des divers langages, ainsi que les monumens des lois et des gouvernemens de l'antiquité. Dans les langues les plus imparfaites on observe surtout dans les verbes, une analogie systématique, qui a présidé à leur formation. Dans les lois, on démêle des principes que le jurisconsulte philosophe sait discerner et mettre en évidence. Il n'y a point de langue d'ailleurs, quelque grossier que soit le peuple qui la parle, où l'on ne trouve bien des mots transportés d'un sens à l'autre, d'après cer-

taines idées de ressemblance, qui ont frappé les premiers auteurs de ces métaphores. Le philosophe vient ensuite, qui discute et analyse ces rapports, qui fait sentir leur justesse et démontre pourquoi deux choses sont exprimées par le même mot. Le premier qui a fait ce rapprochement n'auroit probablement pas pu en rendre compte ; et on peut bien croire, qu'à une époque si reculée, on n'avoit point revêtu de mots la suite des pensées qui conduisirent d'un sens à l'autre.

Tout ceci ne paroîtra pas une supposition trop hardie ou incroyable, si l'on vient à réfléchir à la sagacité des sauvages, ou même des paysans, pour découvrir et surmonter les difficultés qui sont propres à leur situation. Ils ne s'engagent pas dans une longue suite de raisonnemens. Leur goût ne les y porte pas ; et d'ailleurs leur langue n'est ni assez cultivée, ni assez abondante pour les exprimer nettement. Mais, lorsque les circonstances les pressent, ils savent fort bien combiner les moyens avec la fin qu'ils ont en vue ; et ils le font de manière à laisser voir que l'invention et le raisonnement ne leur sont nullement étrangers. Il est probable que ces procédés intellectuels s'exécutent dans leur

tête, sans employer le secours du langage, au point auquel l'emploie un philosophe dans des occasions semblables : et il est presque certain, que ces hommes grossiers seroient incapables de communiquer à d'autres les pas successifs, par lesquels ils sont parvenus aux conclusions qu'ils adoptent et qui les dirigent. En conséquence de cet ordre de choses, il arrive que dans l'âge de barbarie, les progrès de l'esprit humain s'arrêtent et périssent avec l'individu qui les a faits. Ils ne sont point fixés par l'écriture, ni même peut-être par la parole. Nous sommes réduits, pour les reconnoître, aux simples conjectures, fondées sur la structure du langage et sur les monumens qui nous restent des coutumes ou des institutions anciennes.

Lorsqu'une suite de pensées conduit à quelque conclusion intéressante, ou excite une sensation agréable, il est plus difficile encore d'arrêter le cours de nos idées fugitives. L'esprit préoccupé d'un sentiment de plaisir, n'est nullement porté à rechercher la trace des pas qu'il a faits pour l'obtenir. C'est une des principales causes de la difficulté qu'offre la critique philosophique. Lorsqu'un critique nous explique pourquoi

une certaine beauté nous plaît, ou pourquoi un certain défaut nous choque; si sa théorie est juste, il faut que les circonstances auxquelles il attribue le plaisir ou la peine que nous avons éprouvés, se soient réellement offertes à nous, avant que la beauté ou le défaut aient eu sur nous l'effet qui leur est propre. Il arrive quelquefois que de telles remarques nous frappent, et que nous reconnoissons, à l'instant même où on nous les rappelle, les idées qui nous ont occupés. Mais il est si difficile de prêter attention aux idées de cette espèce, à ces idées qui éveillent des sentimens, que souvent nous sommes réduits à douter de la vérité ou de la fausseté de la théorie qu'on nous propose. Et tandis que tout nous porte à croire que ce plaisir a la même cause chez tous les individus de l'espèce humaine, il arrive que les critiques se partagent et expliquent diversement la manière dont il est produit. Une longue pratique, jointe à quelques dispositions naturelles, peut seule rendre facile l'exercice de l'attention requise pour ce genre de recherches. On appelle quelquefois la tournure d'esprit qui les favorise, une tournure métaphysique. Cette expression semble indiquer

en nous une capacité remarquable, d'observer ce qui se passe en nous-mêmes. Une sensibilité exquise, loin d'être utile à l'espèce de critique dont je viens de parler, a le double effet de donner du dégoût pour cette étude et de la rendre plus difficile.

Avant de quitter le sujet auquel j'ai destiné ce chapitre, il convient de nous arrêter quelques instans à une question qui s'y rapporte : Avons-nous la faculté de faire attention à plus d'une chose dans un seul et même instant? ou, en d'autres termes : pouvons-nous dans un seul et même instant, faire attention à plusieurs objets, tels qu'il soit en notre pouvoir de faire attention à chacun d'eux séparément (1)? Je n'ignore pas que plusieurs philosophes ont répondu à cette question d'une manière négative. Leur opinion à cet égard a été rejetée par d'autres, qui ont paru même traiter la question avec une sorte de mépris, comme n'ayant pour objet que des vues hypothétiques. Je l'envisage au contraire comme une question très-

(1) J'ajoute l'explication qu'on vient de lire pour prévenir cette question que l'on pourroit me faire : Qu'entendez-vous par *un seul* objet?

raisonnable, et comme une des plus philosophiques, que l'on puisse proposer dans cette matière.

Il y a un grand nombre de cas, où l'esprit fait en apparence à la fois différens efforts d'attention. Mais les exemples que nous avons donnés de la prodigieuse rapidité de la pensée font voir que ces faits peuvent s'expliquer sans supposer la co-existence simultanée de plusieurs actes ou efforts différens. J'irai même jusqu'à dire que tous ces faits s'expliquent d'une manière satisfaisante, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer aux opérations de nos facultés intellectuelles un plus haut degré de rapidité, que celui auquel d'autres phénomènes prouvent directement qu'elles peuvent atteindre. L'effet qu'a la pratique, pour accroître la capacité de partager en apparence son attention entre différens objets au même instant, rend plus probable l'explication du phénomène par une rapide succession des opérations de la pensée.

L'exemple, cité ci-dessus, du faiseur d'équilibres et du danseur de cordes, est très-favorable à cette explication. Il prouve d'une manière directe que l'esprit peut exécuter une suite d'actes successifs, dans un inter-

valle de tems si court, que l'effet ne diffère point sensiblement de celui qui auroit lieu si ces actes étoient simultanées, s'ils étoient tous exécutés en un seul et même instant. Telle est même, en ce cas, la rapidité de la pensée, que si ses différens actes n'étoient pas nécessairement accompagnés de différens mouvemens des yeux, on ne peut douter, que certains philosophes n'eussent affirmé avec confiance que tous les actes de la pensée dont il s'agit ici, sont réellement et mathématiquement co-existans.

Toutefois, sur une question de cette nature, qui ne peut être décidée par aucune expérience directe, je ne prétends point prononcer avec assurance. Je prie donc qu'on envisage les résultats suivans comme étant établis seulement d'une manière conditionnelle. Ce sont de simples conséquences, tout à fait évidentes et inévitables, du principe que « l'esprit ne peut faire attention qu'à une » seule chose à la fois. » Leur vérité dépend donc entièrement de la vérité de cette supposition. Si on vient à la démontrer fausse, ces résultats tomberont nécessairement avec elle.

On croit communément, si je ne me

trompe, que, dans un concert, une oreille juste peut suivre à son gré l'une des parties séparément, ou toutes les parties; et que dans ce dernier cas elle jouit en plein de tout l'effet de l'harmonie. Si l'on admet l'opinion que j'ai tâché de rendre probable; il s'ensuivra, qu'en écoutant toutes les parties à la fois, l'attention change continuellement d'objet, et que l'esprit la porte tour à tour d'une partie à l'autre; mais que ses opérations sont si rapides, qu'elles ne nous laissent apercevoir entr'elles aucun intervalle de tems.

La même doctrine conduit à un résultat remarquable par rapport à la vision. Supposons l'œil fixé dans une situation déterminée. Considérons sur la rétine l'image d'un objet particulier qui vient s'y peindre. L'ame a-t-elle la perception de la figure entière de cet objet tout à la fois; ou bien cette perception totale est-elle le résultat des perceptions partielles et successives des différens points qui composent le contour de cette figure? Les principes posés ci-devant me conduisent à penser que l'esprit doit avoir en un seul et même instant la perception de tous les points qui composent le contour de la figure; en supposant, comme cela est

entendu, que tout ce contour se peigne sur la rétine au même instant. La raison en est que la perception, semblable en cela à la conscience de ce qui se passe en nous, est une opération involontaire. Mais comme l'œil voit chaque point du contour selon une direction différente de celles de tous les autres points; chacun d'eux est pour l'esprit un objet d'attention unique, aussi distinct (1) que s'il étoit séparé de tout autre par un intervalle ou espace vacant. Si donc la doctrine admise ci-dessus est juste, l'esprit ne peut accorder son attention qu'à un seul de ces points à la fois. Et comme la perception de la figure entière de l'objet suppose la connoissance de la situation relative des différens points entr'eux; nous sommes forcés d'en conclure, que la perception de la figure par l'œil est le résultat d'un grand nombre de

(1) Chaque point n'est distinct, qu'autant qu'on supposeroit le contour formé à dessein d'une suite de points visibles distincts, séparés et bien apparens. Sans cela dans le cours d'une ligne continue, il y aura, pour fixer le premier point et par suite tous les autres, de l'indétermination. Du reste cette remarque n'attaque pas le raisonnement général de l'auteur. *P. P. p.*

différens actes d'attention. Mais ces actes s'exécutent avec tant de rapidité, que, par rapport à nous, l'effet ne diffère en rien de ce qu'il seroit, si la perception de la figure étoit instantanée (1).

A l'appui de ce raisonnement, je ferai remarquer encore, que si la perception de la figure visible étoit une conséquence immédiate de sa peinture sur la rétine; nous devrions avoir, au premier coup-d'œil, une idée aussi distincte d'une figure de mille côtés,

---

(1) Condillac a entrevu cela, mais avec moins de netteté. Après avoir fait remarquer, que, pour bien voir l'ensemble d'un tableau, nous commençons par en étudier les parties, il ajoute : « Or les yeux » de notre statue seroient obligés de faire, pour » voir une figure entière, ce que les nôtres font pour » voir un tableau entier. Nous l'avons sans doute » fait nous-mêmes, la première fois que nous avons » appris à voir un carré. Mais aujourd'hui la ra- » pidité avec laquelle nous en parcourons par habi- » tude les côtés, ne nous permet plus de nous aper- » cevoir de la suite de nos jugemens. Il est raison- » nable de penser que lorsque nos yeux n'étoient » point exercés, ils ont été dans la nécessité de se » conduire, pour voir les objets les plus simples, » comme ils se conduisent actuellement, pour en » voir de plus composés. » *Traité des sensations, T. I. Part. I. Chap. XI. Sect. y. P. P. p.*

que d'un triangle ou d'un carré. La vérité est, que, dans le cas où la figure qu'on nous présente est fort simple, le procédé par lequel l'esprit la parcourt est si rapide, que la perception d'une telle figure nous semble instantanée. Mais lorsque les côtés sont trop nombreux, l'intervalle de tems, nécessaire pour exécuter les différens actes d'attention successifs qu'elle exige, devient sensible.

On demandera peut-être ce que j'entends par un point du contour d'une figure; et qu'est-ce qui constitue un tel point; *un seul* objet par rapport à l'attention. Je réponds que j'entends par point, l'objet le plus petit qui soit susceptible d'être vu (1). Si le point est supposé moindre, nous ne pouvons pas le voir, il ne produira aucune perception. S'il est supposé plus grand, ses différentes parties ne seront pas vues par l'œil selon une seule et même direction.

En admettant comme vraies les observations précédentes; on en conclura, que si nous étions privés de mémoire, nous ne pourrions avoir la perception de la figure visible.

---

(1) Le *minimum visibile*.

CHAPITRE III.

De la conception (1).

J'EMPLOIE ce mot pour désigner la faculté de l'esprit humain, par laquelle il a l'idée d'un objet de perception en l'absence de cet objet, ou celle d'une sensation qu'il

(1) On va voir le sens précis que l'auteur donne à ce mot. Il convient qu'en sa langue ce sens n'est pas exclusivement reçu. Il l'est encore moins dans la nôtre. Il ne lui est cependant pas étranger. L'Académie ne l'a pas omis : on voit dans son dictionnaire que « *conception* se dit figurément des peusées que » l'esprit humain forme sur quelque sujet. Rare cou- » ception. Riche conception etc. » L'abbé Girard en comparant la *conception* à d'autres mots à peu près de même valeur, dit : « La conception est nette et » prompte etc. » Il l'oppose à la stupidité. Il ne s'agit donc que de restreindre le sens, comme le fait l'auteur. J'avois d'abord pensé à le déterminer par une épithète, *conception mentale;* mais il m'a paru qu'il suffiroit d'employer une telle détermination occasionnellement, si elle devenoit nécessaire. Il est peut-être plus important d'avoir un mot unique, pour désigner une faculté unique, que de prévenir une équivoque très-facile à éviter. *P. P. p.*

a précédemment éprouvée. Je ne prétends pas que ce mot ait toujours le sens que je lui attribue ici. Mais il me paroît nécessaire de désigner par un terme particulier la faculté que je viens de définir.

On confond souvent cette faculté avec d'autres. Lorsqu'un peintre fait le portrait de son ami absent ou mort, on dit qu'il peint de mémoire. Cette expression suffit pour l'usage ordinaire, mais notre sujet exige un peu plus de précision. La faculté de conception met le peintre en état d'avoir présens à l'esprit les traits de son ami. La mémoire les reconnoît et l'assure qu'ils ont été pour lui un objet de perception. Dans l'acte de la mémoire est comprise l'idée du tems. La conception est dégagée de cette idée (1).

En ce sens, le mot *conception* correspond à ce que les scolastiques appeloient la *simple appréhension*. La seule différence est qu'ils comprenoient sous ce dernier mot l'appréhension des propositions générales;

---

(1) Shakespear appelle cette faculté *l'œil de l'esprit*.

» Hamlet. Mon père!..... Je crois voir mon père!

» Horatio. Où, Seigneur?

» Hamlet. Dans l'œil de mon esprit, Horatio. »

au lieu que je borne le sens du mot *conception* à nos sensations et aux objets de nos perceptions. Et quoique d'autres philosophes lui aient donné un sens plus étendu; je ne l'emploierai ici que pour signifier cette faculté, par laquelle nous avons l'idée de nos sensations passées et des objets des sens dont nous avons eu la perception (1).

Le mot *conception* est souvent employé comme étant synonyme de celui d'*imagination*. On en peut donner pour exemple plusieurs phrases de Reid. « L'imagination, » dit cet auteur, « signifie au sens propre une vive » conception des objets de la vue. »

Dans un sujet tel que celui que je traite, qui est fort éloigné de l'objet commun du langage le plus usité, il doit être permis, je pense, de donner aux mots une détermination conforme aux besoins de la philosophie, pourvu qu'on en définisse exactement le sens et qu'on ne s'écarte point ensuite de sa propre définition.

---

(1) L'auteur cite Reid qui a donné plus d'étendue au mot *conoeption*. Il compare le sens restreint auquel il se borne à celui du mot *perception* qui en anglois est souvent employé dans un sens très-étendu, et qu'on restreint en philosophie. *P. P. p.*

L'office de cette faculté est donc de nous présenter la copie exacte de ce que nous avons senti ou perçu (1). Mais nous avons en outre le pouvoir de modifier nos conceptions, en combinant les parties dont chacune d'elles est composée, et nous formons ainsi de nouveaux touts de notre propre création. Le mot imagination désignera cette nouvelle faculté, qui n'est point une faculté simple, mais qui suppose l'abstraction, le goût et le jugement; car si ces combinaisons se font au hasard, c'est un indice de folie.

Le premier fait qui nous frappe dans l'acte de conception imaginaire, c'est que nous concevons avec beaucoup plus de facilité les objets de certains sens que d'autres. Un objet visible qui est absent, un édifice, par exemple, qui nous est familier, est conçu plus aisément qu'un son particulier, qu'une saveur, qu'une douleur, qui a fait impression sur nous et qui ne nous affecte plus. Il faut cependant remarquer que, du moins pour quelques-uns de nos sens, cette faculté de reproduire les impressions anciennes, est

(1) On exprime souvent le sens que j'attache au mot *conception*, par cette phrase, *penser à quelque chose.*

probablement susceptible d'être rendue plus active. Il y a, je crois, peu de personnes capables de se former ainsi une conception distincte des sons. Cependant, il est certain que, par l'exercice et la pratique, on acquiert la faculté de s'amuser à lire de la musique écrite sans la chanter. Et pour les sons et le rhythme de la poésie, tout le monde convient qu'on peut jouir de l'harmonie du vers sans articuler les mots à haute voix, ni même à voix basse. Dans ces deux cas, on ne peut nier que le plaisir qu'on éprouve, ne soit dû à la forte conception des sons que nous sommes accoutumés à associer aux caractères écrits.

Quoi qu'il en soit, la faveur dont jouissent les objets visibles à l'égard de la conception mentale, me paroît tenir à une cause assez manifeste. Lorsque nous pensons à un son ou à une saveur, l'objet de notre conception est une sensation unique et détachée de toute autre. Au contraire tout objet visible est complexe, et la conception que nous en formons, en l'envisageant comme un tout, est favorisée par une association d'idées. Pour bien saisir cette remarque, il faut se rappeler qu'il y a de bonnes raisons de croire (comme

(comme nous l'avons prouvé ci-dessus) que, dans l'acte même de la sensation visuelle, notre attention ne peut se fixer à la fois sur tous les points de la rétine qu'affecte un même objet. Il en est de même sans doute lorsque cet objet absent est conçu ou rappelé. En ce cas l'idée que nous nous formons du tout est le résultat d'une multitude de conceptions particlles. Il est donc naturel de croire qu'il s'établit, par une association d'idées, de fortes liaisons entre toutes ces parties, en vertu desquelles elles se présentent facilement à l'esprit dans l'ordre qui leur est propre; et que les rapports de situation, qu'elles ont les unes aux autres, contribuent beaucoup à fortifier cette association primitive. Cette théorie est confirmée par un fait d'un autre genre. On sait qu'il est plus facile de se rappeler une succession de sons, qu'un seul son détaché et sans liaison avec d'autres.

Le pouvoir que nous avons de concevoir les objets visibles peut, comme tous ceux qui dépendent de l'association des idées, croître singulièrement par l'habitude. Un dessinateur conserve un souvenir beaucoup plus net et plus parfait d'un édifice ou d'un paysage, que celui qui est étranger à son

art. Un peintre de portrait trace de mémoire les formes du corps humain, sans aucun effort d'attention, et à peu près aussi aisément qu'il écrit les lettres de son nom.

Il y a aussi, dans ce qui concerne le rappel ou la conception des couleurs, des différences entre les individus qui sont très-remarquables. Je suis même porté à soupçonner, que le plus souvent ce qu'on attribue en ce genre à quelque défaut de l'organe doit plutôt être attribué à une foiblesse ou à une erreur de conception. Il est au moins certain qu'on rencontre souvent des hommes capables de bien distinguer deux couleurs mises sous leurs yeux, et incapables d'assigner avec assurance à chacune de ces couleurs le nom qui lui est propre, lorsqu'on les leur présente à part et successivement; et que souvent en ce dernier cas il leur arrivera de les confondre. Il sembleroit donc que ces hommes-là éprouvent la sensation de la couleur précisément comme les autres individus de leur espèce, lorsque l'objet affecte leur organe; mais qu'en l'absence de l'objet, il leur est impossible (probablement en conséquence de quelqu'habitude d'inattention contractée dans la première enfance) de concevoir

distinctement le souvenir de la sensation qu'ils ont éprouvée. Sans cette faculté de concevoir distinctement, on sent qu'il leur est impossible, quelque vive qu'ait été la sensation, de donner à la couleur son nom propre. Car l'application d'un nom suppose non-seulement la faculté d'être affecté par l'objet présent, mais aussi celle de lui comparer l'objet absent. En présentant cette conjecture, je suis loin de prétendre qu'il n'y ait pas des cas où la perception de la couleur varie par quelque défaut de l'organe. Il y en a peut-être où la sensation même n'a pas lieu. En d'autres il se peut que la foiblesse de l'impression soit telle, qu'elle agisse comme cause pour produire cette habitude d'inattention, d'où a pu résulter l'incapacité d'en concevoir le souvenir (1).

(1) Cette conjecture est fort ingénieuse. Je soupçonne cependant que dans les cas de cette espèce, il se mêle souvent une cause d'une toute autre nature. Les yeux humains, comme l'a fait voir Mr. Dalton, ne voient pas tous les couleurs de la même manière. Il y a quelques personnes par exemple, à qui de jour le vert et le rouge paroissent difficiles à discerner. Je n'entrerai pas ici dans le détail de ce curieux phénomène, que j'ai exposé ailleurs. Voyez mes *Essais de philosophie* (à Genève, chez J. J. Paschoud, 1804), T. I. p. 327. *P. P. p.*

Le talent de décrire, du moins pour les objets sensibles, dépend principalement de la force de la conception. Même dans la simple conversation, on peut à cet égard observer des différences frappantes. Lorsqu'un homme entreprend de faire passer dans l'esprit de ceux qui l'écoutent l'idée d'une chose qu'il a en vue, on diroit quelquefois qu'il l'a sous les yeux et qu'il peint un objet qui affecte encore ses sens. Tel autre, au contraire, quoiqu'il ait peut-être l'élocution facile, éprouve en ce cas une sorte d'embarras et de confusion; plusieurs détails dont il n'a qu'un souvenir imparfait, s'offrent à la fois à sa pensée et ne se succèdent point avec l'ordre et la liaison nécessaire pour la clarté du récit. Ce n'est pas seulement pour être exact dans la description, qu'on a besoin d'une conception exercée, mais aussi pour que la description soit frappante et expressive. Car elle nous fait choisir les circonstances qui méritent d'être mises en vue ou qui caractérisent le sujet. Et cela est si vrai, qu'on peut douter, je pense, si une description faite de mémoire, c'est-à-dire, par la faculté de conception, ne l'emporte pas sur celle que l'on fait en ayant l'objet sous les

yeux et d'après la perception que produit sa présence.

On a souvent remarqué que la perfection d'une description ne consiste pas à énoncer minutieusement toutes les circonstances qui ont rapport à l'objet décrit, mais à faire entre elles un choix judicieux; et que le principe, qui doit nous diriger dans ce choix, est l'impression plus ou moins profonde qu'elles font sur nous. Quand l'objet est présent, il est extrêmement difficile de comparer les impressions qu'on éprouve et qui proviennent de circonstances diverses; la pensée seule qu'on décrit, détruit ces impressions dont on voudroit rendre compte. Lorsqu'ensuite l'objet est rappelé et que nous le concevons bien, sa représentation, quelque vive qu'on la suppose, n'est guères qu'une simple esquisse, formée des traits ou des circonstances qui nous ont le plus frappés lorsque l'objet faisoit impression sur nous, tandis que les autres se sont effacées. A la vérité, la même circonstance n'affecte pas également tous ceux qui l'observent. Il y a à cet égard une grande diversité, et le goût a ici beaucoup d'influence. Toutefois je suis porté à croire que tout homme d'une conception vive, qui peint

ce que cette faculté lui suggère, au moment où son ame occupée d'impressions récentes conserve encore quelque degré d'émotion et de chaleur, doit manquer rarement, dans la composition descriptive, l'effet qu'il a en vue d'atteindre.

Les faits et les remarques précédentes s'appliquent à la faculté de concevoir, en tant que cette faculté est distinguée de l'imagination. Mais ces deux facultés sont unies par d'étroits liens. Quelquefois même elles sont tellement mêlées et enlacées entr'elles, qu'il devient difficile de décider à laquelle il faut rapporter telle ou telle opération de l'esprit. Il y a aussi quelques phénomènes généraux qui leur appartiennent en commun. Tel est l'objet des observations suivantes, qui, en les supposant justes, peuvent indifféremment être rangées sous l'un et sous l'autre chef. Je les place ici, parce que j'aurai occasion de les employer avant de parler de l'imagination.

C'est parmi les logiciens une chose communément reçue (j'aurois je crois pu dire universellement) que la conception (ou l'imagination, qu'on emploie comme un synonyme) n'est point accompagnée de la persuasion que son objet a une existence réelle. « La per-

» ception, dit Reid, est accompagnée de la » persuasion que l'objet qui nous affecte » existe actuellement, et la mémoire, de la » persuasion qu'il a existé ci-devant; mais » l'imagination n'est accompagnée d'aucune » croyance ou persuasion quelconque. C'est » pour cela même que les scolastiques lui » ont donné le nom de simple appréhension ».

Ce n'est pas sans défiance, que je révoque en doute un principe si généralement reçu; cependant quelques raisons semblent devoir nous engager à le faire. Si c'étoit une différence vraiment spécifique de ces deux facultés, que l'une est accompagnée de persuasion et non pas l'autre; il devroit en résulter que plus il y auroit de vivacité dans l'acte d'imagination, ou plus notre attention seroit absorbée par son objet, moins nous devrions être disposés à croire à son existence: car on doit raisonnablement présumer que lorsqu'une de nos facultés agit seule et sans mélange de l'action d'aucune autre, lorsque rien ne distrait l'attention de ses opérations, les lois qui dirigent celles-ci ne peuvent manquer de se faire mieux sentir, et par conséquent le discernement entre ces lois et celles qui caractérisent des facultés d'un

autre genre, ne peut manquer de devenir plus facile. Or les faits sont si loin de confirmer cette théorie, que c'est une chose connue et communément observée, que lorsque l'imagination acquiert beaucoup de vivacité, nous sommes disposés à attribuer aux objets dont elle s'occupe une existence réelle, comme il arrive dans les songes et dans la folie; ajoutons, et dans le cas de ceux qui, en dépit de leur raison et de leur mépris pour les contes absurdes d'apparitions et de revenans, n'osent rester dans les ténèbres seuls aux prises avec leur imagination. Qu'en ce cas au moins l'acte de l'imagination soit accompagné de persuasion, c'est ce dont nous avons la preuve la plus claire que comporte le sujet; car nous sentons et nous agissons, comme nous ferions si nous étions persuadés de la réalité de l'objet sur lequel notre attention se fixe. Les métaphysiciens n'ont, et ne peuvent avoir, aucune autre preuve de la persuasion qui accompagne la perception produite par l'impression immédiate sur nos organes sensibles.

Dans l'exemple que je viens de citer, le fait que j'ai dessein d'établir est si évident qu'il n'a jamais été mis en question. Mais dans

le plus grand nombre des cas, l'impression que fait sur notre esprit un objet imaginaire est si momentanée ; l'erreur où il pourroit nous jeter est si promptement corrigée par les objets qui affectent nos sens et qui nous entourent de toutes parts ; que nous n'avons, pour ainsi dire, pas le tems d'être séduits, et que l'erreur ne peut influer sur notre conduite. De là vient que, sur un premier aperçu, nous sommes prêts à croire que l'imagination n'est accompagnée d'aucune espèce de persuasion : ce qui est vrai le plus souvent, si nous entendons par là une conviction permanente et qui influe sur notre conduite. Mais si l'on prend le mot dans son sens strict et logique, je suis porté à croire, après m'être rendu compte avec une attention réfléchie de ce qui se passe en moi, que les actes de conception et d'imagination sont toujours accompagnés de la persuasion de l'existence réelle de l'objet qui les occupe (1). Lorsqu'un peintre conçoit la figure

(1) Comme ce raisonnement, quelque solide qu'il me paroisse, n'a pas paru satisfaire quelques-uns de mes amis; je prie le lecteur d'envisager la remarque que je viens de faire, moins comme une opinion arrêtée, que comme une question que je propose.

Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'un des argumens

de l'ami absent dont il va faire le portrait, il croit en ce moment que cet ami est sous ses

---

que j'ai proposés contre la doctrine commune sur l'imagination, me paroît autorisé par un raisonnement que fait le Dr. Reid à propos d'un sujet différent. En considérant ces mouvemens soudains de colère, qui nous portent à exercer notre vengeance sur quelqu'objet inanimé, cet auteur tâche de faire voir que dans ces cas-là, nous avons momentanément la persuasion que cet objet est vivant. « J'avoue, dit-il, qu'il me semble » impossible que l'on conçoive du ressentiment contre » une chose qu'on envisage à l'instant même comme » inanimée, et par conséquent, comme également » incapable de vouloir nuire, et d'être punie de nous » avoir nui. Il doit donc y avoir, à ce qu'il semble, » quelque notion ou conception momentanée de » l'objet qui nous le fasse envisager comme suscep- » tible de châtiment. »

Ailleurs le même auteur remarque que « les » hommes, dans leurs actions, peuvent être gouvernés » par une opinion, qu'en spéculation ils rejettent. » « J'ai connu un homme, » dit-il, « qui étoit aussi » convaincu qu'aucun autre de l'absurdité des contes » de revenans et de la croyance aux apparitions; et qui » ne pouvoit pas prendre sur lui de coucher seul, ou » d'aller seul de nuit dans une chambre sans lumière. » Peut-on dire que la frayeur qu'il éprouvoit dans » ces occasions-là n'étoit point accompagnée de la » persuasion qu'il y avoit pour lui quelque danger » réel? Non sans doute. Cependant sa philosophie le » convainquoit pleinement, qu'il n'y avoit pas plus

yeux. Cette persuasion, il est vrai, n'est que momentanée; car il est fort difficile, pendant la veille, de tenir son attention fixée, d'une manière constante et sans partage, sur un objet que nous concevons ou que nous imaginons:

» de danger dans l'obcurité quand il étoit seul, que » quand il étoit en compagnie. En ce cas donc une » croyance déraisonnable, qui n'étoit qu'un pur pré- » jugé de nourrice, se trouvoit tellement enracinée » dans son esprit, qu'elle gouvernoit sa conduite, en » opposition à sa croyance spéculative, comme phi- » losophe et comme homme de sens.

« Il y a peu de personnes, qui puissent regarder en » bas, du haut des créneaux d'une tour très-élevée, » sans éprouver un sentiment de crainte. Et cepen- » dant leur raison les convainc qu'ils ne courent pas » plus de risque à le faire qu'à se sentir à terre sur » leurs pieds. »

Ces faits s'expliquent aisément, si l'on admet que les objets imaginaires, lorsqu'ils absorbent l'attention produisent pendant ce tems-là, la persuasion de leur existence réelle. Or il est très-possible que l'attention soit ainsi absorbée par ces objets, quoique nous ayons la conviction spéculative qu'ils n'existent pas. Dans le dernier passage que j'ai cité, le Dr. Reid semble admettre une telle persuasion. En effet, dire qu'un homme qui craint les apparitions, se croit en danger lorsqu'il est seul dans les ténèbres; c'est dire en d'autres termes, qu'il croit en cet instant que les objets de son imagination sont réels.

et à l'instant où la conception ou l'imagination cesse d'agir, la persuasion qu'elle avoit fait naître disparoît. Nous éprouvons que nous pouvons à volonté rappeler ou écarter les objets de ces facultés. C'est par ce moyen que nous apprenons à considérer ces objets comme l'œuvre de notre esprit, et comme privés d'ailleurs de toute existence propre et indépendante de nous-mêmes.

On sera disposé à admettre la compatibilité de cette opinion spéculative, par laquelle nous refusons à ces objets toute existence, et de la persuasion momentanée qu'ils existent, si l'on fait attention à l'expérience suivante.

Supposons qu'on place une bougie allumée devant un miroir concave, de manière que l'image de la flamme soit vue entre le miroir et l'œil de l'observateur. Dans ce cas, si l'observateur entend les premiers principes de l'optique, ou si seulement il a déjà fait cette expérience, il a une conviction spéculative de la non-existence de l'objet au lieu où il voit son image; et cette conviction est si pleine, qu'il n'hésiteroit point à plonger le doigt dans cette flamme apparente, sans craindre d'en ressentir aucune atteinte douloureuse.

Supposons néanmoins dans ce même cas qu'il soit possible à cet observateur de bannir de sa pensée tout souvenir des circonstances de cette expérience, et de concentrer son attention dans la perception qui l'affecte; ne prendroit-il pas cette image pour une réalité, et ne s'attendroit-il pas à éprouver en la touchant la même douleur que s'il avoit porté la main sur un corps enflammé? Si, comme je le pense, on répond affirmativement à cette question, on en peut conclure que l'effet de la sensation (1), aussi long-tems que l'attention se fixe entièrement sur elle, est de produire la persuasion de l'existence de l'objet, et que la persuasion spéculative où nous sommes que cet objet n'existe pas (persuasion sur laquelle nous réglons notre conduite) est le résultat du souvenir que nous avons des diverses circonstances qui accompagnent cette expérience.

Si, dans un cas pareil, l'apparence qui nous est offerte est de nature à nous menacer

(1) *De la perception.* Ce dernier mot est ici le mot propre; mais comme il est peu usité, je le remplace quelquefois par celui de sensation, lorsque celui-ci ne peut faire équivoque. *P. P. p.*

de quelque danger imminent, il en résulte le même effort que si, dans l'expérience précédente, nous venions à oublier tout-à-coup les circonstances qui l'accompagnent et à concentrer notre attention toute entière sur l'objet de la sensation. Car dans ces cas-là, il arrive que la persuasion, qu'engendre à l'instant celle-ci, nous inspire de vives alarmes, et influe sur notre conduite avant que la réflexion ait eu le tems d'agir. Dans un petit spectacle optique assez ingénieusement inventé, on offroit au spectateur l'image d'une fleur, et lorsqu'il y portoit la main pour la saisir, il se voyoit percé tout-à-coup par l'image d'un poignard. Qu'on demande à ce spectateur, lorsqu'il est de sens rassis, ce qu'il pense de ce poignard, il n'hésitera point à dire que c'est une image sans réalité. Il est sûr cependant que l'effet propre et immédiat de la sensation qu'il a éprouvée a été de produire la persuasion contraire ; et que son opinion présente est l'effet de la réflexion.

Il en est de même, je crois, des illusions de l'imagination. L'opinion où nous sommes, qu'elles n'ont point de réalité, est une opinion spéculative analogue à celle du spectateur que je viens de donner pour exemple. Et la

persuasion où nous sommes, que ces illusions ont une existence réelle, ressemble à cette espèce de déception inévitable qui a lieu dans ce spectacle optique. La première nous entraîne, lorsque nous sommes sous l'influence de l'imagination et qu'elle absorbe notre attention. La seconde, lorsque la sensation qui nous affecte nous empêche de réfléchir aux circonstances de l'expérience (1).

Cette discussion me conduit naturellement à faire remarquer, dans la persuasion qui accompagne la perception, une circonstance dont l'omission laisseroit cette théorie imparfaite. Reid a fait voir qu'à certaines sensations est attachée, par une loi de notre nature, la persuasion irrésistible de l'existence de certaines qualités des objets extérieurs. Mais cette loi ne s'étend pas au-delà de l'existence actuelle de la qualité qu'elle atteste; c'est-à-

(1) Il paroîtra superflu à bien des lecteurs, mais pas à tous peut-être, de remarquer que mon intention n'est pas, en insistant sur cet exemple, d'insinuer qu'il y ait aucune analogie, même éloignée, entre deux relations qui se trouvent ici rapprochées; savoir, d'une part celle qui a lieu entre la perception et l'imagination, et d'autre part entre la perception de l'objet et la perception de son image optique.

dire, qu'elle ne témoigne de son existence, que pendant le tems que dure la sensation qui lui correspond. D'où vient donc que nous attribuons à cette qualité une existence permanente et indépendante de notre propre perception? Je pense que c'est l'expérience seule qui nous enseigne cette vérité. Nous éprouvons qu'il n'est pas en notre pouvoir de chasser et de rappeler à notre gré l'objet de la sensation, comme nous pouvons le faire lorsqu'il s'agit d'un objet imaginaire. Lorsque mes yeux sont ouverts, je ne puis pas m'empêcher de voir la perspective qui est devant moi : et j'apprends par là même à attribuer aux objets des sens une existence permanente, indépendante de l'acte de ma faculté de perception; beaucoup moins bornée, par conséquent que celle que je tiens immédiatement de la nature.

On peut tirer des phénomènes du sommeil une preuve assez forte de la vérité de cette théorie. Dans le sommeil l'influence de la volonté sur la suite de nos pensées est suspendue. Dans cet état il ne dépend pas de nous de régler leur marche et de déterminer leur durée, ou de fixer le tems pendant lequel elles demeurent présentes à l'esprit.

En

En conséquence nous ne manquons pas d'attribuer aux objets de l'imagination une durée permanente et indépendante de l'impression qu'ils font sur nous, précisément comme dans l'état de veille nous jugeons des objets extérieurs qui nous affectent par voie de sensation. La même chose arrive dans cette espèce de folie, dans laquelle une seule idée absorbe notre attention, et ne permet pas qu'elle se détourne sur aucune autre. Il est certain que souvent la folie paroît dépendre uniquement de la suspension du pouvoir qu'a la volonté de régler la succession de nos pensées. Par une suite de cette suspension, les objets de l'imagination nous paroissent acquérir tout-à-coup une existence indépendante de notre volonté, et par conséquent, conformément à la théorie précédente, deviennent pour nous des réalités.

Les exemples s'offrent en foule. J'en choisis un des plus frappans. Et je le préfère d'ailleurs, parce qu'il me paroît propre à lier cette doctrine avec des principes généralement admis.

On ne peut avoir la plus légère teinture des principes de l'optique sans avoir porté son attention sur la différente nature de nos

perceptions visuelles, dont les unes sont originelles ou primitives, et les autres sont acquises et données par l'expérience. Avant toute expérience, l'œil nous fait connoître une étendue qui n'a que deux dimensions, il ne nous apprend point la distance qui sépare de lui les objets. Ces vérités sont, je pense, dans l'état actuel de la science, tellement établies, qu'on peut croire que personne n'est disposé à les contester. C'est en comparant les perceptions de la vue et celles du toucher, que nous sommes parvenus à étendre les jugemens fondés sur le premier de ces sens à une multitude de qualités qui ne sont perçues primitivement que par le second. Et les écrivains qui se sont occupés de cet objet ont expliqué avec beaucoup de soin la manière dont nous avons fait ce progrès et les moyens que la nature a mis à notre disposition pour cela. Il n'est pas nécessaire à mon but actuel d'entrer dans le détail de leurs raisonnemens sur ce sujet. Il suffit de faire remarquer ici que, selon cette doctrine universellement reçue, les perceptions originelles de la vue se convertissent pour nous, après les leçons de l'expérience, en signes des qualités tangibles dont les objets exté-

rieurs sont revêtus, et en particulier de la distance qui sépare ces objets de l'organe visuel : à quoi il faut ajouter que d'ordinaire à la vérité la connoissance que nous acquérons par cette voie, touchant les qualités et les distances, nous semble, par l'effet d'une habitude ancienne et constante, être une vraie perception instantanée ; mais que, dans plusieurs cas, elle suppose l'exercice du jugement, et qu'elle se fonde sur la comparaison d'une grande variété de circonstances.

Il suit de ces principes, que la connoissance des qualités tangibles des corps, que nous acquérons par la vue, suppose l'exercice de cette faculté que nous avons appelée conception. Dans le langage commun à la vérité, nous nous exprimons comme si cette connoissance étoit acquise immédiatement par la sensation ; et nous l'envisageons comme une vraie perception, parce que nous l'acquérons d'une manière rapide et instantanée. Cependant si la doctrine généralement reçue est vraie, cette connoissance ne peut être acquise que par une opération complexe de l'intelligence. Il doit s'y trouver d'abord la perception des qualités, qui sont l'objet propre et primitif du sens de la vue ; ensuite

la conception des qualités tangibles, dont l'expérience nous a appris que les premières sont les signes. En sorte que les notions, que nous formons au moyen de nos yeux, des qualités tangibles des corps et de leur distance à cet organe, sont au fond de pures conceptions, qu'une ancienne et constante habitude a fortement associées aux perceptions visuelles primitives.

Lorsque nous ouvrons les yeux pour contempler une belle vue, il nous semble que nous apercevons les diverses distances auxquelles se trouvent placés les objets variés qui en font partie, et toute l'étendue de ce vaste tableau, avec autant de facilité, d'une manière aussi instantanée, que nous pouvons avoir le sentiment des couleurs et de toutes les nuances de l'image qui se trace alors sur la rétine. Le fait est néanmoins que ces distances diverses et cette vaste étendue qui nous frappent ne sont point l'objet d'une sensation, mais d'un souvenir, ou d'une conception : et l'idée que nous nous en faisons lorsque nous avons les yeux ouverts, ne diffère de celle que nous pourrions nous en faire après les avoir fermés, que par cette seule circonstance, c'est que dans le premier

cas l'idée de la distance est maintenue présente à notre esprit en vertu de la forte association qui l'unit à celle de couleur, ou en général aux perceptions primitives de la vue, qui dans cet instant nous occupent.

Cette assertion ne paroîtra plus un paradoxe, si l'on veut bien réfléchir à certains effets que les artistes savent produire. Si l'on regarde dans une optique la représentation fidèle d'un paysage connu, l'esprit saisit à l'instant mille distances variées, et même souvent une étendue immense, comme il le feroit si les objets réels étoient sous ses yeux. Cependant attachés à contempler cet ouvrage de l'art, nous n'ignorons pas que la sphère des objets visibles n'a pour nous que quelques pouces de rayon : c'est une vérité dont nous avons une conviction spéculative. Mais telle est la force de l'association qui s'est établie entre les perceptions originelles de la vue, et les conceptions qu'elles ont coutume d'éveiller, qu'il ne nous est plus possible d'éviter celles-ci lorsque les autres sont excitées, et que tous les efforts du raisonnement y échouent.

La conséquence que nous pouvons tirer des remarques précédentes, est que nos con-

ceptions, lorsque quelque cause les rend constantes et permanentes, en particulier lorsqu'elles sont fortement associées à quelqu'impression sensible; que nos conceptions, dis-je, en ce cas, commandent la persuasion comme peut faire la sensation elle-même. Si donc il nous étoit possible, en ayant les yeux fermés, de conserver présente, pendant un tems suffisant, la conception d'un objet sensible; pendant que nous soutiendrions cet effort, nous croirions réellement que cet objet affecte nos sens.

Il me semble qu'on peut tirer en faveur de cette doctrine un assez fort argument de l'espèce d'obscurité qui favorise le plus certaines illusions. Quoique les ténèbres pleines et continues soient beaucoup plus propres à nous faire prendre pour réels des objets imaginaires, que ne peut l'être une obscurité dont l'influence momentanée est sans cesse détruite par quelques traits de lumière, qui nous laissent apercevoir des objets réels et connus; toutefois une obscurité totale est moins alarmante, pour un esprit foible, frappé de quelques récits d'apparitions, que la lueur pâle et douteuse du crépuscule, qui offre à ses conceptions un moyen de se fixer

et de prolonger leur durée, en s'attachant à quelqu'objet dont à travers cette obscurité, l'œil saisit imparfaitement la figure. Ceci ressemble un peu à ce qui arrive souvent lorsqu'un brouillard offusque la vue. Alors nous prenons, par exemple, un corbeau pour un homme. La conception que nous avons en ce cas de la figure humaine est beaucoup plus distincte et plus ferme, que nous ne pourrions la former si nous n'avions point devant nous un objet visible auquel elle s'associe. Et cela est si vrai, qu'à l'instant où, par une observation plus attentive, le corbeau a été réduit à ses dimensions naturelles; il nous est impossible, malgré tous nos efforts, de faire reparoître le fantôme que nous venons de perdre, et que tout-à-l'heure nous avons cru voir devant nous.

Si ces remarques paroissent justes, on cessera de s'étonner de l'effet que produisent sur nous les spectacles tragiques. Pendant le cours de la pièce, nous avons sans doute d'une manière générale la certitude que tout ce que nous voyons est une chose feinte. Mais, si je ne me trompe, on trouvera en y réfléchissant que nous cédons par moment à la persuasion contraire; qu'en ces instans nous

croyons réels les malheurs dont on nous offre l'image ; et que c'est le plus souvent cette persuasion, qui cause les violentes émotions dont nous sommes agités. Je dis le plus souvent, parce que, indépendamment de cette cause, je ne nie pas qu'il n'y ait dans l'expression fidelle d'une passion quelconque, quelque chose de contagieux.

Les émotions produites par la tragédie ont, si on les explique de la sorte, quelque analogie avec l'espèce de frayeur qu'on éprouve en regardant à terre du haut des créneaux d'une tour élevée (1). Dans l'un et l'autre cas,

(1) Quant à cette espèce de frayeur qu'on éprouve en regardant en bas du haut d'une tour, il est intéressant d'observer l'effet de l'habitude qui le détruit graduellement. L'habitude agit en ce cas, à ce qu'il semble, en nous donnant l'empire sur nos propres pensées; ce qui nous met en état de détourner notre attention du précipice qui est devant nous, pour la diriger à volonté sur quelqu'autre objet. C'est par ce moyen que le maçon et le matelot savent non-seulement prendre les précautions nécessaires à leur sûreté, mais rester entièrement maîtres d'eux-mêmes, dans certaines situations où d'autres hommes moins exercés, absorbés par la pensée du danger conçu dans leur imagination, auroient éprouvé peut-être une suspension totale de leurs facultés. Toute passion forte,

nous avons la conviction générale que l'émotion que nous éprouvons est vaine et n'a point de fondement réel ; mais l'influence de l'imagination, qui agit par momens, est telle qu'elle excite ces émotions, avant que la réflexion ait le tems de venir à notre secours.

---

qui s'empare de l'ame, produit pour un moment le même effet que l'habitude. On a vu pour se dérober aux flammes, marcher sur les toits, ou sur d'étroits cordons, telle personne, à qui ce chemin paroissoit impraticable lorsque sa frayeur étoit calmée.

CHAPITRE IV.

De l'abstraction.

SECTION I.

Observations générales sur cette faculté de l'esprit.

L'ORIGINE des noms appellatifs, ou, en d'autres termes, l'origine de ces classes d'objets qu'on nomme *genres* et *espèces*, a été considérée par quelques philosophes, comme l'un des plus difficiles problèmes de la métaphysique. La manière dont Mr. Smith l'explique, dans sa *Dissertation sur l'origine des langues*, me semble également simple et satisfaisante.

« L'invention de certains noms particuliers, dit-il, pour désigner des objets particuliers, c'est-à-dire la création des noms substantifs, a dû être l'un des premiers pas vers la formation du langage. La caverne particulière, qui servoit d'abri au sauvage contre les intempéries de l'air; l'arbre particulier, dont le fruit appaisoit

» sa faim ; la fontaine particulière, dont » l'eau étanchoit sa soif; furent sans doute » les premiers objets qu'il désigna par ces » mots, *caverne*, *arbre*, *fontaine ;* ou par » tel autre terme qu'il trouva bon d'employer, » dans son jargon primitif, pour exprimer les » mêmes idées. Lorsqu'ensuite ce sauvage » eut acquis plus d'expérience ; qu'il eut oc- » casion d'observer, et surtout de nommer, » d'autres cavernes, d'autres arbres, d'autres » fontaines ; il dut naturellement donner à » chacun de ces objets nouveaux le même » nom, qu'il avoit pris l'habitude d'attacher » à un objet pareil et dès long-tems connu. » C'est ainsi que ces mots, qui originairement » étoient des noms propres et désignoient » des objets individuels, devinrent insensi- » blement des noms communs et désignèrent » chacun une collection d'individus (1).

---

(1) L'abbé de Condillac présente sous le même aspect les progrès de l'esprit dans la formation des genres.

« Un enfant appelle du nom *d'arbre* le premier » arbre que nous lui montrons. Un second arbre » qu'il voit ensuite lui rappelle la même idée; il lui » donne le même nom; de même à un troisième, à » un quatrième, et voilà le mot *d'arbre* donné d'abord

» C'est, » continue Smith, « c'est cette ap-
» plication du nom d'un individu à un grand
» nombre d'objets semblables, qui doit avoir
» suggéré la première idée de ces classes ou
» collections qu'on désigne par les noms
» de *genres* et d'*espèces;* et dont l'ingénieux
» Rousseau a tant de peine à concevoir l'o-
» rigine. Ce qui constitue une *espèce* n'est
» qu'un certain nombre d'objets liés par
» une mutuelle ressemblance; et qui, par
» cette raison, sont désignés par un même
» mot, également applicable à tous. »

Cette marche que suit l'esprit humain, lorsqu'il forme diverses classes d'objets extérieurs, se montre à découvert dans une observation du capitaine Cook sur la petite île de Wateeoo, qu'il visita en allant de la Nouvelle Zélande aux îles des Amis. « Les habi-
» tans de cette île, dit-il, n'osoient appro-
» cher de nos vaches et de nos chevaux,
» et ne se faisoient aucune idée de la nature
» de ces animaux. Mais les moutons et les
» chèvres ne passoient pas la portée de leur

» à un individu, qui devient pour lui un nom de
» classe ou de genre, une idée abstraite, qui com-
» prend tous les arbres en général. »

» intelligence. Ils nous firent comprendre, » qu'ils savoient que c'étoient des oiseaux. » Il paroîtra peut-être incroyable, » ajoute ce voyageur, « que l'ignorance puisse aller » jusqu'à commettre une pareille méprise, » puisque ni le mouton, ni la chèvre ne » ressemble le moins du monde à un animal » ailé. Mais il faut remarquer que ces peu- » ples ne connoissent d'autres animaux ter- » restres, que le cochon, le chien et les » oiseaux. Ils voyoient fort bien que nos » chèvres et nos moutons étoient tout dif- » férens des deux premières classes à eux » connues; et ils en concluoient qu'ils ap- » partenoient à la troisième, dans laquelle » ils savent qu'il y a une grande variété » d'espèces. » J'ajouterai à cette remarque judicieuse, que l'erreur de ces insulaires ne provenoit pas sans doute de la pensée, que la chèvre et le mouton ressemblent plus à un oiseau qu'aux quadrupèdes qui leur sont connus; mais du défaut de mot générique, tel que celui de *quadrupède*, sous lequel les deux espèces soient comprises. En effet ces peuples n'avoient pas pu songer à former un tel mot. Leur situation à cet égard étoit comparable à celle d'un homme

qui n'auroit jamais vu qu'un seul individu de chaque espèce. Cet homme ne songeroit certainement pas à faire un nom appellatif ou générique, pour les désigner tous deux à la fois. Il se contenteroit de donner à chacun d'eux son nom propre et individuel.

Il paroît au contraire que, connoissant une très-grande variété d'oiseaux, ils avoient inventé un nom générique pour les exprimer tous. Et il étoit assez naturel qu'ils l'appliquassent à toute espèce nouvelle d'animaux qui pouvoit s'offrir à leur observation.

La classification de différens objets suppose la faculté de faire attention à quelques-unes de leurs qualités, sans faire attention à toutes les autres. Car il n'y a pas deux objets entre lesquels il n'existe une différence spécifique. Et pour former un assortiment ou un arrangement entre diverses choses qui ne se ressemblent pas à tous égards, il faut perdre de vue les qualités qui les distinguent les unes des autres, et borner son attention à celles qui leur appartiennent en commun. Sans cette faculté de considérer séparément les choses que nos sens nous présentent réunies, nous n'aurions jamais eu l'idée de *nombre*. Car avant de pouvoir considérer

différens objets comme formant une multitude, il est indispensable que nous leur donnions à tous un nom commun; ou, en d'autres termes, que nous les réduisions tous à un même genre. Les divers objets, par exemple, tant animés qu'inanimés, qui sont en cet instant devant moi, peuvent être classés et comptés à mon gré de plusieurs manières différentes, selon le point de vue sous lequel je juge à propos de les envisager. Je puis compter successivement le nombre des moutons, des vaches, des chevaux, des ormeaux, des chênes, des hêtres; ou le nombre total des animaux, ensuite celui des arbres; ou le nombre de tous les êtres organisés qui frappent ma vue. Mais quel que soit le principe sur lequel je fonde ma classification; il est évident que les objets que je compte ensemble, ne sont considérés que sous le point de vue sous lequel ils se ressemblent mutuellement; et que si je n'avois pas la faculté de séparer les qualités que mes sens m'offrent dans un état de combinaison, jamais je n'aurois pu concevoir ces objets comme formant une multitude.

Cette faculté de considérer certaines qualités ou certains attributs d'un objet, comme

séparés des autres ; ou plutôt, cette faculté qu'a l'entendement de décomposer les combinaisons qui lui sont offertes ; est désignée dans la logique par le nom d'*abstraction* (1). Quelques philosophes ont pensé, que cette faculté étoit le caractère distinctif d'une créature raisonnable. C'est une question dont je n'ai pas dessein de m'occuper. Mais on ne peut nier que la faculté d'abstraire ne soit une des plus importantes de l'esprit humain, et qu'elle ne soit intimement liée avec l'exercice de celle du raisonnement. J'espère faire voir, dans ce chapitre, combien le bon emploi qu'on en fait a d'influence sur le succès de nos recherches philosophiques et sur toute la conduite de la vie.

Je m'occuperai bientôt plus pleinement de l'emploi de l'abstraction dans le raisonnement, et dans les productions d'une imagination poétique. Quant à présent je me borne

(1) En françois, et peut-être en toute langue, c'est plutôt l'acte que la faculté que ce mot désigne. Il faudroit donc dire la faculté d'abstraire. Mais il en coûte peu de se familiariser avec cette extension du mot. La même remarque est applicable aux mots perception et conception employés dans les chapitres précédens. *P. P. p.*

à remarquer que l'abstraction est le fondement de la classification ; qu'en conséquence, sans cette faculté, nous aurions été absolument incapables d'entreprendre aucune spéculation générale, et que toutes nos connoissances auroient été uniquement relatives aux individus. Par conséquent encore, quelques-unes des branches les plus utiles de la science n'auroient pas existé, en particulier toutes les parties des mathématiques ; puisque dans ces sciences-là le sujet même sur lequel on raisonne n'est qu'une abstraction de notre entendement. Et quant aux objets d'imagination, il n'est pas moins évident que le poëte emprunte tous ses matériaux de l'expérience. Son talent se réduit à combiner et à modifier les choses réelles. C'est ainsi qu'il en crée de nouvelles. Par conséquent toutes les fois qu'il met en jeu ces facultés créatrices, il fait préalablement usage d'abstraction, pour décomposer et séparer les combinaisons actuellement existantes. Telle est la raison qui, dans le chapitre précédent, m'a engagé à distinguer la conception, qui est une faculté simple ; de l'imagination, qui, du moins au sens où je l'emploie, est le résultat de l'action combinée de plusieurs facultés.

Mon but, dans les remarques précédentes, étoit de faire observer la différence qui se trouve entre les abstractions qui servent au raisonnement, et celles qui servent à l'imagination. C'est une distinction, à laquelle il me semble que les écrivains les plus distingués n'ont pas fait assez d'attention. Toutes les fois que l'imagination travaille à former de nouveaux assemblages, en décomposant et combinant à son gré les perceptions reçues par les sens, il est manifeste que le peintre ou le poëte doit être capable de saisir les circonstances décomposées, comme autant d'objets de conception séparés et distincts. Mais cela n'est point nécessaire dans les actes d'abstraction destinés à servir au raisonnement. Il arrive fréquemment que nous pouvons raisonner sur quelque qualité ou propriété détachée d'un objet, par voie d'abstraction; et que cependant il nous est impossible de concevoir cette qualité distincte et isolée. Ainsi, je peux raisonner sur l'étendue et la figure, sans mêler à cette qualité l'idée de la couleur; quoique l'on puisse légitimement douter qu'un homme doué de la vue ait jamais une conception soutenue de l'étendue et de la figure, sans couleur déterminée.

Dans ce cas, l'impossibilité d'avoir, d'une manière distincte et isolée, la conception de la propriété que l'on considère dépend d'une association d'idées. Ce n'est pas toujours uniquement à cette cause qu'on doit l'imputer. Il y a des cas où nous pouvons raisonner sur certaines choses considérées séparément, qu'il nous seroit impossible, par la nature même de la chose, de concevoir à part. Par exemple, nous pouvons raisonner sur la longueur, abstraction faite des autres dimensions, quoiqu'il soit sans doute impossible à l'entendement de concevoir (1) la longueur sans quelque largeur. A cette occasion, je releverai en passant une erreur que les maîtres commettent quelquefois dans l'exposition des principes de la géométrie. En insistant trop sur les premières définitions d'Euclide, ils y laissent soupçonner quelque chose de mystérieux; et engagent leurs disciples à se consumer en vains efforts, pour concevoir ce qui n'est pas un objet de conception. Si ces définitions

(1) *Concevoir, conception.* Ces mots sont toujours pris ici au sens propre, déterminé par l'auteur au commencement du chapitre précédent, auquel le lecteur est prié de recourir au besoin. *P. P. p.*

étoient omises dans un premier enseignement, ou légèrement indiquées, en sorte que l'attention des disciples se portât tout-à-coup sur la forme des raisonnemens géométriques; ils ne tarderoient pas à remarquer que, quoique dans les figures tracées les lignes aient deux dimensions, les démonstrations ne se rapportent qu'à une seule. Ils sentiroient d'eux-mêmes que l'entendement a la faculté de raisonner séparément sur des choses que nos sens et notre conception nous offrent constamment unies. De telles abstractions sont familières aux hommes les plus étrangers aux lettres; et c'est par un travail analogue à celui que je viens d'indiquer, que ces hommes parviennent à les former. Un artisan, qui parle de la longueur d'une chambre, par opposition à sa largeur; ou de la distance d'un objet à un autre; fait précisément la même abstraction que suppose la seconde définition d'Euclide; définition, que la plupart de ses commentateurs ont jugé nécessaire d'éclaircir par de longues discussions métaphysiques.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter sur la nature et l'objet de la faculté d'abstraire. Quoique cette faculté soit le fondement de

toute espèce de classification, elle auroit pu s'exercer, lors même que nous n'aurions connu qu'un seul individu. Supposons, par exemple, que nous n'ayons jamais vu qu'une seule rose, nous aurions pu néanmoins ne faire attention qu'à sa couleur, sans penser à ses autres propriétés. Ceci a conduit quelques philosophes à penser, qu'outre l'abstraction il y avoit une autre faculté requise, pour la formation des genres et espèces; et ils ont donné à cette faculté le nom de *généralisation* (1). Ils se sont appliqués à montrer qu'à la vérité, il ne peut y avoir de généralisation sans abstraction; mais qu'il n'auroit pas été impossible que nous eussions été doués du pouvoir d'abstraire, sans l'être de celui de généraliser. L'objet de mes recherches n'exige pas que je m'occupe de cette question.

(1) Ou faculté de généraliser. *P. P. p.*

SECTION II.

De l'objet de notre pensée, lorsque nous employons un terme général.

Il résulte de l'exposé que j'ai fait ci-dessus des théories le plus communément reçues sur la perception, que la plupart des philosophes ont supposé certaines images ou espèces transmises à l'ame par les sens, au moyen desquelles nous avons la perception des qualités par lesquelles les objets extérieurs se manifestent à nous. J'ai tâché de faire voir que cette opinion est le résultat de quelques préjugés, suggérés naturellement par les phénomènes du monde matériel. La même suite de pensées a conduit ces philosophes à supposer que dans toutes les autres opérations de l'esprit, il y a certaines idées, distinctes de l'esprit lui-même, qui sont en lui; et que ce sont ces idées qu'il faut envisager comme les vrais objets de nos pensées. Lorsque je me rappelle la figure d'un ami absent, par exemple, on suppose que l'objet de ma pensée est l'*idée* de cet ami; que j'ai reçue par les sens et que j'ai retenue à

l'aide de la mémoire. Lorsque, par un effort d'invention poétique, je forme une combinaison imaginaire, on suppose de même que les parties que je combine, existoient dans mon esprit, et ont fourni à l'imagination ses matériaux. Le Dr. Reid a le premier fait remarquer que toutes ces notions sont hypothétiques; qu'il est impossible de produire le moindre argument en leur faveur; enfin que lors même qu'on les admettroit comme vraies, elles ne contribueroient point à rendre les phénomènes de cette classe plus intelligibles. En conséquence des principes posés par ce philosophe, nous n'avons aucune raison de croire que dans aucune des opérations de l'esprit, il existe en lui un objet distinct de l'esprit lui-même. Toutes les expressions usitées, qui présentent cette supposition, doivent être envisagées comme de vaines circonlocutions, qui ne servent qu'à déguiser à nos yeux l'histoire réelle des phénomènes de l'intelligence (1).

(1) Pour prévenir toute équivoque sur l'opinion du Dr. Reid il sera à propos d'expliquer ici, un peu plus pleinement que je ne l'ai fait dans le texte, en quel sens il révoque en doute l'existence des *idées*.

« Nous ignorons et nous voudrions savoir » comment nous percevons les objets éloi-

---

Car ce mot a un sens populaire fort différent de celui que quelques philosophes lui ont donné. J'emploierai les propres expressions de Reid pour développer sa pensée :

« Dans le langage populaire, *idée* est synonyme » des mots conception, appréhension, notion. Avoir » l'idée d'une chose, c'est la concevoir. En avoir une » idée distincte, c'est la concevoir distinctement. N'en » avoir aucune idée, c'est ne la point concevoir du » tout. Quand le mot idée est pris dans ce sens popu- » laire, personne ne peut révoquer en doute l'exis- » tence de ses propres idées.

» Mais dans le sens philosophique, le mot *idée* » n'exprime pas cet acte de l'esprit qu'on nomme » pensée ou conception. Il exprime un certain objet » de la pensée. Sur ces objets de la pensée qui portent » le nom d'idée, les philosophes de diverses sectes » ont eu des opinions différentes.

» Quelques-uns ont cru qu'elles existoient par elles- » mêmes; d'autres qu'elles existoient dans l'intelli- » gence divine; d'autres dans notre propre esprit; et » d'autres dans le cerveau, ou sensorium. » *Int. Powers, p. 213.*

« Le système péripatétique des espèces ou images » (*phantasmata*), et le système platonique des idées, » sont fondés sur ce principe, qu'en toute pensée, il » doit y avoir quelqu'objet réellement existant; que » dans toute opération de l'esprit, il doit y avoir quel-

» gnés de nous, comment nous nous rappe-
» lons les choses passées; comment nous ima-

» que chose sur quoi il travaille. Que cet objet s'ap-
» pelle une idée, comme le veut Platon, ou une
» image (*phantasma*), une espèce, comme le veut
» Aristote. Qu'il soit éternel et incréé, ou produit
» par les impressions des objets extérieurs; cela est
» indifférent à la question actuelle. » *Ibid.* p. 388.

« Cette opinion est si profondément enracinée dans
» la tête des philosophes, que plusieurs trouveront
» sans doute que c'est un étrange paradoxe, ou plutôt
» une vraie contradiction dans les termes, de pré-
» tendre qu'on pense sans idées. Mais cette contra-
» diction n'est qu'apparente et dépend de l'ambiguité
» du mot. Si l'idée d'une chose n'est que la pensée
» même qu'on en a, penser sans idée est penser sans
» pensée; c'est une contradiction palpable. Mais une
» idée, selon la définition des philosophes, n'est pas
» une pensée. C'est l'objet de la pensée, objet réel-
» lement existant, perçu, etc. » *Ibid.* p. 390.

Je n'ai qu'un mot à ajouter à ces citations. Lorsque, dans le cours de cet ouvrage, j'emploie le mot *idée* en exposant mes propres opinions, je l'entends toujours dans le sens populaire, et jamais dans le sens philosophique dont il vient d'être question. Il eût été mieux peut-être de ne point l'employer du tout. Mais j'ai éprouvé que cela étoit difficile, et forçoit de s'exprimer d'une manière peu conforme à l'usage de la langue. J'espère avoir pris les précautions nécessaires pour éviter à cet égard tout abus de langage,

» ginons des choses qui n'ont aucune exis-
» tence réelle. Des idées qu'on suppose être
» dans l'esprit semblent expliquer toutes ces
» opérations. Au moyen de ces idées toutes
» ces opérations se réduisent à une seule ;
» à une espèce de toucher, ou de percep-
» tion immédiate produite par des choses
» présentes et en contact avec l'être perce-
» vant. Or le toucher est une opération qui
» nous est si familière, qu'elle nous paroît
» n'exiger aucune explication, et pouvoir
» servir à expliquer toutes les autres.

» Mais ce toucher ou cette perception
» immédiate, est aussi difficile à comprendre
» que tout ce qu'on veut expliquer par son
» moyen. Deux choses peuvent être en con-
» tact, sans qu'il en résulte aucune sensa-
» tion de toucher ou aucune perception. Il
» faut donc qu'il y ait dans l'être percevant,
» une faculté de sentir ou de percevoir.
» Comment cette faculté est-elle produite,
» et comment agit-elle? C'est ce qui est
» entièrement hors de la portée de notre
» connoissance. Nous ne pouvons pas mieux
» savoir si cette faculté se borne aux choses
» présentes et en contact avec nous. Nul
» homme ne peut prouver que l'être qui

» nous a donné la faculté de percevoir des » choses présentes, n'a pas pu nous donner » la faculté de percevoir des choses dis- » tantes, de nous rappeler le passé, et de » concevoir des choses qui n'ont jamais » existé (1). »

Dans une autre partie du même ouvrage, le Dr. Reid indique l'origine du préjugé qui a conduit les philosophes à croire, que dans toutes les opérations de l'entendement, il doit y avoir un objet de la pensée, qui existe réellement, pendant que notre pensée s'en occupe. Les observations qu'il fait sur ce sujet sont aussi ingénieuses que justes. Elles font partie de l'histoire des théories relatives à la conception intellectuelle (2).

Dans tous les anciens systèmes de métaphysique, on pose en principe, sans doute par analogie avec la perception, que tout acte de la pensée ne peut avoir lieu sans un objet réellement existant et distinct de l'être pensant. En conséquence il s'offroit naturellement, dans ces systèmes, une question qui paroissoit fort curieuse. Quel est, se de-

(1) *Essais on Intell. Powers, p. 214.*
(2) *Ibid. p. 378.*

mandoit-on, l'objet immédiat de l'attention, lorsque nous sommes occupés d'une spéculation générale? En d'autres termes : Quelle est la nature de l'idée qui correspond à un terme général? Lorsque je pense à un objet particulier dont j'ai eu précédemment la perception, à un ami, à une certaine montagne, à un arbre particulier, je conçois ce qu'on entend par l'image ou la représentation de cet objet. En conséquence l'explication de cet acte de la pensée que j'ai appelé *conception* (1) semble dériver de la théorie des idées, sinon d'une manière satisfaisante, du moins d'une manière à peu près intelligible. Mais comment rendre compte, d'après les mêmes principes, de l'objet de ma pensée, quand j'emploie les termes généraux d'ami, de montagne, d'arbre? Chaque chose dont j'ai eu la perception étoit manifestement individuelle. Ainsi l'idée que désigne un mot général (s'il existe de telles idées) ne peut être la copie d'un original que j'ai observé. Ce sont là des propositions évidentes et presque identiques.

En réponse à cette question, les disciples

(1) Voy. le commencement du Chap. III. *P. P. p.*

de Platon, et plus anciennement ceux de Pythagore, enseignèrent, qu'à la vérité ces idées universelles ne sont pas des copies d'objets perçus par les sens, mais qu'elles ont néanmoins une existence indépendante de celle de l'esprit, et qu'elles ne doivent pas plus être confondues avec l'entendement dont elles sont les objets, qu'on ne doit confondre les choses matérielles avec la faculté de les percevoir. Tous les individus, disoient-ils, qui composent un genre, ont quelque chose de commun. C'est par là qu'ils appartiennent à ce genre et qu'ils sont susceptibles d'être compris sous un même nom. C'est donc cette chose commune qui forme l'essence de chacun d'eux. C'est elle qui est l'objet de l'entendement, toutes les fois que ce genre l'occupe, toutes les fois que nous formons quelques raisonnemens qui s'y rapportent. Ils soutenoient aussi que cette commune essence (1), bien qu'inséparable de tous les individus du genre, est en elle-même une et indivisible.

(1) Dans cette esquisse, très-imparfaite, des opinions reçues chez les anciens sur la nature des universaux, j'ai substitué le mot *essence* au mot *idée*, comme étant

La philosophie d'Aristote paroît avoir coïncidé avec celle de Platon sur presque tous ces points de doctrine. Mais le langage qu'employèrent ces deux philosophes ne fut pas le même, et fit paroître leurs opinions plus différentes qu'elles n'étoient réellement. Platon, qui aimoit le merveilleux et les doctrines mystérieuses, insista beaucoup sur l'union incompréhensible de la même idée ou essence avec un grand nombre d'individus, sans qu'il en résultât ni multiplication, ni division (1). Aristote, plus timide et plus

---

plus propre à faire comprendre aux lecteurs modernes le véritable sens des expressions de Platon. C'est, à ce qu'on assure, Ciceron qui usa le premier du mot essence (*essentia*). Ce mot fut adopté par les scolastiques, et ils l'employèrent dans le même sens dans lequel Platon avoit employé le mot *idée*. Voyez Reid, *Essays on intell. Powers, p. 473.*

(1) « L'idée d'une chose, » dit Platon, « est ce » qui de *plusieurs* ne fait qu'*un;* ce qui, conservant » toujours l'unité et l'intégrité de sa propre nature, » se répand dans un nombre infini de choses et se » mêle intimement avec elles; et qui, quelque va- » riété de formes qu'il prenne, demeure toujours le » même : tellement que par là nous retrouvons et » distinguons la chose, quelque figure qu'elle revête, » et sous quelque déguisement qu'elle s'offre à nous. »

ami de la clarté, se contenta de dire, que tous les individus sont composés de matière et de forme; et que c'est une forme commune, possédée par divers individus, qui constitue le genre. Du reste tous deux s'accordent à penser, que la matière, ou ce qu'il y a d'individuel dans les objets, est perçu par les sens; mais que c'est l'intelligence qui a la perception de l'idée, essence, ou forme générale. Tous deux disent également, que l'attention du vulgaire s'arrête principalement à la partie individuelle de l'objet, et qu'au contraire sa partie générique est ce qui fournit au philosophe les matériaux de ses méditations.

La principale différence entre Aristote et Platon à l'égard des idées, porte sur le mode de leur existence. L'un et l'autre admettoit, que la matière, dont toutes les choses étoient faites, existoit de toute éternité. Mais Platon prétendoit en outre, qu'il existe de toute éternité l'idée ou la forme de chaque genre de choses. Il envisageoit cette idée éternelle,

---

PLATON dans le *Philebus* (Cité par l'auteur de l'*Origin and progress of language, Vol. I. p. 100.* 2.e édit.).

comme le modèle ou le patron sur lequel avoient été formés les individus du genre. Aristote croyoit au contraire, qu'à la vérité la matière peut exister sans la forme, mais que la forme ne peut exister sans la matière (1).

(1) Dans ce précis des opinions opposées de Platon et d'Aristote sur les idées, j'ai suivi principalement Brucker, dont les laborieuses recherches, relatives à l'histoire de la philosophie, sont connues de tous les savans. Toutefois, je m'en suis tenu aux termes les plus généraux, en marquant la distinction des deux systèmes, parce que ce sujet est obscur et a donné lieu à des interprétations fort différentes. Le lecteur trouvera les propres expressions de Brucker dans la note F.

L'autorité de Brucker me paroît ici avoir d'autant plus de poids, qu'elle coïncide avec celle du Dr. Reid. Voyez ses *Essais sur les facultés intellectuelles* et ses *Recherches sur l'esprit humain* (*Essays* etc. *Inquiry* etc.).

Deux savans écrivains modernes exposent d'une manière bien différente la doctrine d'Aristote, dans les points où on suppose qu'il n'est pas d'accord avec Platon. Et ces écrivains méritent d'autant plus d'être écoutés, qu'ils sont l'un et l'autre très-versés dans la lecture des commentateurs d'Aristote de l'école d'Alexandrie. Voyez *Origin and progress of language*, vol. I. et l'*Hermès* de HARRIS.

Il n'importe pas au but que je me propose que l'on adopte, sur ce point d'histoire philosophique,

La

La doctrine des stoïciens sur les universaux différoit entièrement de celle d'Aristote et de Platon. Elle semble avoir eu beaucoup de rapport avec un système, auquel on attribue d'ordinaire une origine plus récente et qu'un écrivain célèbre a mis au nombre des découvertes les plus propres à honorer le génie des philosophes modernes (1).

Je ne recherche point si la doctrine des stoïciens coïncidoit exactement avec celle des nominaux, dont j'exposerai bientôt les opinions; ou si elle ne ressembloit pas plutôt à celle que professoit une secte des scolastiques, connue sous le nom de conceptualistes. Cette question n'a d'intérêt que sous le rapport de l'érudition. Ce que nous savons de cette partie de la philosophie stoïque, est

---

telle ou telle opinion. On convient généralement que les doctrines d'Aristote et de Platon ne différoient pas essentiellement, quant à cette partie de la théorie des idées par laquelle on tente d'expliquer comment nous faisons des spéculations générales. En conséquence, ce que j'ai dit sur ce sujet coïncide entièrement avec les expressions de l'auteur du Traité sur l'origine et les progrès du langage (*Orig. and progr. of lang. Vol. I. p. 38, 2.e édit.*

(1) *Treatise of human nature. B. I. Part. I. Sect. 7.*

trop imparfait pour éclairer le sujet, ou même pour rien ôter au mérite des philosophes modernes qui ont obtenu les mêmes résultats (1).

Comme l'objet de cet ouvrage n'est pas d'entrer dans des détails historiques, à moins qu'ils ne soient nécessaires pour jeter du jour sur le sujet principal; je ne parlerai point ici des efforts que firent les éclectiques pour concilier la doctrine de Platon sur les idées avec celle d'Aristote. La secte des philosophes éclectiques parut à Alexandrie vers le commencement du troisième siècle. Il paroît que leurs spéculations sur ce sujet donnèrent lieu à des difficultés interminables; et qu'en conséquence les philosophes les plus timides ou les plus modestes se déterminèrent à bannir entièrement toutes ces questions de la dialectique. Ils se contentèrent d'étudier les divers arrangemens ou classifications des universaux qu'avoient faites les anciens philosophes; et ne s'occupèrent plus des discussions métaphysiques relatives à leur nature. Porphyre, en particulier, quoiqu'il nous apprenne lui-même qu'il avoit beaucoup réfléchi sur ce sujet, le met de côté comme ob-

(1) Voyez la note G.

cur et embarrassé. Dans son introduction aux Catégories d'Aristote, il s'abstient de prononcer sur les questions de la nature de celles-ci : « Les espèces et les genres exis-» tent-ils dans la nature, ou sont-ils unique-» ment des conceptions de l'esprit humain? » Et, en supposant qu'ils existent dans la » nature, sont-ils inhérens aux objets des » sens, ou en sont-ils détachés? »

Ce passage de l'introduction de Porphyre est curieux. Par un concours singulier de circonstances, il a servi à perpétuer la mémoire d'une controverse, dont l'auteur ne cherchoit qu'à détourner l'attention de ses lecteurs. Au milieu des désordres causés par l'irruption des barbares dans l'Occident, la langue grecque y fut presqu'entièrement oubliée. Les sciences philosophiques se bornèrent à l'étude des versions latines de la dialectique d'Aristote et de l'introduction de Porphyre aux Catégories. Chez des hommes que leur goût portoit à ces sortes de recherches, il est probable que le passage de Porphyre, dont je viens de faire mention, devoit plutôt exciter que contenir la curiosité. Et en effet, il y a lieu de croire que les disputes dont il y est question continuèrent

pendant les siècles ténébreux qui suivirent. L'opinion qui prévalut fut, pour parler le langage de l'école, que les universaux n'existent ni *avant* les choses ni *après* les choses, mais *dans* les choses : c'est-à-dire (s'il m'est permis de commenter des expressions auxquelles je me sens incapable d'attacher des notions très-précises ;) que les idées universelles n'ont pas, comme le dit Platon, une existence distincte et séparée des objets individuels ; qu'en conséquence elles n'ont pu exister avant eux ; qu'elles ne sont cependant pas, comme le veulent les stoïciens, de pures conceptions de l'esprit, résultant de l'examen et de la comparaison des individus ; mais que ces formes ou idées sont de toute éternité unies à la matière des choses ; ou, comme s'expriment quelquefois les disciples d'Aristote, que les formes des choses sont de tout tems noyées dans la matière. On m'excusera, j'espère, d'être entré dans ces détails, non-seulement à cause de leur liaison avec les observations suivantes, mais aussi parce que la question à laquelle ils se rapportent a été, pendant plusieurs siècles, le sujet des recherches de tous les hommes savans et ingénieux de l'Europe. Sous ce rapport, quelque

frivole qu'elle soit en elle-même, cette question mérite l'attention des philosophes. Et les disputes qu'elle a occasionnées forment un article fort intéressant de l'histoire de l'esprit humain.

Telles furent, à ce qu'il paroît, les opinions dominantes sur la nature des universaux, jusqu'au onzième siècle. A cette époque Roscelin soutint une opinion nouvelle, ou, selon d'autres, renouvelée et empruntée de l'école de Zénon (1). Cette nouvelle doctrine fut bientôt propagée dans toute l'Europe, par le talent et l'éloquence d'un des disciples de Roscelin, du célèbre Pierre Abélard. Selon ces philosophes, il n'existe rien dans la nature qui corresponde aux termes généraux; les objets de notre attention, dans toutes nos spéculations générales, ne sont pas des idées, mais des mots.

L'effet de cette nouvelle doctrine fut de partager les scolastiques en deux sectes; dont l'une adopta les opinions de Roscelin et d'Abélard; l'autre resta attachée aux principes d'Aristote. Les sectateurs de la première sont connus dans l'histoire littéraire sous le nom

(1) Voyez la note H.

de Nominaux ; ceux de la seconde, sous celui de Réalistes.

Comme mon opinion s'accorde avec celle des Nominaux, et que je me propose de déduire de cette opinion quelques conséquences, je tâcherai de l'exposer d'une manière claire et précise. Mais je suivrai l'ordre de mes pensées, sans m'attacher à aucun des auteurs qui m'ont précédé.

J'ai expliqué ci-dessus, comment les mots, qui dans l'origine étoient des noms propres, devinrent insensiblement des noms appellatifs. En conséquence de cette extension de leur sens primitif, toutes les fois qu'on les appliqua aux individus, ils n'exprimèrent que les qualités communes à tout un genre. Il est manifeste, que, par rapport aux individus d'un même genre, il existe deux classes de vérités. L'une renferme les vérités particulières, qui se rapportent à chaque individu pris à part ; et qui résultent de la contemplation des qualités propres et distinctives de cet individu. L'autre classe comprend les vérités générales, déduites de la considération des qualités communes, qui appartiennent également à tous les individus de ce genre. Ces vérités peuvent commodément

s'exprimer à l'aide des termes généraux, en formant des propositions, qui comprennent autant de vérités particulières, qu'il y a d'individus compris sous le terme général. On voit d'ailleurs clairement qu'il y a deux manières de parvenir à ces vérités générales. L'attention peut se fixer sur un seul individu, en ayant soin de ne faire entrer dans tous nos raisonnemens que les circonstances communes au genre. Ou bien, mettant de côté les choses même, on peut employer uniquement les termes généraux que le langage nous fournit. Par l'un ou l'autre de ces procédés, on arrive nécessairement à des conclusions générales. Dans le premier cas, comme notre attention ne s'arrête qu'aux circonstances par lesquelles le sujet de nos raisonnemens ressemble à tous les autres individus du genre, tout ce que nous démontrons être vrai de ce sujet, ne peut manquer d'être vrai de tous les individus doués de la qualité commune qu'on a seule envisagée. Dans le second cas, comme le sujet de nos raisonnemens est exprimé par un mot générique, qui s'applique également à une multitude d'individus, la conclusion que nous en tirons doit avoir la même éten-

due, et s'appliquer à tout ce qui est compris sous le nom du sujet en question. Le premier de ces procédés est analogue à la pratique des géomètres, qui, dans leurs raisonnemens les plus généraux, dirigent leur attention sur une figure particulière. Le second procédé ressemble à celui des algébristes, qui exécutent toutes leurs opérations à l'aide de leurs symboles (1). Dans ce dernier cas, il peut arriver souvent, par l'effet de quelque association d'idées, qu'un mot général rappelle un des individus aux-

(1) Ces deux méthodes de parvenir aux vérités générales sont fondées sur les mêmes principes; et sont au fond bien moins différentes qu'elles ne le paroissent au premier coup-d'œil. Quand nous faisons une suite de raisonnemens généraux, en fixant notre attention sur un individu particulier du genre, cet individu doit être considéré comme un simple signe ou comme une représentation de la qualité constitutive du genre. Il ne diffère de tout autre signe, que par un certain caractère de ressemblance avec la chose signifiée. Les lignes droites, employées au cinquième livre d'Euclide pour désigner certaines grandeurs en général, ne diffèrent de l'expression algébrique de ces mêmes grandeurs, que comme l'écriture qui peint les objets diffère de celle où l'on emploie des caractères arbitraires.

quels il s'applique. Mais loin que cela soit nécessaire pour la force du raisonnement, c'est toujours au contraire une circonstance qui tend à nous égarer. Il faut néanmoins excepter quelques cas, où il est à propos de prévenir par ce moyen certains abus des termes généraux. Dans tous les autres on peut comparer l'esprit qui raisonne à un juge appelé à prononcer entre des parties. Si le juge ne connoît des parties que leurs relations au procès, s'il ignore leurs noms, s'il les désigne par des lettres de l'alphabet, ou par les noms fictifs de Titius, Caius, Sempronius, il est nécessairement impartial. Ainsi, dans une suite de raisonnemens, nous courrons moins de risque de violer les règles de la logique, lorsque notre attention se fixera sur de simples signes; et que l'imagination, en nous offrant des objets individuels, n'exercera point sur notre jugement son influence, et ne viendra point nous séduire par quelques associations accidentelles.

J'ajoute, que quoiqu'en raisonnant sur les individus, nous puissions nous contenter de fixer notre attention sur les objets eux-mêmes, sans faire aucun emploi du langage; toutefois nous pouvons aussi parvenir au même

but, en substituant à l'objet, des mots ou toute autre espèce de signes arbitraires. La différence à cet égard entre les individus et les genres, quant à l'emploi du langage dans les raisonnemens qui s'y rapportent, est que pour les individus nous pouvons, presqu'entièrement à notre choix, nous servir ou nous passer de mots; tandis que pour les genres, les mots sont indispensables. Cette remarque a d'autant plus d'importance, qu'elle touche, si je ne me trompe, à une circonstance qui a contribué à égarer les Réalistes. Ils ont cru que, comme les mots ne sont pas nécessaires pour penser aux individus, ils ne devoient pas l'être non plus pour penser aux universaux.

En considérant sous ce point de vue le procédé de la généralisation, on voit tout de suite que l'*idée*, envisagée par les anciens philosophes comme faisant l'essence d'un individu, n'est rien de plus que la qualité particulière (ou une collection de qualités), par laquelle il ressemble aux autres individus de la même classe, et en vertu de laquelle on lui applique son nom générique. C'est parce qu'il possède cette qualité, que l'individu porte le nom du genre. C'est donc cette qualité qu'on peut dire lui être essentielle

dans la classification qui le comprend sous un certain genre particulier. Mais comme toute classification est à un certain point arbitraire; on ne peut pas conclure de tout ceci, que cette qualité générique soit plus essentielle à l'existence de l'individu, qu'une multitude d'autres qualités réputées accidentelles. En d'autres termes, et pour parler le langage de la philosophie moderne, cette qualité constitue son essence nominale, et non son essence réelle.

Je pense que ces éclaircissemens peuvent suffire à ceux de mes lecteurs à qui ces matières ne sont pas étrangères. J'ajouterai, pour les autres, quelques développemens.

J'aurai occasion d'examiner, dans une autre partie de l'ouvrage que j'ai entrepris, jusqu'à quel point on peut admettre le principe, communément reçu, que tout procédé de raisonnement peut se résoudre en une suite de syllogismes. Et j'indiquerai quelques restrictions à cette assertion, qui me paroissent indispensables. Je ne pourrois, en ce moment, entreprendre l'exposition de cette opinion, sans m'écarter beaucoup trop de mon sujet. Ainsi, dans ce qui va suivre, je partirai du principe que la théorie du syllo-

gisme ne souffre aucune exception. Ce principe doit être modifié, mais il est suffisamment vrai pour l'emploi que j'en veux faire. Prenons donc pour exemple un des pas que fait Euclide dans quelqu'une de ses démonstrations. Je m'arrête au premier pas de sa première proposition, et je le réduis à la forme d'un syllogisme. « Toutes les lignes » droites, menées du centre d'un même » cercle à sa circonférence, sont égales. » « Mais AB et CD sont des lignes droites, » menées du centre d'un même cercle à sa » circonférence. » « Donc AB et CD sont » égales. » Il est manifeste que, pour sentir la force de cette conclusion, il n'est nullement nécessaire que j'attache aucune notion particulière aux lettres AB, ou CD; ou que je comprenne même ce que signifient ces mots *égales*, *cercle*, *centre* et *circonférence*. Tout le monde voit que la vérité de la conclusion est nécessairement contenue dans celle des prémisses; quelles que soient les choses particulières auxquelles ces prémisses se rapportent. Considérons encore cet autre syllogisme : « Tous les hommes » sont sujets à la mort; » « Pierre est un » homme; » « Donc Pierre est sujet à la

» mort. » L'évidence de la conclusion ne dépend en rien de la notion particulière que j'attache aux mots *homme* et *Pierre*. Cette évidence ne seroit pas moindre si je substituois à ces mots deux lettres de l'alphabet, ou tout autre caractère également insignifiant. « Tous les X sont sujets à la mort ; » « *Z* » est un X ; » « Donc *Z* est sujet à la mort. » Ce syllogisme n'est pas moins concluant que le précédent. Il est également facile de voir qu'il le seroit au même point, si au lieu de ces mots, *sont sujets* (*est sujet*) *à la mort*, j'employois tout autre verbe que la langue pourroit me fournir. Il ne seroit pas même nécessaire, pour saisir la justesse de la conséquence de comprendre le sens de ce verbe.

En général on peut prouver aisément que, pour établir les règles du syllogisme, on n'a besoin d'aucun autre secours que des lettres de l'alphabet : de la même manière (et précisément sur les mêmes principes) qu'un algébriste démontre, à l'aide de ces mêmes lettres, les diverses règles à suivre dans la transposition des termes d'une équation.

Il suit de ce que nous venons de dire, que l'assentiment donné à la conclusion d'un syllogisme ne résulte point de l'examen des no-

tions, exprimées dans les diverses propositions dont il est composé, mais uniquement des rapports qui y lient entr'eux les mots qui les expriment. Le fait est que, dans un syllogisme, la conclusion n'est qu'un cas particulier d'un axiome général, que l'on peut énoncer ainsi : ce qui est vrai universellement d'un certain signe est vrai de tous les individus que l'on peut désigner par ce signe. Admettant donc que le procédé du raisonnement peut toujours se résoudre en une suite de syllogismes, il s'ensuit, que cette opération de l'intelligence ne fournit aucun argument en faveur de l'existence de quelque chose qui corresponde aux termes généraux, et qui soit distinct des individus auxquels ces termes sont applicables.

Ces remarques, je le sais, n'épuisent pas le sujet. Car il y a plusieurs formes de raisonnement, auxquelles on ne peut appliquer la théorie du syllogisme. Mais en examinant successivement ses formes, on verra que dans toutes, sans exception, l'évidence de la conclusion résulte immédiatement de la considération des mots contenus dans les prémisses, sans aucun rapport aux choses que ces mots expriment. La manière impar-

faite dont on expose, dans les logiques ordinaires, la théorie du raisonnement, ne me permet pas d'approfondir ici ce sujet.

Ce que j'ai dit sur l'emploi du langage dans le raisonnement, peut donner lieu sans doute à une multitude d'objections. Sans les discuter en détail, je crois pouvoir affirmer que la plupart, si ce n'est toutes, seront aisément résolues, si l'on prend garde de confondre le raisonnement proprement dit, avec quelques autres procédés intellectuels, indispensables dans la recherche de la vérité. Je sais très-bien qu'il est souvent très-utile et même nécessaire, dans le cours de nos méditations, de détourner notre attention des mots, pour la fixer sur les choses. Ce que j'affirme, c'est que ces méditations, en tant qu'elles se bornent au procédé qui, dans le sens propre, s'appelle raisonner, peuvent être exécutées en n'y employant que les mots. En d'autres termes, je pense que tout procédé de raisonnement est parfaitement analogue aux opérations de l'algèbre. On comprendra, par ce qui va suivre, ce que j'entends par « les procédés intellectuels, » distincts du raisonnement, et qui sont » quelquefois indispensables dans la recher- » che de la vérité. »

Dans les recherches algébriques, on sait, que l'application pratique d'une expression générale est souvent limitée par les conditions que renferme l'hypothèse. C'est pour n'avoir pas pris garde à cette circonstance, que quelques mathématiciens éminens ont été conduits à adopter des conclusions paradoxales et absurdes. Si le jugement n'est pas toujours vigilant dans l'interprétation du langage de l'algèbre, toute l'habileté possible dans le calcul ne peut nous préserver de l'erreur. Ainsi, dans l'algèbre même, il y a une application des facultés intellectuelles, qui est parfaitement distincte du procédé de raisonnement; et qui n'est pas moins indispensable pour arriver à la vérité.

Nous ne courons pas en géométrie le même danger qu'en algèbre, d'admettre des conclusions paradoxales, parce que les figures, sur lesquelles l'attention se fixe, contiennent sans cesse dans de justes bornes notre faculté de raisonner. Ces figures présentent aux sens une variété de relations entre les quantités soumises à notre contemplation, que ne peut atteindre et exprimer le langage trop général de l'algèbre. En conséquence, lorsque nous les avons sous les yeux

yeux, nous n'avons la conscience d'aucun effort de jugement, distinct du procédé de raisonnement. Mais, puisque tout travail géométrique peut être exprimé algébriquement; il est clair que la géométrie, comme l'algèbre, suppose un exercice des facultés intellectuelles, distinct du simple raisonnement. Seulement, dans la première de ces sciences, cet exercice est facilité par les figures; ce qui fait qu'il échappe à notre attention.

La même cause d'erreur et d'absurdité qui a lieu dans l'algèbre, se retrouve en grande partie dans d'autres sciences. Je fais abstraction de toute ambiguité de langage. Je suppose que tous nos raisonnemens soient logiquement exacts. Et je dis, qu'il seroit encore nécessaire, dans le cours de nos spéculations, de mettre de tems en tems les mots de côté, et de recourir aux exemples, ou aux éclaircissemens particuliers, afin de corriger et de limiter nos conclusions générales. On pourroit, je crois, citer bien des erreurs et des absurdités spéculatives, qui ont pris cours dans le monde, faute d'avoir fait attention à cette règle.

Mais indépendamment de cette source

d'erreur, qui est jusqu'à certain point commune à toutes les sciences; il y en a plusieurs autres, dont les mathématiques sont exemptes, et qui, dans les recherches philosophiques, tendent sans cesse à nous égarer. La plus dangereuse sans doute est l'ambiguité qui règne dans le sens de certains mots; d'où il résulte qu'on peut difficilement éviter d'employer les mêmes expressions en différens sens, en suivant le cours d'un raisonnement. Cette source perpétuelle de méprises est bien plus à craindre dans la métaphysique, la morale et la politique, que dans les diverses branches de la philosophie naturelle. Mais, si l'on excepte les mathématiques, il n'y a aucune science, qui en soit complètement à l'abri. En algèbre, on avance avec une pleine sécurité, en se livrant aux recherches les plus longues, sans jamais détourner son attention des signes, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au dernier résultat. Mais dans les autres sciences, à moins qu'on n'ait fixé le sens des termes par d'exactes définitions, et qu'on ne se soit rendu l'usage de ces termes très-familier par l'habitude de les employer en ce sens; il est rare que l'on puisse, sans risque d'er-

reur, avancer toujours en ne travaillant que sur les signes. Dans bien des cas, il faut pendant tout le cours de nos recherches, donner l'attention la plus constante et la plus scrupuleuse au sens des mots; et souvent ce travail est beaucoup plus pénible que celui qu'exige le procédé logique du raisonnement. Toutefois ceci ne fait point exception aux principes que nous avons posés. L'attention que nous sommes obligés de donner à la valeur des expressions est nécessitée par une circonstance accidentelle, savoir l'ambiguité de certains mots. Elle n'a d'ailleurs aucune liaison essentielle avec le procédé de l'esprit, qui au sens propre porte le nom de raisonnement, lequel consiste uniquement à tirer une conclusion de certaines prémisses. Quelle que soit la science dont on s'occupe, le procédé de l'esprit qui raisonne est toujours parfaitement analogue aux opérations de l'algèbre. En d'autres termes, lorsqu'une fois nous avons déterminé la signification des mots par de bonnes définitions; le raisonnement peut s'exécuter au moyen des signes, sans faire attention, pendant tout le cours de ce travail, aux choses signifiées.

Les conséquences qu'on peut tirer des

observations précédentes, me paroissent décider nettement la question relative à l'objet de notre pensée dans l'emploi des termes généraux. Car il résulte de ces observations que les mots, lors même qu'en les employant on n'a aucun égard à leur signification propre, sont un instrument de pensée qui suffit à toute espèce de raisonnement. Or, pour étayer la doctrine commune sur ce sujet, si l'on peut produire l'ombre d'un argument, c'est apparemment l'impossibilité d'expliquer autrement le procédé de la généralisation. Rien sans doute, que la conviction de cette prétendue impossibilité, n'a pu donner quelque faveur à une hypothèse, qui ne s'appuie sur aucune preuve directe, et que ses plus zélés partisans avouent offrir beaucoup de difficulté et de mystère. L'explication que nous avons donnée fait tomber ce foible et dernier étai.

Mon plan ne me conduit pas à suivre, dans cette partie de mon ouvrage, les conséquences pratiques de la doctrine que je viens d'exposer. Je ne puis cependant laisser passer cette occasion de faire observer combien il est important de cultiver à la fois le talent d'éclaircir les vérités par des exemples,

et l'habitude de raisonner à l'aide des termes généraux. Le talent de donner des éclaircissemens n'est pas seulement nécessaire pour corriger et limiter les résultats généraux ; mais encore pour appliquer, lorsque l'occasion l'exige, les connoissances acquises à des usages réels et pratiques. L'habitude de raisonner par les termes généraux prévient, dans le cours du raisonnement, les distractions que pourroient occasionner des idées étrangères à la question. De plus, elle empêche l'attention de s'arrêter à des souvenirs d'objets ou d'événemens, qui éveillent des sentimens ou des idées associées à ces souvenirs, et peuvent ainsi troubler le jugement.

Cette dernière observation nous donne lieu de remarquer un des principaux principes de l'art de l'orateur. Le but de l'orateur est moins d'instruire et de convaincre l'entendement, que de persuader et d'entraîner l'assentiment de ceux qui l'écoutent. C'est pour cela qu'il lui est souvent utile de revêtir ses raisonnemens d'un langage figuré et particularisé. Par ce moyen, il excite chez ses auditeurs des associations d'idées favorables à son but ; quelquefois même il oc-

cupe leur attention pour la détourner d'un examen trop rigoureux de certains argumens. Cette manière de présenter un raisonnement met à la fois en jeu le jugement, l'imagination et les passions. Aussi, lors même qu'il n'est pas très-concluant, il arrive souvent qu'il séduit les meilleurs esprits.

On peut encore inférer de ce qui a été dit, que la perfection du langage philosophique, soit comme instrument de la pensée, soit comme moyen de communication, consiste dans l'emploi d'expressions, qui, par leur généralité, ne tendent point à éveiller la conception et l'imagination. En d'autres termes, cette perfection consiste, à approcher aussi près qu'il est possible de la nature du langage algébrique. De là résulte l'effet que produit sur l'esprit une longue habitude de spéculations abstraites et philosophiques. Les facultés intellectuelles les plus nécessaires au poëte et à l'orateur, étant toujours contenues, restent à peu près sans emploi, et s'affoiblissent faute d'exercice. Le style s'en ressent. Il devient insensiblement dépourvu d'ornemens, il manque de vivacité, et ne peut manquer de déplaire à ceux qui ne lisent qu'en vue de l'amusement.

SECTION III.

Remarques sur les opinions de quelques philosophes modernes, relatives au sujet de la section précédente.

Après la mort d'Abélard, dont les talens et l'éloquence procurèrent à la secte des nominaux un triomphe brillant, mais de peu de durée, le système des réalistes reprit le dessus. Il fut bientôt si complètement établi dans les écoles, qu'il y prévalut presque sans opposition jusqu'au quatorzième siècle. Il n'est pas aisé d'imaginer quel motif put engager les philosophes à abandonner ainsi une doctrine, qui semble se recommander d'elle-même par sa grande simplicité. Il est probable que les opinions hérétiques, pour lesquelles Abélard et Roscelin encoururent la censure de l'église, jetèrent de la défaveur sur leurs principes philosophiques. Probablement aussi la manière dont ces principes étoient établis et soutenus n'étoit ni assez claire ni assez satisfaisante, pour vaincre les préjugés qu'on

leur opposoit (1). Mais je suis porté à croire, que la cause principale qui amena la décadence de la secte des nominaux, fut le défaut de quelque exemple palpable, propre à éclairer leur doctrine. C'est à la faveur de l'emploi des lettres de l'alphabet dans l'algèbre, que Leibnitz et Berkeley ont réussi à faire comprendre l'emploi du langage comme instrument de la pensée. Au douzième siècle, l'algèbre étoit une science entièrement inconnue. Roscelin et Abélard furent donc obligés d'exposer l'idée qu'ils avoient conçue au moyen de circonlocutions générales. Et ils durent éprouver de grandes difficultés à établir leur doctrine d'une manière satisfaisante, même à leurs propres yeux. Cette remarque, pour le dire en passant, en même tems qu'elle explique la lenteur des progrès que fit cette doctrine dans le monde savant, donne une grande idée du génie de ceux qui, au milieu de circonstances si défavorables, approchèrent si fort de la vérité,

(1) Le grand argument des nominaux contre l'existence des universaux, étoit « qu'il ne faut pas mul» tiplier les êtres sans nécessité. » *Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem.*

et s'efforcèrent de substituer des principes justes et philosophiques, aux vaines opinions qui, de leur tems, étoient si généralement reçues.

Au quatorzième siècle, la secte des nominaux paroît avoir été totalement effacée. Leur doctrine fut également réprouvée par les deux grands partis qui divisoient les écoles à cette époque; savoir, les disciples de Duns Scot et ceux de Thomas d'Aquin. Ces deux sectes différoient entr'elles dans leur manière d'expliquer la nature des universaux, et s'attaquoient mutuellement avec beaucoup d'aigreur. Mais elles s'accordoient à rejeter la doctrine des nominaux, non-seulement comme absurde, mais comme menant aux plus dangereuses conséquences. Enfin Guillaume Occam, anglois, disciple de Duns Scot, réveilla ces querelles assoupies; et prit en main, avec beaucoup d'habileté et de succès, la défense des opinions de Roscelin depuis long-tems abandonnées. A compter de cette époque, la dispute devint fort animée dans les universités de France, d'Allemagne et d'Angleterre; surtout dans celles de France et d'Allemagne, dont les souverains, par diverses vues politiques, ne

dédaignèrent pas d'y prendre part, et firent servir quelquefois le pouvoir dont ils étoient revêtus à l'appui de leurs opinions. L'empereur Louis de Bavière, en reconnoissance des bons services qu'Occam lui avoit rendus, dans ses querelles avec le pape (1) se rangea du côté des nominaux. Louis XI, roi de France, s'attacha aux réalistes et persécuta cruellement les partisans de la secte rivale (1).

A l'époque de la réformation, des objets de discussion plus intéressans, occupèrent les hommes instruits. Mais le zèle produit par les controverses théologiques put difficilement surpasser celui qui s'étoit manifesté, peu avant cette époque, dans la querelle des réalistes et des nominaux. Voici comme s'exprime à ce sujet un auteur qui en avoit été témoin oculaire : « Après les cris vinrent » l'acharnement, le sarcasme, les menaces, » les insultes. Ainsi commença cette lutte » où chacun s'efforçoit de renverser son

(1) On rapporte qu'Occam avoit coutume de dire à l'Empereur : *Tu me defendas gladio, et ego te defendam calamo.* « Défends-moi avec l'épée, je te défen» drai avec la plume. » BRUCKER. *Hist. phil.* Vol. III. p. 848.

(1) MOSHEIM, *Histoire ecclésiastique.*

» adversaire. Des paroles on en vint aux » coups. Ce fut une lutte au sens propre. » Rien ne fut omis de ce qui pouvoit l'ag- » graver ; les soufflets, les coups de pied, » les crachats, les morsures. On eut même » recours aux armes dont les lutteurs s'inter- » disent l'usage ; les bâtons et le fer furent » employés. Il y eut plusieurs blessés, il y » eut même quelques morts » (1).

On peut croire que ce récit n'a rien d'exagéré, puisqu'il est confirmé par une autorité respectable. Erasme parle de ces scènes violentes comme d'une chose qui n'étoit pas rare : « Ils combattent jusqu'à pâlir de co- » lère, jusqu'à se charger d'injure, jusqu'à » se cracher au visage, quelquefois jusqu'à » se battre à coups de poing ; en adoptant » les uns le langage des réalistes ; et les » autres celui des nominaux » (2).

(1) *Clamores primum ad ravim ; hinc improbitas, sannæ, minæ, convitia, dum luctantur, et uterque alterum tentat prosternere ; consumtis verbis, venitur ad pugnos, ad veram luctam ex ficta et simulata. Quin etiam, quæ contingunt in palæstra, illic non desunt, colaphi, alapæ, conspulio, calces, morsus ; etiam quæ jam supra leges palæstræ, fustes, ferrum. Saucii multi, nonnunquam occisi.* Ludovicus Vives.

(2) *Eos usque ad pallorem, usque ad convitia,*

Quoique les questions théologiques, auxquelles donna lieu la réformation, aient eu l'effet d'interrompre les sanglantes querelles dont je viens de faire le tableau; la question philosophique, qui avoit excité celles-ci, n'a pas été entièrement abandonnée. Plusieurs écrivains l'ont reprise en considération; et quoiqu'on ait quelque droit de s'en étonner, ceux qui s'en occupent ne sont pas encore pleinement d'accord. A la vérité les noms de ralliement n'existe plus, on ne parle plus de Réalistes et de Nominaux. Mais l'objet principal sur lequel ces sectes se divisoient est le même qui a été mis en question de notre tems, et il a donné lieu

---

usque ad sputa, nonunquam et usque ad pugnos invicem digladiari; alios, ut Nominales, alios ut Reales, loqui. Les Nominaux provoquèrent la mort de Jean Hus, qui étoit Réaliste. Et dans leur lettre à Louis XI, roi de France, ils ne se défendent pas d'avoir immolé cette victime à leur ressentiment. D'autre part, les Réalistes obtinrent en 1479, la condamnation de Jean de Wesalie, qui étoit attaché au parti des Nominaux. Ces sectes rivales portèrent si loin la fureur qui les animoit l'une contre l'autre, qu'elle s'accusèrent mutuellement d'être « coupable du péché contre » le Saint-Esprit. » Mosheim, *Hist. eccl.*

à une des plus belles spéculations de toute la philosophie moderne.

Parmi les partisans de la doctrine des nominaux, depuis la renaissance des lettres, les plus distingués sont Hobbes, Berkeley et Hume. Le premier rejette l'hypothèse des réalistes, en plusieurs endroits de ses ouvrages; et établit celle de leurs adversaires, avec le discernement, la simplicité et la précision qui lui sont propres (1). Le second

(1) « Parce qu'à plusieurs choses on applique un » nom universel, on a cru que les choses même » étoient universelles. Et on a soutenu sérieusement, » qu'outre Pierre, Jean, et tout le reste des individus » de l'espèce humaine, qui sont, seront, ou ont été » dans le monde, il y a quelqu'autre chose, qui » s'appelle homme; savoir, un homme en général. » L'erreur vient de ce que l'on confond le mot universel » avec ce qu'il signifie. Si quelqu'un demande à un » peintre de lui faire le portrait d'un homme, ou » d'un homme en général, il entend seulement que le » peintre choisisse l'individu qu'il voudra, et il faut » bien que ce modèle soit au nombre des hommes qui » ont été, sont, ou seront. Or aucun de ces hommes » n'est une chose universelle. Au contraire si l'on » demande le portrait du Roi, ou de toute autre » personne en particulier, on limite le choix du » peintre. Il est donc clair qu'il n'y a rien d'universel » que les noms, que, par cette raison, on appelle

envisageoit, je crois avec raison, la doctrine ancienne des universaux, soutenue par les réalistes avec beaucoup de subtilité, comme une des grandes causes des erreurs et de l'espèce de mystère, qui se sont introduits dans les sciences abstraites. En conséquence il s'est efforcé de renverser cette doctrine, en appliquant à ce sujet ses propres doctrines, pleines de génie et d'originalité. Le point de vue sous lequel Hume (1) a en-

» indéfinis, parce que celui qui les emploie ne leur » assigne pas de limite, et en laisse faire l'appli- » cation à ceux à qui il s'adresse. Un nom indivi- » duel au contraire est limité à une seule chose » entre plusieurs; comme quand je dis *cet homme*, » en le montrant, ou en lui donnant son nom propre, » ou de toute autre manière. » HOBBES, *Tripos*, chap. V. §. 6.

(1) « On a élevé, au sujet des idées abstraites ou » générales une question fort importante. On de- » mande, si les idées sont générales ou particu- » lières dans la conception même qu'en a l'esprit. » Un grand philosophe s'est élevé contre l'opinion » communément reçue à cet égard; et soutient que » toutes nos idées générales ne sont que les parti- » culières attachées à un certain terme, qui leur » donne une signification plus étendue; et fait qu'à » leur occasion nous nous rappelons d'autres indi- » vidus semblables. J'envisage cette remarque, comme

visagé ce sujet ne diffère pas essentiellement, comme il l'observe lui-même, de celui sous lequel Berkeley l'avoit présenté. Je dirai à ce propos qu'il semble regarder ce dernier philosophe comme l'auteur d'une opinion, qui ne lui appartient que pour l'avoir exposée et défendue. Car, depuis le tems de Roscelin et d'Abélard, cette opinion a été connue et habituellement discutée dans toutes les universités de l'Europe (1).

» une des plus grandes et des plus précieuses dé-
» couvertes qui aient été faites récemment dans la
» république des lettres; et je vais m'appliquer en
» conséquence à la confirmer par quelques argu-
» mens, qui, j'espère, en mettront la vérité hors de
» doute. » *Treatise* etc. (C'est-à-dire *Traité de la nature humaine.* Liv. I. Part. I. sect. 7.).

(1) Leibnitz s'est aussi déclaré pastisan des Nominaux dans une dissertation *De stylo philosophico Marii Nizolii.* Ce Nizolius publia un livre à Parme en 1553, intitulé : *De veris principiis et vera ratione philosophandi*, où il réfuta plusieurs doctrines d'Aristote et entr'autres son opinion sur les Universaux. Leibnitz publia une édition de cet ouvrage, avec une préface et des notes, à Francfort en 1670. Cette préface et ces notes se trouvent dans le quatrième volume des Œuvres de Leibnitz publiées par Dutens, à Genève en 1768. J'ai inséré un court extrait de la préface dans ma note I à la fin de ce volume.

Quel que soit le mérite de ces écrivains, quelque soin qu'ils aient pris d'éclaircir et de défendre le système des nominaux; aucun d'eux ne me semble avoir vu dans toute leur étendue les conséquences importantes qu'on en peut tirer. L'abbé de Condillac est le premier, je crois (en exceptant peut-être Leibnitz) qui a vu que, d'après ce système, le talent de bien raisonner doit consister en grande partie dans l'art de manier avec habileté le langage et de l'employer comme instrument de la pensée. Ses observations les plus précieuses sur ce sujet se trouvent dans son *Art de penser*, qui forme le quatrième volume de son *Cours d'études*.

Le Dr. Campbell, dans sa *Philosophie de la rhétorique*, a aussi fondé sur les principes de Berkeley et de Hume, une théorie curieuse et intéressante, dont j'aurai bientôt occasion de m'occuper.

L'explication que fournit la doctrine de ces écrivains, du procédé de l'esprit dans les raisonnemens généraux, est si simple, et en même tems, à mon avis, si satisfaisante, que j'ai éprouvé, je l'avoue, un sentiment de surprise en voyant tenter de nouveaux efforts, pour faire revivre le système des réalistes.

réalistes. L'un des plus habiles promoteurs de cette entreprise est sans doute le Dr. Price. Dans son estimable *Traité sur la morale,* il a employé tout son talent à soutenir quelques-uns des dogmes de l'ancienne école de Platon. Il a été au-delà; et à l'imitation de Platon lui-même, il a lié la doctrine des universaux aux questions les plus sublimes de la théologie naturelle. Tout ce qu'il a écrit à l'appui de ces théories anciennes, je l'ai lu avec beaucoup d'attention. Mais il ne m'a pas été possible d'adopter ses opinions, ni même de les comprendre pleinement. J'avouerai encore que je ne puis m'empêcher d'envisager comme une présomption assez forte contre ses principes, l'espèce d'obscurité et de mystère dont s'enveloppe dans ces matières un écrivain qui, dans toute autre, brille par la précision des idées et par la clarté du style.

Les raisonnemens que fait le Dr. Price pour établir l'existence des universaux sont d'autant plus remarquables, qu'il adopte plusieurs résultats de la doctrine du Dr. Reid sur la théorie des idées appliquées à la perception. Il reconnoît qu'il est impossible qu'il y ait dans l'esprit des images ou des res-

semblances des choses extérieures. Mais il paroît toujours supposer, que dans l'acte de la pensée, il y a *quelque chose* qui est immédiatement présent à l'esprit, et qui est l'objet de son attention. « Quand on con-» temple une vérité abstraite, dit-il, l'objet » même n'est-il pas présent à l'esprit? Quand » des millions d'intelligences contemplent » l'égalité de l'angle dans le demi-cercle à » l'angle droit, n'ont-elles pas toutes le » même objet en vue? Cet objet n'est-il » rien? ou n'est-il qu'une image, une espèce » d'ombre? Ces recherches, » ajoute-t-il, » élèvent bien haut nos pensées » (1).

(1) Voici le passage en son entier : « Le mot *idée* » est employé quelquefois pour signifier l'objet immé-» diat de l'esprit dans l'acte de la pensée, considéré » comme quelque chose qui est dans l'esprit, qui » représente l'objet réel, mais qui n'est pas cet objet. » Ce sens du mot *idée* dérive de l'opinion, que » lorsque nous pensons à un objet qui existe hors » de nous; il y a quelque chose qui est immédia-» tement présent à notre esprit et qui est distinct » de l'objet éloigné. Mais quelle est cette chose pré-» sente immédiatement? C'est mal s'exprimer de » l'appeler une image de l'objet qui est dans l'es-» prit. Dirons-nous donc, qu'il n'existe rien de pareil? » Mais ne seroit-ce pas dire, que quand l'esprit est

La difficulté qui a paru si embarrassante à cet ingénieux écrivain est au vrai plus apparente que réelle. J'ai fait voir en détail que pour la perception, l'imagination et la mémoire, nous n'avons aucune raison de croire qu'il existe dans l'esprit quelque chose qui soit distinct de l'esprit même. On a vu de plus qu'en supposant que cela fût, nos opérations intellectuelles seroient tout aussi inexplicables qu'elles le sont dans la supposition contraire. Pourquoi donc supposerions-nous, que lorsque nous sommes occupés de réflexions générales, il doit exister dans l'esprit certains objets de ses pensées ; puisqu'il n'y a aucune raison de croire qu'il en existe,

---

» occupé à contempler et à examiner un objet qui » n'est pas en sa présence, ou qui même n'existe pas; » il est occupé à contempler et à examiner rien, ou » en d'autres termes, qu'il ne pense point du tout? » Quand on contemple une vérité abstraite, l'objet » même n'est-il pas présent à l'esprit? Quand des » millions d'intelligences contemplent l'égalité de » l'angle dans le demi-cercle à l'angle droit; n'ont- » elles pas toutes le même objet en vue? Cet objet » n'est-il rien? ou n'est-il qu'une image; une espèce » d'ombre? Ces recherches élèvent bien haut nos » pensées. »

dans les cas même où l'esprit s'occupe des individus?

On peut néanmoins faire une nouvelle instance. On peut dire que dans les spéculations générales, il n'y a point à la vérité d'objet de la pensée existant dans l'esprit, mais qu'il doit y avoir toutefois une chose quelconque sur quoi, dans ces cas-là, notre attention se fixe. A cette difficulté, je n'ai d'autre réponse à faire que l'exposé du fait que j'ai déjà tâché d'établir. Je dirai donc qu'il n'y a que deux voies ouvertes à l'entendement pour spéculer sur les classes d'objets. L'une consiste à employer les termes génériques; l'autre, à choisir un individu de la classe, pour en faire le représentant du reste. Ces deux méthodes sont au fond si voisines, que nous sommes autorisés à établir comme un principe, que, sans l'usage des signes, toutes nos pensées se seroient bornées aux individus. Lors donc que nous raisonnons sur les classes ou genres, les objets de notre attention sont de simples signes. Ou si, en quelque cas, le mot générique nous rappelle des individus; cette circonstance doit être envisagée comme l'effet d'une association accidentelle; et elle a plutôt l'effet de troubler le raisonnement que de le faciliter.

Si l'on demande ultérieurement : n'auroit-il pas été possible que la divinité nous eût rendus capables de raisonner sur les classes d'objets, sans l'emploi des signes? Je ne tenterai point de répondre à cette question. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'homme actuel n'est pas fait ainsi. Mais supposons qu'il fût tel. Il ne s'ensuivroit pas immédiatement, qu'il existe dans un genre, quelque chose de distinct des individus qui le composent. Car nous savons très-bien que la faculté dont nous jouissons, de penser aux individus, sans l'usage des signes, ne dépend en aucune façon de l'existence ou de la non-existence de ces individus, au moment où notre pensée s'en occupe.

Quoiqu'il en soit, ce seroit une entreprise vaine, dans des recherches de cette nature, de nous livrer à des questions de simple possibilité. Il sera plus utile de faire observer les avantages que nous tirons de notre constitution actuelle. Ils s'offrent à moi comme très-grands et vraiment admirables. Les lois de la généralisation disposent les hommes à échanger entr'eux leurs acquisitions intellectuelles; car elles leur imposent la nécessité d'employer dans leurs méditations solitaires,

un instrument de la pensée, qui est en même tems pour eux un moyen de communication mutuelle.

Dans l'esquisse que j'ai tracée de la querelle des nominaux et des réalistes, relativement à l'existence des universaux, je n'ai rien dit de la secte intermédiaire des conceptualistes. Leur dogme principal étoit, dit-on, que l'esprit a le pouvoir de former des conceptions générales (1). La manière

---

(1) *Nominales, deserta paulo Abelardi hypothesi, universalia in notionibus atque conceptibus mentis, ex rebus singularibus abstractione formatis, consistere statuebant; unde conceptuales dicti sunt.*

Brucker. Vol. III. p. 908. (Lips. 1766.)

Nominalium tres erant familiæ. Aliqui, ut Roscelinus, universalia meras esse voces docuerunt. Alii iterum in solo intellectu posuerunt, atque meros animi conceptus esse autumarunt; quos conceptuales aliqui vocant, et a nominalibus distinguunt, quanquam alii etiam confundant. Alii fuerunt, qui universalia quæsiverunt, non tam in vocibus, quam in sermonibus integris; quod Joh. Sarisberiensis adscribit Pet. Abelardo; quo quid intelligat ille, mihi non satis liquet. Morhof. Polyhistor. T. II. L. I. C. XIII. §. 2.

Je n'ai point parlé de la dernière secte de nominaux, dont il est ici fait mention, parce qu'il m'est impossible de me faire quelqu'idée de leur doctrine.

indistincte et inexacte dont ils s'expriment rend leur opinion sur ce point fort difficile à bien saisir. En tout, je penche à croire qu'elle revenoit à adopter les deux propositions suivantes. Premièrement : nous n'avons aucune raison de croire à l'existence des essences, ou idées universelles, qu'on prétend correspondre aux termes généraux. Secondement : l'esprit a le pouvoir de raisonner sur les genres ou classes d'individus, *sans l'emploi du langage*. Et véritablement, je ne saurois quelle autre hypothèse on pourroit imaginer sur ce sujet, en s'écartant des deux sectes célèbres dont je me suis jusqu'ici exclusivement occupé. Nous savons que les conceptualistes s'accordoient avec les nominaux en niant l'existence des universaux. Sur quoi donc pourrions-nous supposer qu'ils différassent de leurs opinions, si ce n'est sur la nécessité du langage, envisagé comme instrument de la pensée, pour suivre toute espèce de méditation ou de raisonnement relatif à des objets généraux?

C'est dans cette secte des conceptualistes que le Dr. Reid est enclin à placer Mr. Locke. Je suis du même avis en ce sens seulement, que si Locke a eu sur ce point une opinion

décidée, c'étoit essentiellement la même qui est contenue dans les deux propositions que je viens d'énoncer. Les contradictions apparentes, qui se rencontrent dans les expressions de cet auteur sur ce sujet, ont donné lieu de lui prêter des opinions opposées. Mais comme ces contradictions font assez voir qu'il n'étoit satisfait ni du système des réalistes, ni de celui des nominaux, il me paroît qu'on en peut conclure qu'il avoit quelque penchant pour l'hypothèse intermédiaire; quoiqu'à dire vrai ses expressions soient assez étranges et peu exactes (1).

Me sera-t-il permis d'ajouter, que l'opinion du Dr. Reid lui-même me paroît aussi très-voisine de celle des conceptualistes? Je veux dire, qu'elle coïncide à peu près avec les deux propositions auxquelles j'ai réduit le système de cette secte. L'absurdité de l'opinion ancienne, de Platon et d'Aristote, a été établie par Reid avec autant de clarté que de force. Et de plus, ses réflexions, neuves et importantes, sur la théorie des idées, ont achevé de déraciner le préjugé sur lequel s'étoit établi le système

(1) Voyez la note K.

des universaux. Dès qu'il est bien prouvé, que, même pour ce qui concerne les individus, il n'y a aucune raison de croire qu'il existe dans l'esprit un objet de la pensée, distinct de l'esprit lui-même, on voit disparoître toutes les difficultés dans lesquelles les philosophes de divers tems se sont embarrassés, en voulant expliquer le procédé de la généralisation d'après une supposition contraire.

D'un autre côté, la manière dont le Dr. Reid critique Berkeley et Hume fait assez voir que son opinion n'est pas la même que celle de ces deux philosophes. Il pense sans doute que le pouvoir qu'a notre esprit, de raisonner sur des classes d'objets, suppose quelque faculté, dont leurs systèmes ne peuvent rendre compte.

Connoissant, comme je fais, la parfaite candeur de cet homme excellent, je dirai franchement qu'en cette matière il ne me semble pas s'être exprimé d'une manière aussi claire et aussi satisfaisante, qu'il a coutume de faire. Il ne nie expressément nulle part que, dans nos raisonnemens généraux, le langage ne soit un instrument nécessaire de la pensée. Toutefois il n'affirme point non

plus que la chose soit ainsi. Et comme il déclare n'être point satisfait des doctrines de Berkeley et de Hume, les lecteurs doivent naturellement en conclure qu'il rejette leur assertion à cet égard. Il est d'autant plus à regretter que cet auteur ne se soit pas expliqué sur ce point, que c'est le seul sur lequel il puisse raisonnablement y avoir dissentiment, entre ceux qui sont satisfaits de la réfutation que Reid a faite du système des idées. En admettant cette réfutation, il n'y a plus de discussion possible entre les réalistes et les conceptualistes. Mais entre les conceptualistes et les nominaux, la dispute, relative à la grande question de l'emploi des signes dans les spéculations générales, demeure en son entier.

Pour justifier les expressions qu'il emploie en parlant des universaux, et pour attaquer celles de Berkeley et de Hume, Reid s'efforce d'établir une distinction entre la conception et l'imagination, qui lui paroît avoir été trop négligée par les philosophes : « Une » chose universelle, dit-il, n'est l'objet » d'aucun des sens externes, et par consé- » quent elle ne peut être imaginée. Mais » elle peut être conçue distinctement.

» Quand Pope dit : *L'étude qui convient* » *à l'homme, c'est l'homme ;* je conçois » clairement sa pensée, quoique mon ima- » gination ne me présente ni un blanc, ni un » noir, ni un homme bien fait, ni un homme » mal fait. Je puis concevoir une chose im- » possible; mais je ne peux pas l'imaginer. » Je puis concevoir, mais non imaginer, » une proposition ou une démonstration. Je » puis concevoir, et je ne puis imaginer, » l'entendement et la volonté ; la vertu et » le vice; et tous les autres attributs de » l'esprit. De même je puis distinctement » concevoir les universaux ; mais je ne puis » les imaginer » (1).

Il paroît de là que, par cette expression, concevoir les universaux, le Dr. Reid n'entend autre chose, que comprendre le sens des propositions où se trouvent des termes généraux. Du reste, les observations qu'il fait à ce sujet, en les admettant même sans aucune restriction, n'influent en rien sur la question relative à la nécessité des signes, pour méditer sur de telles propositions. J'ai fait remarquer, dans le chapitre précédent,

(1) P. 482.

que les métaphysiciens ont employé souvent le mot *conception* dans un sens vague. Cette circonstance a contribué à jeter de la confusion dans ce sujet. On ne peut concevoir les universaux, de la manière dont on conçoit un objet individuel placé hors de la portée de nos sens. C'est ce qui est accordé de part et d'autre. Pourquoi donc emploierions-nous le même mot *conception*, pour exprimer deux opérations de l'esprit essentiellement différentes ? Quand nous parlons de concevoir ou de comprendre une proposition générale, nous n'entendons rien dire autre chose, sinon que, par l'habitude de la langue, nous savons qu'il nous est possible de substituer à volonté aux termes généraux de la proposition, les noms de certains individus que ces termes désignent. Quand nous entendons énoncer une proposition dont les termes ne nous sont pas familiers, nous demandons naturellement qu'on les éclaircisse par des exemples ou des cas particuliers. Lorsqu'au moyen de ces applications, nous sommes sûrs qu'il dépend de nous d'interpréter ainsi la proposition, nous disons que nous en concevons ou que nous en comprenons le sens. Et nous nous exprimons de la sorte, lors même que

nous ne nous occupons que du sens des mots, et souvent au moment où aucun exemple particulier n'est présent à notre pensée. C'est la seule chose qu'on puisse entendre, lorsqu'en parlant des termes d'une proposition générale, on dit qu'on les comprend. Le raisonnement du Dr. Reid n'attaque donc en aucune façon la doctrine des nominaux, qui croient que, sans l'emploi du langage (en comprenant sous ce mot toute espèce de signes), nous n'aurions jamais été capables d'étendre nos raisonnemens au-delà des individus.

Il y a bien des cas où nous pouvons employer sans risque, dans nos raisonnemens, des termes généraux, que nous ne pourrions pas interpréter, et qui sont pour nous absolument insignifians. Je l'ai fait voir dans la section précédente de ce chapitre.

envisagé comme instrument de la pensée, paroissent lui avoir été suggérées par un passage du *Traité de la nature humaine* de Hume, que voici : « Je pense que tout homme » qui aura examiné la situation de son esprit » tandis qu'il raisonne, reconnoîtra avec moi » que nous n'attachons pas toujours une idée » complète et distincte à chaque terme que » nous employons. En parlant de gouverne- » ment, de religion, de négociation, de con- » quête, il est rare que nous développions, » dans notre esprit toutes les idées simples, » contenues dans ces idées complexes. On » remarquera néanmoins, que, malgré cette » imperfection dans nos notions, nous savons, » en traitant ces sortes de sujets, éviter de dire » des absurdités. Nous apercevons la contra- » diction qui règne entre les idées, presque » aussi bien, que si nous les comprenions » pleinement. Par exemple; supposons qu'en » parlant de guerre, quelqu'un au lieu de » dire, *le plus foible a toujours recours* » *à la négociation*, dise, *le plus foible a* » *toujours recours à la conquête :* aussitôt » l'habitude que nous avons acquise, d'at- » tribuer à nos idées certaines relations » entre elles, agit sur le son des mots,

» et nous fait apercevoir sur-le-champ l'ab-
» surdité de la proposition énoncée, »

Dans les remarques du Dr. Campbell sur ce passage, il tâche d'expliquer comment l'habitude de penser et de parler établit insensiblement dans l'esprit ces relations entre les mots, au moyen desquelles nous pouvons les employer à suivre la marche d'un raisonnement, sans faire constamment attention à la signification de chacun d'eux. Presque toutes ces remarques me paroissent très-justes. Le développement qu'il leur donne m'empêche de les citer; et je ne veux pas, en les abrégeant, courir le risque de leur faire perdre quelque chose de leur mérite.

« En conséquence, » continue cet ingénieux écrivain, « il arrive, que, dans les
» matières qui nous sont très-familières,
» nous pouvons raisonner au moyen des
» mots, sans être obligé de recourir cons-
» tamment à leur signification. Presque toutes
» les applications qu'on en peut faire (en
» d'autres termes, presque toutes les relations
» de ces signes) nous sont devenues habi-
» tuelles. Il résulte de là, qu'à l'instant où
» l'on nous présente une application nouvelle
» et inusitée de ces termes, nous ne man-

quons

» quons pas de nous en apercevoir. Cette » découverte engendre le doute, et ce doute » nous engage à recourir sur-le-champ » aux idées dont ces mots sont les signes. » Ce recours aux choses signifiées, qui a » lieu toutes les fois que l'esprit éprouve » quelqu'embarras, est fort naturel, et dans » des sujets bien connus, il nous est très- » facile. L'effet immédiat de cette recherche, » ou de ce recours, est de nous faire découvrir » le sens, ou le défaut de sens, de ce qui a » été dit. Mais, dans des matières qui ne » nous sont point familières, ou qui sont » traitées d'une manière nouvelle pour nous, » ou enfin qui sont très-abstruses et com- » pliquées, il en est tout autrement. » Les cas dans lesquels nous sommes le plus sujets à être séduits par des mots vides de sens, se réduisent, selon le Dr. Campbell, aux trois suivans.

Premièrement, celui où les expressions sont chargées de métaphores.

Secondement, celui où on emploie très-fréquemment des termes, qui désignent des objets d'une nature fort compliquée et avec lesquels notre esprit n'est pas assez familiarisé. Tels sont les mots, gouvernement, religion,

état, constitution, police, pouvoir, commerce, législation, jurisdiction, proportion, symétrie, élégance.

Troisièmement, celui où les termes employés sont très-abstraits, et ont par conséquent une signification très-étendue (1). L'auteur éclaircit ces remarques, par des exemples intéressans, auxquels il m'est impossible de m'arrêter ici.

A la suite de ces observations, je me permettrai d'ajouter celle-ci : Nous sommes

---

(1) « Plus un mot est général dans sa signification, » plus il est facile d'en abuser par une application » vicieuse et insignifiante. Un terme fort général » s'applique également à une multitude de différens » individus. Un terme moins étendu ne s'applique » qu'à un moindre nombre. Quand les applications » légitimes d'un mot sont très-nombreuses, il est » impossible qu'elles soient toutes fixées assez forte- » ment par l'habitude. Nous sommes donc forcés, » pour plus grande sûreté, de recourir perpétuelle- » ment du signe à la notion qu'a notre esprit de la » chose signifiée. En conséquence, par la raison qui a » été dite, il est difficile en ce cas, de donner à cette » notion une détermination fixe et bien constatée. » Voilà comment la grande latitude d'un mot, quoi- » que toute différente de l'ambiguité, a néanmoins » souvent le même effet. »

Philosophie de la rhétorique, vol. II. p. 122.

doublement sujets à cette séduction des mots, lorsque le langage dont nous nous servons ne nous est pas parfaitement familier. Rien n'est plus propre à faire voir comment les mots nous servent à raisonner, qu'un petit fait relatif à cette remarque. Il arrive souvent qu'une observation qui, dans notre langue maternelle, nous paroît commune et légère, nous semble acquérir, dans une langue étrangère, de l'importance et de l'originalité. Je sais du moins, que plus d'une fois je me suis fait de la sorte une idée exagérée du mérite de certains auteurs anciens ou étrangers. Plus d'une fois, une phrase ou une maxime, qui, au premier coup-d'œil, me frappoit par une apparence de profondeur ou me sembloit fort ingénieuse; m'a paru changer de nature, lorsque je l'ai traduite en termes familiers pour moi; et qu'elle ne m'a plus offert alors qu'une pensée commune ou même frivole.

Un style plein d'art et d'inversions inusitées a, dans notre propre langue, un effet analogue à celui que je viens d'attribuer à un langage étranger. « Il y a », dit Bacon, « une » autre espèce de style, travaillé dans le but » de rendre tous les mots piquans, toutes les » phrases concises, tout le discours tourné

Campbell, il doit être moins facile dans les premières de découvrir les erreurs commises dans une suite de raisonnemens.

Les erreurs de ce genre, auxquelles on est exposé en employant les mots comme instrumens de la pensée, n'étonneront pas ceux qui voudront bien réfléchir que toutes les langues, qui ont jusqu'ici existé dans le monde, ont eu leur source dans l'usage populaire; et que leur application aux usages philosophiques étoit absolument étrangère à ceux qui les ont inventées. Ne seroit-il pas possible de faire un langage, qui eût le double avantage de faciliter les communications philosophiques, et d'être un instrument de raisonnement et d'invention plus commode que toutes les langues connues? C'est une question dont la discussion est fort difficile, et sur laquelle je ne hasarderai pas une opinion. Le peu de succès qu'a eu l'ingénieuse tentative faite par Wilkins pour inventer un caractère réel et un langage philosophique, n'est peut-être pas une raison décisive à opposer à toute tentative de même genre. Sans parler de quelques défauts que l'on pourroit relever dans le plan que cet auteur s'étoit tracé; il faut remarquer que

ses vues se bornoient à trouver un moyen de faciliter et d'étendre les communications littéraires entre des nations différentes. Leibnitz est, je crois, le seul jusqu'ici qui ait conçu la possibilité d'aider l'invention et le raisonnement, en offrant à ces facultés un instrument de pensée plus commode. Mais il n'a exposé nulle part ses idées sur cet intéressant sujet. Nous ne savons qu'il s'en est occupé, que par l'extrait d'une conversation qu'il eut en Angleterre avec MM. Boyle et Oldenbourg, en 1673, et par quelques traits rapides, jetés çà et là dans ses ouvrages (1).

Dans le cours de cette conversation, il remarqua que Wilkins n'avoit pas compris le véritable but d'un caractère réel; que ce but n'étoit pas simplement de faciliter la correspondance entre les nations différentes; mais bien plus encore d'aider la raison, l'invention et la mémoire. Dans ses ouvrages, il parle aussi quelque part d'un alphabet des pensées humaines, qu'il s'étoit occupé à faire; et qui probablement, comme le remarque Fontenelle, avoit quelque rapport avec sa langue universelle (2).

(1) Voyez la note L.

(2) « M. Leibnitz avoit conçu le projet d'une langue

La nouvelle nomenclature introduite dans la chimie offre, à ce qu'il me semble, un bel exemple de l'effet qu'ont, pour aider l'intelligence, des expressions justes et bien définies. Il est probable qu'il ne se passera pas beaucoup de tems, sans qu'on tente en d'autres sciences une réforme pareille.

» philosophique et universelle. Wilkins, évêque de » Chester, et Dalgarno y avoient travaillé; mais dès » le tems qu'il étoit en Angleterre, il avoit dit à » Messieurs Boyle et Oldenbourg, qu'il ne croyoit » pas que ces grands hommes eussent encore frappé » au but. Ils pouvoient bien faire que des nations qui » ne s'entendoient pas eussent aisément commerce, » mais ils n'avoient pas attrappé les véritables ca- » ractères réels, qui étoient l'instrument le plus fin » dont l'esprit humain pût se servir, et qui devoient » extrêmement faciliter et le raisonnement, et la » mémoire et l'invention des choses. Ils devoient res- » sembler, autant qu'il étoient possible, aux carac- » tères d'algèbre, qui en effet sont très-simples et » très-expressifs; qui n'ont jamais ni superfluités, » ni équivoques; et dont toutes les parties sont rai- » sonnées. Il a parlé en quelqu'endroit d'un alphabet » des pensées humaines, qu'il méditoit. Selon toutes » les apparences, cet alphabet avoit rapport à sa » langue universelle. » *Éloge de M.* LEIBNITZ *par M. de* FONTENELLE.

SECTION V.

Des objets auxquels s'applique la faculté d'abstraire et de généraliser.

On vient de voir que, sans l'usage des signes, nos connoissances auroient été nécessairement bornées aux individus, et que nous aurions été absolument incapables de former des classifications et des raisonnemens généraux. Quelques auteurs ont prétendu que, sans la faculté de généraliser (qui n'est comme je l'ai fait voir, que la faculté d'employer des termes généraux), nous n'aurions pu exécuter aucune espèce de raisonnement. Il m'est impossible de souscrire à cette opinion. Elle est tout au moins énoncée d'une manière fort imparfaite. Je la crois vraie ou fausse, selon le sens que l'on donne au mot *raisonnement*, et je soupçonne qu'elle est fausse dans le sens le plus usité. Avant donc de poser une telle proposition, il est indispensable de bien déterminer le sens du mot ambigu qui s'y trouve employé.

Plusieurs philosophes ont remarqué, que l'attente où nous sommes de la continuation

des lois de la nature n'est pas fondée sur le raisonnement. On a proposé récemment diverses théories pour expliquer ce sentiment et en dévoiler l'origine. Mr. Hume le résout en une association d'idées. Le Dr. Reid soutient, au contraire, que c'est un principe primitif de notre constitution mentale, et qu'il n'admet aucune explication. Il le range en conséquence parmi ces faits généraux, auxquels nous arrivons comme aux derniers résultats de nos recherches, et au-delà desquels la philosophie ne peut pénétrer (1).

(1) Dans des recherches de cette nature, auxquelles si peu de personnes se livrent, il est agréable d'observer de l'accord entre ceux qui s'en occupent, et qui cependant semblent avoir à d'autres égards une manière de penser et des systèmes fort différens. Le passage suivant, où Condorcet expose les opinions de Turgot, rappelle la doctrine de Reid sur ce sujet.

« La mémoire de nos sensations et la faculté que » nous avons de réfléchir sur ces sensations passées et » de les combiner, sont le seul principe de nos con- » noissances. La supposition qu'il existe des lois cons- » tantes, auxquelles tous les phénomènes observés » sont assujettis, de manière à reparoître dans tous » les tems, dans toutes les circonstances, tels qu'ils » sont déterminés par ces lois, est le seul fondement » de la certitude de ces connoissances. »

« Nous avons la conscience d'avoir observé cette

Sans ce principe qui nous fait attendre les événemens d'après la continuation supposée des lois de la nature, il nous seroit impossible de diriger notre conduite, comme l'exige le cours ordinaire des choses. Aussi retrouvons-nous en nous-mêmes cet instinct dès les premiers momens de notre existence.

» constance, et un sentiment involontaire nous force » de croire qu'elle continuera de subsister. La pro- » babilité qui en résulte, quelque grande qu'elle soit, » n'est pas une certitude. Aucune relation néces- » saire ne lie pour nous le passé à l'avenir, ni la » constance de ce que j'ai vu à celle de ce que j'aurois » continué d'observer, si j'étois resté dans des cir- » constances semblables; mais l'impression, qui me » porte à regarder comme existant, comme réel, ce » qui m'a présenté ce caractère de constance, est » irrésistible. » *Vie de* TURGOT, *partie II, p. 56.*

« Quand un François et un Anglois pensent de même, » dit Voltaire, « il faut bien qu'ils aient raison. » *

* CONDORCET, dans son *Essai d'application de l'analyse à la probabilité des décisions prises à la pluralité des voix*, croit devoir employer un principe découvert par LA PLACE, pour déterminer la probabilité de cette attente de la constance des lois de la nature. Je ne crois pas cette entreprise possible à exécuter (Voyez les *Mém. de Berlin pour 1796, p. 15.*). D'excellens philosophes pensent autrement et paroissent avoir confiance en ses raisonnemens. Voyez DÉGÉRANDO. *Hist. des systèmes, T. III. p. 476. P. P. p.*

Et à un certain point il nous est commun avec les animaux.

Il suit évidemment de ces principes, qu'il n'est pas nécessaire, pour la conduite de la vie, de donner la forme de propositions générales, comme le font les philosophes, aux lois de la nature; ou même de les exprimer en paroles. Le philosophe, par exemple, établira comme lois de la nature, que « le feu brûle »; ou « que les corps pe- » sans tombent quand ils ne sont pas sou- » tenus. » Mais long-tems avant l'usage des signes artificiels, et même avant l'aurore de la raison, l'enfant apprend à agir en conséquence de ces suppositions. En agissant ainsi, il obéit à l'instinct dont nous avons parlé; et dont les opérations, ainsi que celles de bien d'autres instincts, sont dirigées par l'expérience de l'individu. Si donc l'homme n'avoit été destiné qu'à acquérir les connoissances nécessaires à la conservation de son existence animale; il auroit pu remplir sa destination sans le secours du langage.

De même que cette prévoyance d'instinct dirige notre conduite relativement aux événemens futurs, ainsi la connoissance des causes physiques augmente notre pouvoir sur

la nature, par l'emploi d'une suite d'agens. Nous nous servons de l'air pour alimenter le feu; du feu, pour rendre le fer malléable; du fer, pour une multitude d'usages. Or je crois que tout cela peut être conçu et exécuté sans l'aide du langage. Cependant pour découvrir une suite de moyens adaptés à une certaine fin; en d'autres termes, pour réussir dans une invention mécanique; il faut, selon la manière de s'exprimer généralement reçue parmi les philosophes, quelque exercice de la faculté de raisonner. En ce sens donc, je pense que cette faculté n'est pas nécessairement assujettie à la faculté de généraliser ou à l'usage des signes.

A l'appui de cette assertion, je ferai remarquer que les sauvages, dont l'esprit est presque toujours occupé d'objets individuels, et à qui les spéculations générales sont étrangères, autant par goût que par défaut de capacité, ne laissent pas en certaines occasions d'employer de longues suites de moyens, pour obtenir la fin qu'ils ont en vue. On peut même observer quelque chose de pareil, quoiqu'à un moindre degré chez les animaux. Et si ce procédé ne leur est pas aussi familier, il est probable que c'est moins par la difficulté

de généraliser, que par la foiblesse de quelques autres facultés, dont ils jouissent comme nous, mais à un degré fort inférieur, en particulier par la foiblesse de leur attention et de leur mémoire. Les actions des brutes, par lesquelles on prétend prouver qu'elles ne sont pas privées de raisonnement, appartiennent toutes aux inventions mécaniques. Elles sont par-là même tout à fait distinctes de ces procédés intellectuels pour lesquels les signes sont indispensables (1).

---

(1) Un des exemples les mieux attestés de la sagacité des animaux, est celui dont il est question dans la *Lettre sur les animaux* de Bailly à Le Roy.

« Un de mes amis, » dit Bailly, « homme d'esprit et digne de confiance, m'a raconté deux faits » dont il a été témoin. Il avoit un singe très-intelligent; il s'amusoit à lui donner des noix dont » l'animal étoit très-friand; mais il les plaçoit assez » loin, pour que, retenu par sa chaîne, le singe ne » pût pas les atteindre : après bien des efforts inutiles, qui ne servent qu'à préparer l'invention, le » singe, voyant passer un domestique portant une » serviette sous le bras, se saisit de cette serviette, » et s'en servit pour atteindre à la noix et l'amener » jusqu'à lui. La manière de casser la noix exigea » une nouvelle invention; il en vint à bout, en plaçant la noix à terre, et en y faisant tomber de

Je ne rechercherai point si les inventions mécaniques dont j'ai parlé, qui consistent à employer une suite de causes physiques pour opérer ce que nous ne pouvons pas faire immédiatement, méritent ou ne méritent pas

---

» haut une pierre ou un caillou pour la briser. Vous » voyez, Monsieur, que sans avoir connu, comme » Galilée, les lois de la chute des corps, le singe » avoit bien remarqué la force que ces corps ac- » quièrent par la chute. Ce moyen cependant se » trouva en défaut. Un jour qu'il avoit plu, la terre » étoit molle, la noix enfonçoit, et la pierre n'a- » voit plus d'action pour la briser. Que fit le singe? » Il alla chercher un tuileau, plaça la noix dessus, » et en laissant tomber la pierre, il brisa la noix » qui n'enfonçoit plus. » *Discours et mémoires de l'auteur de l'Histoire de l'astronomie. Paris, 1790. T. II. p. 126.*

En supposant ces faits exacts, la distinction entre l'homme et la brute n'en est pas moins tranchée. Dans aucune des inventions qu'on attribue aux animaux, il n'y a rien qui ressemble au procédé intellectuel, par lequel l'esprit humain forme des conclusions générales; à ce procédé, qui, d'après les principes posés ci-dessus, suppose l'usage des termes généraux. Ainsi la faculté qui nous met en état de classer les objets, et d'employer les signes comme instrumens de la pensée, est autant que nous en pouvons juger, propre à l'espèce humaine.

le nom de raisonnement. Il suffit à mon but de faire observer que cet acte de la pensée est essentiellement différent du procédé de généralisation, pour lequel l'usage des signes est indispensablement requis. Je dois avouer toutefois que ce que je viens de dire n'est point applicable à des inventions mécaniques plus compliquées, dans lesquelles un grand nombre de facultés sont en jeu et tendent en commun à produire certains effets particuliers. De telles inventions supposent peut-être des procédés intellectuels, qui ne peuvent point avoir lieu sans l'emploi des signes. Mais c'est une question qui sera plus convenablement discutée en traitant du raisonnement.

En général, on peut remarquer, que dans tous les cas où nos pensées se rapportent aux objets ou aux événemens purement individuels, dont nous avons un souvenir présent et distinct (1), nous ne sommes point forcés

(1) J'ajoute cette restriction, parce qu'il est impossible, sans langage, de s'occuper d'objets ou d'événemens individuels, qui n'ont point frappé nos sens. La manière dont nous pensons à ces objets ou à ces événemens est fort bien décrite dans le passage

d'employer des mots. Souvent néanmoins il arrive, qu'en considérant des sujets particuliers, nous faisons des raisonnemens où se trouvent comprises des notions fort générales. Dans ces cas-là, nous pouvons bien concevoir, sans faire usage des mots, les objets sur lesquels nous raisonnons; mais nous sommes forcés de recourir au langage,

---

suivant de Wollaston, quoiqu'il tire de son raisonnement une conclusion peu philosophique.

« Un homme n'est pas connu de la postérité, parce que son nom lui est transmis. Il ne vit pas, » parce que son nom vit. Quand on dit : César » subjugua la Gaule, vainquit Pompée, changea la » république romaine en monarchie, etc. c'est pour » nous, comme si on disoit: le vainqueur de Pompée » fut César; c'est-à-dire, César et le vainqueur de » Pompée sont un seul et même homme. Une de » ces désignations ne nous fait pas mieux connoître » César, que ne peut faire l'autre. Le résultat est » donc de nous apprendre que le vainqueur de » Pompée vainquit Pompée, ou que quelqu'un vain» quit Pompée. Et puisque Pompée n'est pas mieux » connu que César, cela signifie finalement, que » quelqu'un a vaincu quelqu'un. Voilà donc à quoi » se réduit cette immortalité si vantée! voilà ce que » les hommes décorent du nom de gloire! »

Religion of nat. del. p. 117.

pour

pour suivre les réflexions qu'ils nous suggèrent. Si le *sujet* même de nos raisonnemens est général, les mots sont le seul objet qui occupe nos pensées. Je comprends dans cette classe de raisonnemens tous ceux qui ne roulent pas uniquement sur les individus, quelle que soit d'ailleurs l'étendue du champ qu'ils embrassent. Ainsi selon que les mots, employés dans de tels raisonnemens, seront d'une signification plus ou moins restreinte, nos conclusions pourront être ou moins ou plus générales. Mais cette circonstance purement accidentelle n'influe en rien sur la nature du procédé intellectuel. On peut donc poser en principe, que dans tous les cas, sans exception, où nous étendons nos spéculations au-delà des individus, le langage n'est pas seulement pour nous un utile secours, il est le seul instrument qu'il nous soit possible d'employer.

Ces remarques me conduisent à parler de la distinction caractéristique entre les spéculations du philosophe et celles des hommes moins exercés à réfléchir. Ce n'est pas que le philosophe soit accoutumé à pousser plus loin la suite du raisonnement. Mais il est accoutumé à former des conclusions plus

étendues, parce qu'il est familiarisé avec l'emploi des termes plus étendus ou plus généraux. On rencontre quelquefois parmi les hommes les moins instruits, des esprits qui manient supérieurement le raisonnement. Mais n'exerçant cette faculté que relativement aux objets individuels, ils ne parviennent point à établir des vérités générales. En conséquence, soit que les circonstances les appellent à mener une vie active ou à s'occuper de spéculations, leurs talens ne peuvent s'exercer que dans une sphère très-limitée. Le philosophe, familiarisé, par l'éducation qu'il a reçue et par ses propres méditations, avec l'usage des termes les plus étendus, est en état de parvenir à des théorèmes généraux, sans plus d'efforts peut-être que n'en exigent souvent les détails des affaires communes. Et ces théorèmes, exposés à ceux qui se bornent aux détails, leur paroissent, par la variété des applications, indiquer une fertilité d'invention presque surnaturelle (1).

(1) « Les raisonnemens généraux ne semblent em-
» barrassés, que parce qu'ils sont généraux. Il n'est
» pas aisé, pour le commun des hommes, de déta-

L'analogie de ces opérations avec celles de l'algèbre peut servir à les faire mieux comprendre. La différence entre les procédés de cet art et ceux du simple raisonnement est moindre qu'on ne le suppose. Elle consiste, si je ne trompe, en un seul point. Le langage de l'algèbre lui est exclusivement propre, et nous n'y associons point de notions particulières. C'est pour cela qu'on y aperçoit mieux l'utilité des signes pour manier la pensée, qu'on ne peut le faire en employant des mots, qui éveillent continuellement des souvenirs (1).

» cher d'une multitude de cas ou d'objets particu-
» liers ce qu'ils ont de commun; et surtout de le
» détacher de manière à n'y laisser aucun mélange,
» aucune circonstance superflue. Ils ne savent tirer
» que des conclusions particulières. Ils ne peuvent
» s'élever aux propositions universelles, qui com-
» prennent sous elles une infinité de propositions
» individuelles et renferment toute une science dans
» un seul théorème. Leur vue ne peut parcourir sans
» trouble cette immense étendue. Et les conclusions
» auxquelles on arrive par de tels moyens, quoi-
» qu'exprimées fort clairement, leur semblent obs-
» cures et embarrassées. » HUME, *Discours politiques.*

(1) L'auteur néglige, sans doute à dessein, quel-

Quand le célèbre Viéte fit voir aux algébristes qu'en substituant des lettres de l'alphabet aux quantités connues, chaque solution de problème deviendroit une vérité générale, il n'accrut point la difficulté des raisonnemens algébriques. Il ne fit qu'étendre la signification des termes dans lesquels ils étoient conçus. Que si, en enseignant cette science, on a reconnu qu'il est utile aux commençans de s'exercer à résoudre les problèmes avec des nombres particuliers, avant de passer à l'arithmétique générale; ce n'est pas que le premier de ces procédés soit plus simple que le second : c'est parce que le but ou l'utilité en est plus évidente; c'est aussi parce qu'on réussit plus aisément, par des exemples que par des paroles, à faire comprendre la différence d'un résultat particulier à un théorème général.

Les procédés intellectuels d'un ignorant

---

ques avantages subordonnés. L'un des plus importans me paroît être la brièveté. A cet égard une simple lettre a un grand avantage sur un mot. La syntaxe algébrique est aussi beaucoup plus simple que la syntaxe grammaticale. Cela est assez évident, et pour s'en convaincre il suffit de traduire une expression algébrique. *P. P. p.*

et d'un philosophe offrent précisément la même différence qui nous frappe lorsque nous comparons les deux états successifs de l'algèbre, avant et après Viète. Les termes généraux, reçus dans les diverses sciences, donnent, à ceux qui les emploient avec précision et dextérité, le même avantage sur le talent sans culture, que possède l'algébriste sur le plus habile chiffreur.

Si l'on admet la doctrine que je viens d'exposer, elle présente l'utilité du langage sous un aspect bien intéressant. Les mêmes facultés, qui, sans l'usage des signes, ne se seroient pas élevées au-dessus de la contemplation des individus, se trouvent par leur secours en état de saisir sans efforts des théorèmes généraux, que toute la sagacité humaine appliquée aux cas particuliers n'eût jamais pu atteindre. L'accroissement de force, qui résulte pour l'homme de l'invention des machines, n'est qu'une foible image de l'accroissement de capacité, qu'il doit à l'emploi du langage. C'est sans doute le sentiment de cet accroissement de capacité, qui est la principale source du plaisir que nous procure la découverte d'un théorème général. Une telle découverte nous donne à l'instant l'empire

absolu sur un nombre infini de vérités particulières. Elle donne à l'ame le sentiment de sa force. Et ce sentiment ressemble à celui qu'on éprouve en voyant les grands effets physiques, produits à notre gré par les plus belles inventions mécaniques.

Peut-être sera-t-on tenté de croire au premier coup-d'œil que, d'après les mêmes principes, la difficulté des découvertes philosophiques est moindre qu'on ne le croit communément. La vérité est que cette difficulté est d'une autre nature, qu'on ne seroit porté à le croire d'après un examen superficiel du sujet. Pour manier habilement l'instrument délicat des raisonnemens généraux; pour se mettre à l'abri des erreurs où il entraîne ceux qui l'emploient d'une manière inconsidérée; il faut un degré d'attention et de patience, dont peu d'esprits sont capables; il faut une circonspection et une vigilance sur toute la suite de ses pensées, qu'on n'acquiert que par l'habitude, et même par une habitude ancienne de réflexion philosophique. L'office principal de la logique est de nous aider à faire cette précieuse acquisition. Cette science est plus utile et plus profonde que l'art frivole qu'on

décore souvent de ce nom; elle repose toute entière sur la philosophie de l'esprit humain. La partie de la logique que j'ai particulièrement en vue restera toujours fort imparfaite, si l'on n'entreprend pas un travail qui touche à l'histoire de l'esprit humain et dont on ne s'est point encore occupé. Ce travail consisteroit à expliquer les pas successifs, par lesquels l'esprit acquiert la connoissance et l'usage des diverses classes de mots, dont est composé le langage qu'emploient les hommes instruits. J'ai eu occasion, dans la section précédente, de faire remarquer quelques-unes des erreurs de raisonnement auxquelles l'usage inconsidéré des mots nous expose. Et dans une autre partie de cet ouvrage, je serai appelé à reprendre ce sujet plus en détail.

SECTION VI.

Des erreurs auxquelles nous sommes exposés, soit dans les objets de spéculation, soit dans la conduite des affaires, par une application inconsidérée des principes généraux.

On vient de voir les avantages que retire le philosophe de l'habitude de négliger l'étude des cas ou des objets particuliers, et de concentrer son attention sur les principes généraux. Je crois avoir aussi suffisamment prouvé que le langage est le seul moyen par lequel l'esprit humain peut jouir de cet avantage.

Mais pour employer avec sûreté les principes généraux, il faut de l'art et de la prudence. On en a également besoin pour reconnoître leur vérité et pour en faire de justes applications. Si l'on ne fait pas attention aux circonstances qui les modifient dans la pratique, ils deviennent dans les affaires une source d'erreurs et de mécomptes, quoiqu'ils soient vrais, et quoiqu'on raisonne

juste. Si nos principes se trouvent faux, ils entraîneront une multitude d'erreurs, soit dans la spéculation, soit dans la pratique. Et plus ces principes seront étendus, plus les erreurs se multiplieront.

Pour éclairer pleinement ces observations, il faudroit entrer dans trop de détails. Je me bornerai à un petit nombre de remarques, que j'estime de quelqu'importance.

En premier lieu, il est évidemment impossible d'établir des principes généraux qui aient de la solidité, sans une étude préalable des cas particuliers. En d'autres termes, il faut nécessairement commencer par examiner les objets et les événemens individuels, pour pouvoir établir une base de classification exacte, et pour avoir un guide sûr dans la recherche des lois de la nature. C'est le seul moyen de parvenir à des principes auxquels on doive avoir confiance, et qui puissent nous diriger sans risque dans l'étude des vérités de détail. Si nos principes n'avoient pas cet avantage, s'ils ne s'appliquoient pas à la pratique; quelques beaux qu'ils pussent paroître en théorie, ils seroient d'une valeur fort inférieure à celle de l'expérience bornée des hommes ignorans. La vérité de

ces observations est si évidente et si généralement reconnue, qu'il est inutile de les développer. A peine aurois-je cru nécessaire de les rappeler, si elles n'avoient été contestées par quelques-uns des plus célèbres philosophes de l'antiquité, qu'égarèrent les fausses idées qu'ils s'étoient faites de la nature des universaux. Ils oublièrent que les genres et les espèces sont des créations de notre entendement ; que nous les formons à notre gré, en écartant notre attention des qualités distinctives des objets et en donnant un nom à leurs qualités communes. Ils imaginèrent que les universaux ont une existence réelle, ou, pour me servir de leurs propres expressions, qu'ils sont les *essences* des individus. Ils se flattèrent donc, en dirigeant d'entrée leur attention sur ces essences, de pénétrer directement dans tous les secrets de l'univers, sans être obligés de passer par l'étude détaillée des faits naturels. Ces erreurs, communes aux Platonistes et aux Péripatéticiens, et que les Pythagoriciens avoient probablement adoptées avant eux, contribuèrent, plus peut-être que toute autre cause, à retarder les progrès des anciens dans la physique. Le savant Harris est presque le

seul, parmi les modernes, qui ait entrepris de défendre ce plan d'études philosophiques, et qui l'ait jugé préférable à celui que les disciples de Bacon ont suivi avec tant de succès.

« Les Platonistes, » dit-il, « considérant la » science comme quelque chose de certain, » de fixe et de défini, ne voulurent pas qu'en » aucun cas elle eût pour objet quelque » chose de mal défini, de vague et de pas- » sager. Par cette raison, ils exclurent de » son enceinte les individus ou les objets des » sens; et, comme dit Ammonius, ils s'éle- » vèrent, dans leur contemplation, des êtres » particuliers aux êtres universels, qui, par » leur nature propre, sont éternels et défi- » nis. » — « C'est d'après ces principes que » Platon traçoit la marche à suivre dans nos » recherches. Il pensoit qu'il faut descendre » des genres les plus élevés, sous lesquels » se trouvent comprises plusieurs espèces » subordonnées, jusqu'au dernier ordre de » ces espèces, c'est-à-dire, jusqu'à celles » qui ne contiennent que des individus. A » ce point il croyoit qu'il convenoit de s'ar- » rêter; et que les individus devoient être » entièrement abandonnés; parce que leur

» contemplation ne peut point constituer » une science » (1).

« Telle étoit, » ajoute cet auteur, « la » marche de la philosophie ancienne. La » mode nouvelle offre un aspect un peu dif- » férent. Les philosophes ne semblent plus » occupés qu'à amasser dans de volumineux » recueils un nombre infini de faits sensibles, » particuliers, et détachés; dont l'effet prin- » cipal est d'exciter en nous des mouvemens » d'admiration. » — Ailleurs ce même auteur remarque, » qu'un esprit vraiment sage » abandonne l'étude des objets particuliers, » dont il sait que le nombre est infini et in- » compréhensible ; qu'il tourne les yeux de » l'intelligence sur ce qui est général, sur » ce qui comprend une grande étendue d'ob- » jets ; et qu'il apprend à voir et à recon- » noître tout ce qui existe au moyen des » idées générales » (2).

Si l'on fait abstraction de ces erreurs manifestes, commises par les anciens philosophes, en ce qui concerne l'ordre à suivre dans nos recherches ; et si l'on suppose que

(1) Harris, Three treatises, p. 341, 342.

(2) *Ibid.* P. 227.

ces recherches finissent là où les Platonistes disent qu'elles doivent commencer; on ne trouvera point très-outrés les pompeux éloges qu'ils font de ce genre de vérités étendues dont ils composent la science ; bien entendu qu'on en supprime les termes obscurs et mystérieux, qu'ils y ont quelquefois introduits. Il est probable, qu'ils furent frappés du succès de quelques recherches dirigées par des principes généraux; et qu'ils admirèrent l'effet de ces principes, pour accroître la capacité de l'esprit humain. Séduits d'ailleurs par l'impatience qu'éprouve souvent le génie, quand il s'applique à l'étude des objets de détail ; ils tachèrent de se persuader, qu'en rentrant en eux-mêmes et se vouant exclusivement à la méditation, ils trouveroient, dans les principes généraux, quelques objets de contemplation immédiate, propres à l'intelligence ; comme les individus, qui composent le monde matériel, en fournissent aux sens. En liant étroitement cette opinion à leur doctrine des universaux, ils parvinrent malheureusement à la présenter sous une forme si mystérieuse, que non-seulement ils s'égarèrent eux-mêmes, mais qu'ils égarèrent avec eux tous les savans de

l'Europe, et troublèrent leur jugement, pendant une longue suite de siècles.

La conséquence qu'on peut tirer de ces observations est, que toutes les connoissances humaines reposent sur l'examen des objets et des faits particuliers, comme sur leur base et leur fondement ; que les principes généraux ne sont par conséquent vrais et utiles, qu'autant qu'ils peuvent se résoudre en ces premiers élémens. On ne doit pas entendre par là, que les connoissances de chaque homme doivent avoir pour unique base sa propre expérience. Si telle étoit la loi de notre nature, la marche de la science et les progrès de l'esprit humain seroient d'une extrême lenteur. S'il falloit que chaque homme classât les objets uniquement d'après ses observations et ses abstractions ; s'il n'avoit d'autre moyen de parvenir aux vérités générales, qui doivent diriger sa conduite, que de faire lui-même un examen attentif de tous les faits particuliers qui le frappent; l'état des affaires humaines seroit à peu près au point auquel avoit pu le porter l'expérience de la première génération des hommes. Et telle est au fait la situation dans laquelle se trouve le genre humain, partout où son exis-

tence dépend des efforts que peut faire chaque individu isolé pour pourvoir à tous ses besoins ; partout où, par là même, les habitudes et les connoissances qu'acquiert chaque individu sont le résultat de son expérience personnelle. Dans une société civilisée, une des premières acquisitions que font les enfans est celle du langage. Par ce moyen, ils sont familiarisés de bonne heure avec la contemplation des classes d'objets et des vérités générales. Et avant l'âge auquel le sauvage a amassé les connoissances nécessaires à sa conservation, ils se sont appropriés les découvertes d'une longue suite de siècles.

Mais, quoiqu'avant la division des arts et des professions en diverses classes séparées, l'état du genre humain dût nécessairement être stationnaire ; telle est la disposition naturelle de l'esprit à remonter des vérités particulières aux conclusions générales, que, dès l'enfance de la société, il se trouva sans doute des hommes empressés à recueillir les résultats de leur expérience, et qui en firent usage pour l'instruction d'autrui, aussi bien que pour eux-mêmes. Cependant, avant que les termes généraux fussent en usage, le seul moyen qu'avoient les hommes de se commu-

niquer de tels résultats, consistoit à offrir quelque exemple particulier d'une application facile et très-frappante. En d'autres termes, la sagesse, dans ces siècles reculés, dut énoncer ses maximes par des fables et des paraboles, ou sous la forme encore plus simple des proverbes; et non sous une forme générale et scientifique. On put incontestablement donner de la sorte beaucoup d'utiles leçons de morale et de prudence. Mais il est facile de voir que des vérités générales, exprimées uniquement par des exemples, ne permettoient pas aux générations successives de profiter des travaux de celles qui les avoient devancées pour aller plus loin qu'elles et perfectionner leurs maximes. Car sous cette forme, l'entendement auroit fait de vains efforts pour les combiner, ou pour les employer comme prémisses dans ses raisonnemens afin d'arriver à des résultats plus étendus et moins familiers. Il est indispensable pour exécuter un tel travail, que le but ou la moralité de la fable soit séparée des circonstances accessoires et présentée sous la forme d'une proposition générale.

On voit par ce qui précède, combien l'introduction des termes généraux, et l'usage des

des propositions générales influent sur les progrès de la raison, qui sont nécessairement liés aux progrès de la société. En conséquence des améliorations graduelles qu'éprouve le langage, en sa qualité d'instrument de la pensée, les classifications des choses et des faits, qui occupent les facultés de chaque race successive, dès leur premier développement, sont plus justes et plus étendues, que celles qui occupoient les races qui l'ont précédée : les découvertes, qui à une certaine époque n'étoient connues que d'un petit nombre d'hommes savans et studieux, deviennent, dans un âge suivant, l'opinion reçue de tous les hommes instruits ; et la génération, qui succède à celle-ci, les envisage comme faisant partie de l'instruction commune et élémentaire. Et véritablement, en se bornant à ceux qui jouissent dès la première enfance des avantages d'une éducation soignée, on observe que, même à cet âge tendre, quelques-uns des résultats les plus éloignés et les plus admirables des travaux de l'intelligence leur sont connus et familiers, autant que peuvent l'être les phénomènes les plus communs, qui frappent habituellement leurs sens.

Si ces remarques ont un caractère de vérité, elles ouvrent une perspective illimitée d'amélioration intellectuelle pour les siècles futurs ; car elles nous font voir des moyens, toujours à notre portée, d'abréger et de faciliter de plus en plus les procédés de l'étude, à mesure que croîtra le nombre des vérités reconnues. Cette perspective n'est pas de pure théorie. L'histoire de toutes les sciences la dévoile à nos yeux : mais plus que toute autre, l'histoire de la physique et des mathématiques ; parce que, dans ces sciences, l'état des découvertes, et les méthodes d'instruction (1), peuvent en tout tems être aisément comparées. J'ai été précédé, dans cette dernière observation, par un mathématicien éminent, mort dans le cours de ces dernières années. La manière éloquente et philosophique dont il établit cette vérité ne peut manquer de convaincre ceux qui sont en état de juger des faits sur lesquels sa conclusion se fonde.

(1) Quant aux méthodes d'instruction, je ne sais s'il n'arrive point quelquefois que les avantages des méthodes nouvelles sont, à quelques égards, compensés par la perte des avantages qui étoient propres aux méthodes anciennes. C'est un doute logique que je soumets à l'examen des juges compétens. P. P. p.

« Qu'il me soit permis, dit-il, de présen-
» ter, à ceux qui refusent de croire à ces
» perfectionnemens successifs de l'espèce
» humaine, un exemple pris dans les sciences
» où la marche de la vérité est la plus sûre,
» où elle peut être mesurée avec plus de pré-
» cision. Ces vérités élémentaires de géo-
» métrie et d'astronomie, qui avoient été
» dans l'Inde et dans l'Egypte une doctrine
» occulte, sur laquelle des prêtres ambi-
» tieux avoient fondé leur empire, étoient
» dans la Grèce, au tems d'Archimède ou
» d'Hipparque, des connoissances vulgaires,
» enseignées dans les écoles communes.
» Dans le siècle dernier, il suffisoit de quel-
» ques années d'étude, pour savoir tout ce
» qu'Archimède et Hipparque avoient pu
» connoître; et aujourd'hui, deux années
» de l'enseignement d'un professeur vont au-
» delà de ce que savoient Leibnitz ou New-
» ton. Qu'on médite cet exemple, qu'on
» saisisse cette chaîne, qui s'étend d'un prêtre
» de Memphis à Euler, et remplit la distance
» immense qui les sépare; qu'on observe à
» chaque époque le génie devançant le siècle
» présent, et la médiocrité atteignant à ce
» qu'il avoit découvert dans celui qui précé-

» doit ; on apprendra que la nature nous a » donné les moyens d'épargner le tems et » de ménager l'attention, et qu'il n'existe » aucune raison de croire que ces moyens » puissent avoir un terme. On verra qu'au » moment où une multitude de solutions » particulières, de faits isolés, commencent » à épuiser l'attention, à fatiguer la mé- » moire ; ces théories dispersées viennent se » perdre dans une méthode générale, tous » les faits se réunir dans un fait unique, et » que ces généralisations, ces réunions gé- » nérales, n'ont, comme les multiplications » d'un nombre par lui-même, d'autre limite » qu'un infini, auquel il est impossible d'at- » teindre » (1).

(1) Voyez la note M.

SECTION VII.

Continuation du même sujet. Différences des intelligences humaines, provenant de leurs différentes habitudes d'abstraire et de généraliser.

QUAND j'ai fait remarquer qu'un des principaux effets de la civilisation est de familiariser l'esprit avec les termes et les propositions générales ; je n'ai pas voulu dire que son influence à cet égard s'étende également à toutes les classes de la société. Au contraire, cet effet n'a lieu d'ordinaire que pour ceux de ses membres qui reçoivent une éducation libérale. Les hommes qui composent les classes inférieures, semblables en cela aux peuples sauvages, sont tellement occupés d'objets et d'événemens particuliers, que quand, par imitation, ils emploient des expressions générales, ils font usage de leur mémoire plutôt que de leur jugement ; et comprennent le plus souvent assez mal les raisonnemens dont ces expressions sont la base.

A peine est-il nécessaire de dire, à propos de cette espèce d'incapacité, qu'on ne peut

admettre une telle assertion qu'avec certaines restrictions. Cela doit être sous-entendu dans toutes les observations de ce genre. Dans l'état actuel de la société, on trouveroit difficilement quelqu'un qui ne fût pas familiarisé avec certains termes généraux, avec certaines vérités générales. Ainsi ce que j'ai dit n'est vrai qu'à l'égard des habitudes dominantes que l'esprit a contractées. Abréger le travail du raisonnement et de la mémoire, en dirigeant l'attention vers les principes généraux, au lieu de la fixer sur les détails ; tel est l'objet avoué de toute espèce de philosophie. Ainsi selon qu'un homme a plus ou moins d'esprit philosophique, ses réflexions habituelles, quel qu'en soit d'ailleurs l'objet, se dirigeront plus vers les principes ou vers les détails.

On peut donc diviser en deux classes les hommes accoutumés à exercer leurs facultés intellectuelles. Ces classes se distinguent l'une de l'autre fort nettement par leurs habitudes opposées. L'une comprend ceux qu'on appelle hommes d'affaires, presque constamment occupés de cas particuliers ; l'autre ceux qui s'occupent d'abstractions, connus sous le nom de philosophes.

Les avantages, dont ceux-ci jouissent à

quelques égards, ont été suffisamment indiqués. Mais à ces avantages sont attachés quelques inconvéniens. La solidité des principes généraux dépend de l'exactitude des observations de détail sur lesquelles ils se fondent; et leur utilité dépend de leurs applications pratiques. Or il arrive malheureusement, que les dispositions de l'esprit, qui sont favorables aux recherches philosophiques, à moins d'être soumises à une règle exacte, peuvent aisément nous égarer, lorsqu'il s'agit d'appliquer les connoissances que nous avons acquises aux divers usages que suppose la pratique des arts ou la conduite des affaires.

Pour sentir la vérité de cette observation, il suffit presque de se rappeler que toute opération de classification, et par conséquent de raisonnement général, suppose l'exercice de la faculté d'abstraire. Car il suit de là, que la disposition à se livrer à ces actes de la pensée doit accoutumer l'esprit à négliger les différences qui distinguent chaque objet de tout autre, pour se fixer exclusivement sur les qualités qui leur sont communes. Or pour réussir dans la pratique, ce qu'il y a de plus nécessaire est de connoître en détail, et de se rendre familier sous tous les rapports, l'objet particulier de notre étude.

Mais de plus, par cela même que les principes généraux sont fondés sur des classifications abstraites, on ne doit les envisager dans la pratique, que comme des approximations de la vérité, dont l'expérience personnelle doit rectifier et déterminer le sens. C'est ainsi qu'en traitant de la théorie des machines, on a coutume, pour simplifier, de faire abstraction du frottement et du poids de leurs différentes parties ; on considère le levier comme une ligne inflexible, les cordes comme des lignes parfaitement flexibles ; au moyen de ces abstractions et d'autres semblables, un sujet extrêmement compliqué devient susceptible d'être traité par la géométrie élémentaire. De même en traitant de la politique en théorie, il devient indispensable de faire abstraction de plusieurs circonstances de détail qui sont propres aux différentes formes de gouvernement, et de s'en tenir à certaines classes auxquelles on les réduit toutes, selon leur tendance ou leur caractère principal. Quoique tous les gouvernemens observés soient plus ou moins mêlés de diverses formes, nous raisonnons sur les monarchies, les aristocraties et les démocraties pures, comme si elles existoient réellement. Sans une telle

classification, l'attention ne pourroit se fixer, au milieu d'une multitude de détails, dans lesquels elle seroit inévitablement égarée, et il nous seroit impossible d'arriver à des principes généraux, propres à nous diriger dans la comparaison des diverses institutions politiques.

C'est par les mêmes motifs, que le fermier réduit le nombre infiniment variable des différens sols à un petit nombre d'espèces; que le médecin rapporte les variétés infinies des constitutions individuelles à un petit nombre de tempéramens; et que le moraliste, au milieu de la diversité des caractères, saisit un petit nombre de principes d'action, sous lesquels il les distribue.

Ces classifications, et les résultats qui en dépendent, ont un avantage manifeste. Mais il n'est pas moins évident, que des principes, qui sont le fruit de quelques efforts d'abstraction, ne peuvent s'appliquer littéralement aux cas particuliers, et ne seront pas d'un grand secours pour diriger la conduite, si l'on n'y joint un certain degré d'habileté expérimentale et pratique. Voilà comment il se fait, qu'un homme habile en théorie s'expose souvent à être tourné en ridicule

par ceux qu'il croit fort inférieurs à lui, et paroît, dans les arts et dans les affaires, au-dessous d'un homme borné à la simple pratique. Il est vrai que celui-ci a des vues peu étendues, et ne connoît que ce que lui a appris son expérience personnelle; mais dans cette étroite enceinte, il agit avec aisance et avec succès. Le philosophe spéculatif au contraire peut, au moyen de quelques principes, approcher de la vérité dans une infinité de cas, qu'il ne connoît pas par sa propre expérience. Il voit en conséquence avec quelque dédain les idées bornées de la multitude et sourit des prétentions mal fondées qu'on lui oppose. Mais vient-il à mettre lui-même ses principes en exécution; il ne sait plus comment s'y prendre et il échoue dans les plus simples démarches. De là cette maxime reçue, et « propagée, » dit Hume, « avec tant de » soin par les sots de tous les tems, qu'un » homme de génie est inepte aux affaires. »

Il n'est pas facile d'expliquer, d'une manière claire et complète, en quoi consiste l'habileté dans l'expérience et dans la pratique. On voit d'abord qu'elle suppose le talent de l'observation et d'une observation à la fois détaillée, étendue et rapide; une

mémoire prompte et fidèle, qui rappelle, avec exactitude et sans réflexion, les résultats de la théorie; une grande présence d'esprit, que des circonstances imprévues ne déconcertent pas; en outre, en certains cas, des sens très-parfaits et l'adresse nécessaire pour l'exécution de certains procédés mécaniques. On sent que tous ces avantages ne peuvent être acquis que par des habitudes actives, et par un genre de vie qui nous familiarise avec les circonstances réelles où de tels talens se déploient. En effet, celles de nos facultés animales et intellectuelles, qui se rapportent à la pratique, s'exercent dans des cas particuliers, et jamais sur des objets généraux. Elles ne peuvent donc être cultivées et perfectionnées, que dans la vie active, et au milieu des détails qui forment l'ensemble des affaires.

J'en ai dit assez pour faire voir qu'il est impossible d'acquérir le talent des affaires, ou quelque habileté dans aucun des arts, sans la pratique et l'expérience. On en peut conclure encore que l'expérience, sans aucune théorie, peut suffire en certains cas pour se distinguer, soit dans les arts, soit dans les affaires. Mais il ne faut pas attendre, de ceux

qui n'ont que leur expérience pour guide, de grandes vues, telles qu'en exigent les places supérieures, ni même de nouvelles inventions dans les arts. Leur adresse ou leur dextérité est le fruit de l'imitation, ou des leçons directes de leur propre expérience personnelle. Il n'est pas possible que de ces deux sources ils tirent des combinaisons inconnues. L'expérience personnelle toute seule peut donc tout au plus former l'esprit à s'acquitter des fonctions qu'impose un état subordonné. Elle donne la routine des affaires; ou elle apprend, dans les arts, à répéter les opérations communes.

Le portrait de Mr. George Grenville, tracé par Burke, dans son discours sur la taxe d'Amérique, offre un tableau animé de l'insuffisance de l'expérience pour mettre un homme en état de gouverner dans des situations toutes nouvelles. Ce morceau, digne de son auteur, est conçu en termes généraux, et tels qu'avec peu de changemens on peut aisément l'appliquer à toute espèce d'objets relatifs à la pratique : le voici.

« Mr. Grenville étoit destiné au barreau. » La jurisprudence est, à mon avis, une des » premières et des plus nobles sciences. Elle

» est plus propre, qu'aucune autre étude,
» à donner à l'intelligence de la vivacité et
» de la vigueur. Mais elle n'a pas au même
» degré l'avantage d'étendre les vues et
» d'inspirer des pensées libérales. Après ses
» premières études Mr. Grenville ne se livra
» pas au grand monde; il se jeta entièrement
» dans les affaires; j'entends dans la pratique
» des bureaux, dont il étudia avec soin les
» limites et les formes immuables. On peut
» incontestablement acquérir en ce genre
» beaucoup de connoissances variées; et il
» n'y a point de connoissances qui n'aient
» leur prix. Mais on peut dire avec vérité,
» que les hommes trop exclusivement versés
» dans le travail des bureaux, ont rarement
» de grandes vues. Leurs occupations habi-
» tuelles les accoutument à envisager le fond
» des affaires comme n'ayant guères plus
» d'importance que la forme. Mais la forme
» est adaptée au cours ordinaire des choses.
» En conséquence les hommes nourris dans
» les bureaux administrent fort bien, tant
» que les affaires vont leur train naturel et
» accoutumé. Mais quand il n'y a plus de
» route tracée, quand toutes les eaux sont
» débordées, quand il s'ouvre une scène

» nouvelle et pleine de trouble, quand il » n'y a plus d'exemple à suivre; la conduite » des affaires requiert une connoissance des » hommes et des choses plus étendue que » celle qu'on peut acquérir dans un bureau.»

Ce n'est pas seulement à la faveur de quelques combinaisons nouvelles des circonstances, que les principes généraux sont utiles dans les affaires. Ils donnent aux applications du talent pratique plus de sûreté et de précision. Comme les principes généraux ne laissent à l'habileté pratique d'autre tâche que de suppléer aux imperfections de la théorie, ils diminuent beaucoup le nombre des cas où cette habileté trouve son emploi. Par ce moyen, ils rendent plus facile les progrès en ce genre, et préviennent bien des erreurs.

Concluons donc de tout ceci, qu'il y a deux extrêmes opposés, également dangereux pour ceux qui se disposent à remplir les devoirs d'une vie active. L'un est l'habitude d'abstraire et de généraliser à l'excès; l'autre une attention minucieuse, exclusive, bornée aux objets et aux événemens qui constituent l'expérience personnelle.

Un bon système d'éducation doit garantir

de ce double écueil, et opérer la réunion de l'habitude d'abstraire et de l'habitude des détails ; de manière à rendre l'esprit capable de considérer chaque chose sous un point de vue général, ou sous l'aspect particulier qu'exige la circonstance où l'on se trouve placé. Quelle que soit celle de ces habitudes qui prenne sur l'autre un ascendant illimité, elle ne peut manquer de nuire à l'intelligence et de borner ses facultés. C'est à cette cause, qu'il faut attribuer la disproportion qu'on observe dans la capacité d'un même homme pour différens genres d'objets. Celui qui s'est livré de bonne heure aux spéculations abstraites, s'est fait des principes ; possède l'art de suivre les raisonnemens généraux ; emploie avec facilité, même avec éloquence, les termes qui expriment les idées les plus étendues; et persuade aisément, à la plupart de ceux qui l'écoutent, qu'il possède tous les talens nécessaires à la conduite des affaires. Mis à l'épreuve, dans les affaires les plus simples, il manifeste une irrésolution fâcheuse et donne des preuves évidentes de son incapacité. Un autre, au contraire, agit d'une manière convenable, et avec beaucoup d'habileté, dans toutes les circonstances où l'attention doit se fixer sur

les détails; il raisonne même avec justesse sur ces objets particuliers, et sait exposer nettement tout ce qu'il pense à cet égard. Mais sur les objets généraux, il ne sait plus raisonner, ni former un jugement. C'est, je pense, ce tour d'esprit qu'on désigne souvent par le mot de bon sens, ou de sens commun, lorsqu'on oppose ces qualités à la science et à la philosophie. La philosophie et le bon sens supposent l'une et l'autre l'exercice de la faculté de raisonner; mais l'une l'applique aux objets généraux, et l'autre aux objets particuliers. Le bon sens, tel que je viens de le définir, assure le succès dans les situations inférieures et bornées. Mais il est assez généralement reconnu, qu'il ne suffit pas toujours pour en obtenir dans les sciences abstraites, dans les spéculations générales, et dans certaines situations qui exigent des vues étendues.

L'un et l'autre des défauts que je viens de faire observer tendent à rendre les hommes moins utiles à la société qu'ils n'auroient pu l'être. Mais quant à la capacité intellectuelle, on ne peut pas les mettre au pair. Il n'y a même à cet égard aucune comparaison à faire. L'un est le défaut d'un esprit vigoureux, ardent et vaste, mais mal dirigé. L'autre

celui

celui d'une intelligence bornée et timide, dont une imitation servile est le principal caractère. D'ailleurs le premier de ces défauts, quoique difficile à guérir lorsqu'il est bien enraciné, est moins incurable que l'autre. Il n'est pas dû à quelque vice de constitution, mais à une erreur d'éducation. L'autre au contraire indique presque toujours un esprit, très-propre à agir dans sa sphère limitée, mais destiné par la nature même à recevoir d'autrui ses impulsions et ses lumières.

Une circonstance particulière vient à l'appui de cette remarque, et tend à prouver la supériorité d'un esprit étendu, sur ceux qui n'ont dans les affaires d'autre avantage que la pratique. Si l'on y prend garde, on verra que l'habitude qu'ont les hommes d'une certaine trempe de négliger les détails est moins l'effet d'une sorte d'incapacité, que du peu d'intérêt qu'ils y prennent. Un esprit accoutumé à considérer des classes d'objets, et des propositions d'une grande étendue, ne peut, sans un effort pénible, se prêter à contempler les cas particuliers qu'offrent l'expérience et la vie active, à occuper son attention d'objets qui ne sont pas moins à la portée des hommes les plus bornés que des

intelligences les plus exercées. Il n'en est point ainsi dans les situations très-importantes. L'homme à grandes vues, qui s'y trouve transporté, n'en étudie pas les détails avec moins de soin que tout autre. La raison en est que la situation même éveille ses passions, enflamme sa curiosité, excite en un mot chez lui un grand intérêt, par les suites qu'elle lui laisse prévoir.

Lorsque les lumières d'une bonne théorie, et l'habileté dans la pratique viennent à être réunies dans le même homme; elles donnent à ses facultés tout leur développement. Il devient à la fois propre à diriger d'une main ferme les moindres détails des affaires communes, et à lutter avec succès contre les difficultés d'une situation nouvelle et périlleuse. Pour réussir dans le premier cas, il suffit souvent de prendre l'expérience pour guide. Mais dans le second, l'expérience et la théorie réunies peuvent seules assurer le succès. « Les hommes d'expérience, » dit Bacon, « jugent et exécutent bien dans les » cas particuliers pris un à un. Mais les con- » seils, les plans étendus, la direction géné- » rale des affaires, doivent venir des hommes » éclairés par l'étude. »

SECTION VIII.

Continuation du même sujet. Usage et abus des principes généraux en politique (1).

LES remarques que je viens de faire, sur le danger d'une application inconsidérée des

(1) Les événemens survenus depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, en 1792, auroient pu me fournir divers exemples propres à confirmer plusieurs observations contenues dans cette dernière section ; et des faits d'autant plus frappans, que le souvenir en est présent à la pensée de tous mes lecteurs. J'aurois pu aussi par de légers changemens, prévenir quelques fausses interprétations : mais diverses raisons, dont il est inutile de donner ici le détail, me font un devoir de livrer à l'impression tout l'ensemble de cette discussion, sans en changer la forme. On ne peut nier que la doctrine que j'y expose ne soit favorable à l'ordre et à la tranquillité sociale, et quant à ce qui peut m'intéresser personnellement, je n'ai aucun motif d'altérer l'acte dans lequel mes opinions se trouvent consignées. *

* Les raisons, dignes d'une ame élevée, qui ont engagé l'auteur à ne point démentir ses principes, ne peuvent lier son traducteur. J'ai dessein d'éviter des discussions politiques sur le système des économistes et sur d'autres sujets analogues, auxquelles l'auteur

principes généraux, sont également applicables à la plupart des arts pratiques. Mais au nombre de ces arts, il en est un supérieur à tous les autres en dignité; et qui, soit par son importance, soit par quelques circonstances qui lui sont propres, mérite d'être considéré avec plus de soin. Je veux parler de l'art de la législation, qui diffère des autres sous plusieurs rapports, et auquel on doit appliquer avec beaucoup de restrictions nos raisonnemens précédens.

Avant d'aller plus avant, il est indispensable de remarquer, que c'est principalement pour me prêter au langage reçu et à des préjugés fort répandus, que, dans le cours des observations qu'on va lire, j'opposerai souvent la théorie à l'expérience. Dans le vrai sens du mot *théorie*, loin d'être oppo-

---

se livre dans cette section. Ce qui étoit nécessaire peut-être à exposer en détail à des lecteurs anglois a moins d'intérêt en France, où tous les matériaux de cette discussion sont à la portée de tout le monde. D'ailleurs il est presqu'impossible, en parlant d'objets, si intimement liés à des événemens récens, de ne pas exciter des souvenirs douloureux. Je suis donc persuadé que l'homme excellent, dont je suis l'interprète, et dont l'amitié m'est chère, m'excusera de tronquer en plusieurs endroits cette partie de son ouvrage. J'aurai soin d'indiquer exactement les lacunes, ou par une note ou par de simples astérisques.

P. P. p.

sée à l'expérience, elle n'emploie comme principes que des vérités prouvées par l'expérience la plus étendue, et que l'expérience seule a pu faire connoître. Avant Bacon, il est vrai, on ne croyoit pas les faits essentiels à toute bonne théorie. C'est de là qu'est né un préjugé encore subsistant, contre les principes généraux, même contre ceux qui sont le fruit d'une sage induction.

Il est inutile de disputer sur les mots. Disons donc qu'il y a évidemment en politique deux classes d'hommes qui raisonnent. Les uns considèrent les institutions actuellement existantes, comme le plus sûr fondement de toutes les conclusions que l'on peut avoir à cœur d'établir. Ils envisagent comme chimérique tout plan de législation, qui n'est pas la fidèle copie d'un plan déjà réalisé. Les autres pensent que, dans bien des cas, nous pouvons raisonner d'une manière sûre, d'après la connoissance, préalablement acquise (1), de la nature de l'homme, combinée avec l'étude des circonstances propres à chaque tems. On dit communément des premiers qu'ils se fient à l'expérience par oppo-

(1) *A priori.*

sition à la théorie. On accuse les derniers de prendre pour guide la théorie au mépris de l'expérience. Il ne faut pas oublier toutefois, qu'en politique le partisan de la théorie, si du moins il use de circonspection et s'il suit les règles d'une saine philosophie, fonde en dernier ressort tous ses résultats sur l'expérience, tout aussi bien que le politique empirique. C'est ainsi que l'astronome qui annonce une éclipse, d'après les principes de la science qu'il professe, établit son assertion sur des faits précédemment observés, tout aussi bien que celui qui, sans employer aucune espèce de raisonnement, feroit la même prédiction d'après la connoissance d'un cycle empiriquement reconnu.

Il y a, il faut en convenir, un certain degré d'habileté dans la pratique qui ne peut être acquis que par l'habitude des affaires; et sans lequel, le politique le plus éclairé paroît toujours avec désavantage, toutes les fois qu'il entreprend de mettre ses plans à exécution. Or, par une équivoque de langue, on emploie souvent le mot expérience pour désigner ce degré d'habileté pratique; parce qu'il est rarement le partage des hommes livrés exclusivement à l'étude du cabinet,

quelque application qu'ils aient donnée à celle de la législation. On a conclu de là que la politique est une affaire de routine, et que la philosophie n'est qu'un obstacle à ses succès. On compare l'homme d'état, formé dans les bureaux par les études de détail, au mécanicien pratique ; et le législateur spéculatif au mécanicien théorique, qui a passé sa vie à étudier les livres et à tracer des figures sur le papier. Pour juger à quel point cette opinion peut être fondée, il sera bien de comparer l'art de la législation aux applications pratiques des principes de la mecanique, parce que c'est l'exemple le plus fréquemment reproduit par ceux qui s'opposent à toute espèce de théorie en politique.

I. En premier lieu, les erreurs dans l'emploi des principes de la mécanique résultent le plus souvent de l'habitude d'abstraire, notre attention se détourne des applications, qui auroient pu nous apprendre à corriger dans les cas particuliers les imperfections de la théorie. De telles erreurs sont donc plus particulièrement le partage de ceux que leur goût ou leurs premières habitudes ont portés à se livrer aux études du cabinet, à fuir le mouvement d'une vie active, à éviter l'es-

pèce de fatigue que cause l'observation minutieuse des objets de détail.

Souvent aussi en politique on applique mal certains principes, faute de faire attention aux circonstances. Les principes qu'on est sujet à mal appliquer par cette cause sont ceux qui sont établis d'après un petit nombre d'exemples, tirés de quelques gouvernemens particuliers; et que néanmoins on entend citer quelquefois comme d'irréfragables axiomes, faits pour servir de base à tous les raisonnemens en cette matière et de guides au législateur. Mais cet abus des principes généraux ne peut, comme les fautes du mécanicien spéculatif, être attribué à trop de subtilité et d'amour pour la théorie. C'est pure foiblesse. Et la philosophie en est le seul remède. C'est l'effet d'une vénération stupide pour des maximes, que l'on suppose consacrées par le tems; et d'un assentiment passif à toutes les opinions reçues.

Il y a une autre espèce de principes, dont on a tiré quelquefois des conséquences politiques, contre lesquelles s'élèvent des préjugés vulgaires, et qui sont néanmoins un fondement beaucoup plus sûr pour nos raisonnemens en ce genre. Je veux parler de

ceux qui sont le résultat d'un examen attentif de notre nature, et des lois générales qui règlent le cours des affaires humaines. Ces principes se fondent sur une induction bien plus étendue, que ne peuvent faire les conclusions qu'on tire de l'histoire des établissemens actuellement existans.

A la vérité, lorsqu'on applique de tels principes, il faut, comme en mécanique, avoir égard aux circonstances propres au cas dont on s'occupe. Mais l'attention scrupuleuse aux moindres détails est ici beaucoup moins requise que dans les arts mécaniques, ou dans les affaires des particuliers. Il y a même quelque danger à s'arrêter trop sur ces détails; cela peut ôter à l'esprit une partie de sa capacité, et l'empêcher de s'élever aux grandes vues qui forment le véritable homme d'état, et lui fournissent des règles de conduite fixes et invariables. « Quand » un homme, » dit Hume, « est appelé à dé- » libérer sur la conduite qu'il doit tenir en » quelque affaire *particulière*, quand il s'oc- » cupe à former des plans de politique, de » commerce, d'économie, ou de toute » autre espèce, relatifs aux affaires de la vie; » il ne faut pas qu'il se livre à des argumens

» trop déliés, ou à des chaînes de raisonne-
» mens trop longnés et à des conséquences
» trop éloignées. Il surviendra inévitable-
» ment quelque chose, qui déconcertera ces
» conséquences, et produira un événement
» fort différent de celui qu'elles auroient
» fait attendre. Mais lorsqu'on raisonne sur
» des sujets *généraux*, nos spéculations ne
» peuvent guères être trop déliées, pourvu
» qu'elles soient justes. On peut même affir-
» mer qu'à cet égard il n'y a presque entre
» l'homme ordinaire et l'homme de génie
» aucune différence, sinon que l'un agit
» d'après des principes superficiels, et l'autre
» d'après des principes profondément dis-
» cutés. — Des principes généraux, quel-
» que compliqués qu'ils paroissent, s'ils sont
» justes et sains, ne peuvent manquer de
» trouver leur application dans le cours or-
» dinaire des choses, quoiqu'en quelques
» cas il en soit autrement. Or l'objet essen-
» tiel du philosophe est de suivre le cours
» ordinaire des choses. J'ajoute que c'est
» plus particulièrement l'objet de celui qui
» s'occupe de politique; surtout en ce qui
» dépend de l'administration intérieure de
» l'état. Car le bien public, qui en est, ou

» doit en être le but, y dépend du concours » du plus grand nombre des cas; et non, » comme dans la politique extérieure, de » causes accidentelles et fortuites, ou quel- » quefois du caprice d'un petit nombre » d'hommes » (1).

II. Les difficultés, qui, dans les arts mécaniques, limitent l'application des principes généraux, demeurent invariablement les mêmes de génération en génération. Toutes les observations que l'expérience du passé nous a fournies, relativement à ces arts, sont le fondement assuré sur lequel repose l'habileté dans la pratique, pour l'avenir; et cette habileté supplée à l'imperfection des théories, dans tous les cas où elle peut trouver son application. Mais dans l'art du gouvernement, les difficultés que l'on rencontre dans la pratique sont d'une autre nature. Elles n'offrent point à l'homme d'état un sujet d'examen fixe et immuable, comme sont pour le mécanicien les effets du frottement. Elles proviennent des passions et des opinions des hommes, qui sont dans un état de changement et de fluctuation

(1) *Discours politiques.*

perpétuelle. En conséquence l'adresse nécessaire pour les surmonter dépend moins de l'exactitude de nos observations relatives au passé, que de la sagacité de nos conjectures sur l'avenir. Cela est surtout sensible dans un siècle où la rapidité des communications, et la facilité avec laquelle les connoissances se répandent par la voie de l'impression, rendent la situation des sociétés politiques essentiellement différentes de celle des sociétés anciennes. (1) ★★★★

III. Lorsque, dans les arts mécaniques, il nous arrive de concevoir du doute sur quelque fait particulier, il est toujours en notre pouvoir de le soumettre à l'épreuve de l'expérience. Il est rare au contraire qu'en politique, nous puissions faire aucune expérience concluante; non-seulement parce qu'il est bien difficile de rencontrer deux cas précisément pareils, jusques dans les moindres circonstances, mais parce que l'expérience politique est beaucoup plus imparfaite qu'on ne l'imagine communément. La plupart du tems on donne le nom de faits en politique à de pures assertions de théorie.

(1) Voyez la note de la page 356.

Et il arrive très-souvent dans cette science, qu'en croyant opposer l'expérience à la théorie, on ne fait qu'opposer une théorie à une autre.

Pour s'en convaincre, je prie que l'on se rappelle la difficulté qu'on éprouve à donner, par une description générale, une idée de la forme actuelle d'un gouvernement quelconque. On conviendra qu'une telle description doit nécessairement être plus ou moins mêlée de théorie, si l'on fait attention aux remarques suivantes.

1. De tous les gouvernemens divers dont l'histoire a conservé le souvenir, aucun peut-être n'a dû son origine à la sagesse politique; bien peu du moins ont pu jouir de cet avantage. Tous, ou presque tous, ont été le fruit du tems et de l'expérience, des circonstances, du besoin. A la longue, il est vrai, tout gouvernement prend une apparence régulière et systématique. Car, bien que les différentes parties qui le composent aient été l'effet de circonstances diverses et accidentelles; il ne peut manquer toutefois d'y avoir entre ces parties quelque accord ou quelque espèce d'analogie. Lorsqu'un gouvernement a existé pendant une suite de siècles, et que

les hommes ont joui sous sa protection d'une longue tranquillité; c'est une preuve que les principes qui lui servent de base sont en harmonie entr'eux. Les nouvelles institutions qui y ont été introduites ont dû être en rapport avec les lois et les usages existans; sans cela il auroit été impossible que l'action du gouvernement n'eût pas été troublée. Si quelque institution, contraire à l'esprit général de toutes les autres, étoit venue s'y associer, elle seroit bientôt tombée en désuétude et auroit sans doute été oubliée. Il n'a pu rester dans un état permanent, que celles qui étoient d'accord avec la tendance générale de cet établissement social. *Quæ usu obtinuere,* dit Bacon, *si non bona, at saltem apta inter se sunt* (1).

La nécessité d'étudier les constitutions particulières des divers gouvernemens, en lisant les descriptions systématiques qu'on en a faites (celles, par exemple, de Montesquieu ou de Blackstone relativement à l'Angleterre), provient de la même cause

(1) » Si les choses consacrées par l'usage ne sont » pas toujours bonnes, elles sont du moins toujours » d'accord entr'elles. »

qui fait que pour étudier quelques langues particulières, on a recours aux grammaires. Dans l'un et l'autre cas, la connoissance que nous avons dessein d'acquérir, comprend une infinité de détails, dont l'étude dissiperoit l'attention et surchargeroit la mémoire. Les descriptions systématiques des auteurs qui ont écrit sur la politique, semblables en cela aux règles que les grammairiens ont tracées, sont singulièrement utiles pour arranger et simplifier les objets de notre travail. Mais dans l'un et l'autre cas, il ne faut point oublier que ce que nous apprenons de la sorte est sujet à beaucoup de restrictions. Il n'est pas plus possible en effet de faire connoître, par une exposition systématique, d'une manière exacte et complète, un gouvernement particulier, que d'enseigner pleinement une langue, au moyen des règles générales de la grammaire, sans employer le secours de la lecture et de la conversation.

2. L'ordre et l'esprit d'un gouvernement, tel qu'il existe réellement à telle ou telle époque particulière, ne sont pas toujours bien compris par celui qui ne connoît que les lois écrites et les formes de la constitution. Rarement peut-être cette étude doit suffire.

Les lois et les formes peuvent ne point changer pendant une suite de siècles, tandis que le gouvernement subit des modifications considérables. C'est l'effet des changemens insensibles, et souvent impossibles à décrire, qui s'opèrent dans les idées, dans les mœurs, dans le caractère national. Quelquefois aussi cet effet dépend de certains changemens dans les rapports qu'ont entr'eux les différens ordres qui composent la communauté. En tout pays, l'état politique d'un peuple ne dépend pas uniquement des lois établies. Il y a une multitude d'autres circonstances dont il est affecté, que l'on ne peut bien exprimer et qu'il faut observer soi-même pour s'en faire une juste idée. Et même par la voie de l'observation directe, il n'est pas facile d'étudier un gouvernement sous lequel on n'est pas né et on n'a pas contracté ses premières habitudes. La raison en est qu'un étranger a peine à bien saisir des associations d'idées nouvelles pour lui, qui varient selon les mœurs, et qui ont néanmoins une si grande influence. Il lui est difficile de bien reconnoître, surtout en politique, toutes les idées complexes, exprimées par chaque mot d'une langue, qui n'est pas sa langue maternelle.

Par

Par toutes ces raisons il peut arriver qu'il se trouve, dans l'état actuel d'un gouvernement, des circonstances essentielles; sur lesquelles non-seulement les lois constitutionnelles se taisent, mais qui sont même en contradiction avec les lois écrites, et avec l'esprit de la constitution, telle qu'elle a été décrite par des écrivains exacts, mais théoriques.

III. L'art du gouvernement diffère des arts mécaniques à un autre égard. Dans cet art particulier, il est beaucoup plus difficile, que dans les autres, de rapporter les effets à leurs causes. Il est rare en conséquence, même dans une expérience faite à dessein, que l'on puisse conclure en politique avec quelque sûreté des faits observés à la justesse des principes. Dans les machines compliquées, auxquelles on a si souvent comparé l'organisation de la société civile, toutes les parties sont assujetties à des lois physiques, et par conséquent les erreurs que l'artiste a pu commettre ne manquent jamais de se manifester dans le dernier résultat de leur action. Mais dans le système politique, comme dans le corps animal, il y a, tant que dure l'état de vigueur et de santé générale, une

certaine force curative (1), qui suffit pour guérir les maux partiels. Dans l'un et l'autre système, les erreurs de l'art sont souvent corrigées ou masquées par la sagesse de la nature. De tous les faux jugemens qu'on porte journellement sur les talens ou la capacité des hommes, il n'y en a pas de moins fondés que ceux qui tendent à présenter sous une forme exagérée la haute sagesse qu'on acquiert en politique par une longue expérience et par le maniement des affaires. Quand le chancelier Oxenstiern envoya son fils représenter dans un congrès d'ambassadeurs, ce jeune homme lui laissa voir combien il se défioit de sa capacité, pour remplir un si haut emploi. « Allez mon fils, » lui dit le chancelier, « et » voyez de vos propres yeux, combien est pe- » tite la sagesse qui gouverne le monde » (2). La vérité est, quoique ceci puisse paroître un paradoxe, que les erreurs spéculatives des hommes d'état sont souvent moins sensibles dans leurs effets, et par conséquent échappent plus à la vue, que ne peuvent faire celles des hommes placés dans un rang

(1) *Vis medicatrix.*

(2) *Quam parva sapientiâ regitur mundus.*

moins élevé. Dans la vie privée, on ne manque guères de reconnoître la vraie cause des effets d'une conduite imprudente ou vicieuse. Et en conséquence on se trompe peu dans le monde sur le caractère des hommes. Mais quand il s'agit des intérêts d'une grande nation; il devient si difficile d'assigner aux effets leurs vraies causes, et de distinguer ce qui est le produit de la sagesse de ce qui est le simple résultat des circonstances; qu'il est fort difficile d'apprécier les talens des hommes d'état par le succès de leurs entreprises, à moins que leur administration n'ait duré assez long-tems, pour prévenir toute espèce de doute à cet égard. Il faut remarquer encore que dans une société qui, par l'esprit général de ses institutions, jouit d'une tranquillité et d'une liberté assurées, l'ordre politique qui y règne, et qu'on est tenté d'attribuer à la sagacité du législateur, est en grande partie le résultat naturel de l'activité avec laquelle chacun des membres de la société travaille à son propre bonheur. Sous l'influence de cette cause, une telle société tend avec tant de force à faire sans cesse de nouveaux progrès, qu'elle ne peut être arrêtée dans sa marche par les obstacles

que lui opposent souvent des institutions mal conçues.

Il semble résulter de ces observations qu'il n'en est pas de la machine du gouvernement, comme de celles qui sont le produit des arts mécaniques. Dans celles-ci, on peut, par des essais répétés, corriger bien des erreurs, sans avoir recours aux principes généraux. Mais dans la machine du gouvernement, il y a tant de puissances en action, indépendantes de celle de l'homme d'état, qu'il ne faut pas se flatter de pouvoir jamais porter la législation au point de perfection, où elle peut atteindre, si l'on emprunte d'autre secours que les lumières de l'expérience (1).

****

La stabilité du gouvernement et l'influence de l'autorité établie dépendent toujours principalement de l'accord qui règne entre la marche de l'administration et celle de l'opinion publique. En particulier, dans l'Europe moderne, l'invention de l'imprimerie et la liberté de la presse donnent à cette opinion

(1) C'est ici surtout qu'il faut se rappeler les distinctions que l'auteur a établies sur ce mot et le sens limité dans lequel il oppose l'expérience à la théorie. *P. P.p.*

un ascendant qu'elle n'avoit point dans les états de l'antiquité, dont l'exemple est souvent cité en politique. Sans doute on ne peut trop insister sur le danger des innovations brusques et inconsidérées. On ne peut condamner avec trop de sévérité les vues de ceux qui sont ardens à favoriser de telles innovations. Mais il est possible aussi de se jeter dans un autre extrême, et d'attirer sur la société les maux que l'on redoute, par une opposition obstinée à des formes graduelles et nécessaires, que l'esprit du tems sollicite. ****

Je présente ces réflexions avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont contenues en substance dans un aphorisme du chancelier Bacon.

Voici comment il s'exprime :

Quis novator tempus imitatur, quod novationes ita insinuat, ut sensus fallant?

Novator maximus tempus; quid·ni igitur tempus imitemur?

Morosa morum retentio, res turbulenta est, æque ac novitas.

Cum per se res mutentur, quis finis erit mali? (1).

(1) « Où est le novateur qui imite le tems, dont

La conséquence qu'on peut tirer de ces réflexions est assez manifeste. La suprême sagesse en politique ne consiste pas dans un zèle aveugle contre toute espèce de réforme; mais à adapter d'une manière graduelle et prudente les institutions existantes au cours variable des opinions, des mœurs et des circonstances. Il est vrai que l'application de ce principe offre de grandes difficultés; et que pour les vaincre il faut une réunion de talens bien rares. Ces difficultés sont accrues au tems où nous vivons (1). ****

» les innovations passent par tant de nuances qu'elle » échappent à l'observation?

» Le tems est le grand novateur. Pourquoi donc » ne pas imiter le tems?

» Un attachement trop sévère aux anciennes mœurs » est une cause de troubles, tout autant que l'amour » des nouveautés.

» Puisque les choses abandonnées à elles-mêmes » se détériorent, si la sagesse ne s'occupe à les amé- » liorer, où pourra s'arrêter le mal toujours crois- » sant? »

(1) Le lecteur s'apercevra aisément qu'il y a ici une lacune considérable. L'auteur, à propos de ses vues d'amélioration, passe à l'exposition et à l'examen du système des économistes. Il entend par là, comme il a soin d'en avertir dans une note finale que je

Je suis fort éloigné d'adopter tous les dogmes des économistes ; et je n'envisage pas leur système comme ayant acquis cette perfection dans l'ensemble, que lui attribuent quelques-uns de ses ardens admirateurs. Les économistes ont incontestablement réussi à établir sur des preuves solides quelques-uns des principes les plus importans de l'économie politique. Mais la principale obligation qu'on leur a consiste à avoir créé une nouvelle science et ouvert une route à leurs successeurs. En indiquant le but de leurs travaux, je justifierai mes propres observations, et je répondrai à la question qui les a fait naître. Je m'arrête sur ce sujet d'autant plus volontiers que les vues des défenseurs du système des économistes, les plus anciens et les plus éclairés, me paroissent avoir été mal exposées par ses adversaires, et mal comprises par plusieurs de ses partisans.

Et d'abord je dois commencer par dire qu'il ne faut point confondre, comme on le

---

supprime, non-seulement les disciples de Quesnay, mais tous les écrivains qui, à peu près à la même époque, se sont occupés de l'ordre naturel des sociétés politiques.

fait si souvent, l'objet du système des économistes avec des plans imaginaires de gouvernement, tels que l'Utopie, qu'on a proposés en divers tems, et que les hommes sages ont avec raison livrés au ridicule. La plupart de ces plans partent de la supposition, que l'ordre social est en son entier l'effet de l'art; que partout où cet ordre laisse voir quelqu'imperfection, le mal a sa source dans quelque défaut de prévoyance de la part du législateur, ou dans quelque défaut d'attention chez le magistrat chargé de surveiller tous les mouvemens de cette machine compliquée. De tels projets de réforme méritent l'accueil qu'on leur a fait; car ils décèlent dans leurs auteurs la prétention vraiment ridicule d'élever leur propre sagesse au-dessus de la sagesse des siècles. Le système des économistes suit une marche fort différente (1). ****

Un écrivain veut faire sentir l'absurdité des règlemens de commerce qui, pour en-

(1) Dans l'examen que l'auteur fait du système des économistes, il est ramené à la distinction du double sens qu'a souvent le mot expérience. Et il l'éclaircit par l'exemple intéressant qui suit et que j'ai cru devoir conserver ici.

courager l'industrie domestique, mettent des entraves à l'importation. Il en appelle aux maximes de la vie privée. Il fait observer que le tailleur ne fait pas ses souliers ; qu'il préfère de les acheter au cordonnier; que le cordonnier ne tente pas de faire ses habits, mais emploie le tailleur à ce travail. Il en conclut que ce qui est prudence dans la conduite d'une famille ne peut guère être folie dans la conduite d'un état (1). Lorsqu'il raisonne de la sorte, on peut dire en un sens qu'il se fie à la théorie. En effet, il révoque en doute l'utilité de certaines institutions que le fait prouve être compatibles avec un certain degré de prospérité politique. Mais en un autre sens, beaucoup plus philosophique, on peut dire que cet écrivain oppose aux fausses théories des hommes d'état, le sens commun du genre humain, et des maximes de prudence, que tout homme peut vérifier par son observation journalière. ****

Tracer le plan d'un état de société vers lequel doivent tendre les gouvernemens et dont ils doivent approcher toujours plus à

(1) Voyez l'ouvrage profond et original d'A. Smith *sur la nature et les causes de la richesse des nations.*

mesure que la philosophie étendra son empire; tel étoit, si je ne trompe, le but principal des premiers auteurs et des plus éclairés défenseurs du système des économistes. Ce plan dont ils faisoient leur étude, ils ne l'indiquoient pas aux sociétés actuelles, comme celui qu'elles devoient dès à présent s'empresser d'adopter; mais uniquement comme un ordre idéal, vers lequel les sociétés tendent d'elles-mêmes, et que le législateur ne doit pas perdre de vue. C'est, pour parler le langage des mathématiques, une *limite* de progrès dans l'ordre politique. C'est aussi un modèle, auquel il est bon de comparer les institutions particulières, afin de juger de leur mérite.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, que les idées et les plans relatifs à un ordre parfait dans l'établissement social ne doivent être envisagés que comme un but, vers lequel l'homme d'état doit tendre. La tranquillité de son administration, et le succès immédiat des mesures auxquelles il s'arrête dépendent de son bon sens et de l'habileté qu'il a acquise dans la pratique des affaires. Mais les principes théoriques peuvent seuls diriger sa marche d'une manière sage et cons-

tante vers l'amélioration et le bonheur de ceux qu'il gouverne. Ces principes bien saisis peuvent seuls empêcher que des vues bornées et relatives à des intérêts passagers ne le détournent du grand objet qu'il doit toujours avoir en vue (1).

---

(1) Les observations qu'on vient de lire, sur le but général du système des économistes, se rapportent uniquement (comme on peut s'en assurer en les lisant avec attention) à la partie de ce système qui concerne l'*économie politique*. La *théorie du gouvernement* que professent ses partisans, a incontestablement la plus dangereuse tendance. Car ils recommandent dans les termes les plus forts et les moins ménagés le plus absolu despotisme; et réprouvent formellement toute espèce de limite à l'autorité du souverain. Plusieurs écrivains anglois par une ignorance étrange des principes de ceux qu'ils réfutent, ont parlé des économistes, comme établissant des maximes toutes contraires. La vérité est que les disciples de QUESNAY, sans aucune exception, ont porté le zèle en faveur de la monarchie, ou de ce qu'ils appellent l'*unité de législation* à un tel excès, qu'ils ne parlent qu'avec mépris de tous les établissemens, qui accordent quelque espèce d'influence législative aux représentans du peuple. D'un côté, l'évidence de leur système leur paroissoit telle, qu'ils jugeoient impossible que les rois ne comprissent pas, que leurs intérêts s'identifioient avec ceux de leurs peuples. De l'autre, ils pensoient que ce n'est qu'à la

Avant de terminer cette discussion, il sera à propos de répondre, plus pleinement que je ne l'ai fait jusqu'ici, à l'objection, tirée

---

faveur du gouvernement ferme et stable d'une suite de rois, assis sur un trône héréditaire, libres des préjugés des assemblées populaires, étrangers à leurs petits intérêts, que l'on peut espérer d'approcher d'une manière constante, graduelle et systématique, vers la perfection des lois et du gouvernement. La première maxime de QUESNAY établit, comme un principe fondamental, que l'autorité souveraine ne doit être soumise à aucune gêne ni limite constitutionnelle, et qu'elle doit être placée dans les mains d'une seule personne. La même doctrine a été maintenue par tous ses disciples. Aucun ne l'a exposée d'une manière plus formelle et plus détaillée que MERCIER DE LA RIVIÈRE, dont il semble que le traité *sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* auroit dû exciter l'attention des lecteurs anglois, qui ont pu lire l'éloge que A. SMITH fait du style de cet ouvrage, sous le point de vue de la clarté et de la manière distincte dont y sont exposées les matières qui en font le sujet.

Si quelques hommes, autrefois partisans jusqu'à l'enthousiasme de la doctrine de cette secte, ont montré, dans ces derniers tems, non moins d'ardeur à la combattre, c'est un fait qui vient à l'appui d'une vérité prouvée par l'expérience de chaque jour : savoir, que le plus solide fondement d'une conduite ferme et conséquente est l'esprit de modération ; et que de tous les changemens, le plus naturel et le

de l'expérience du passé, qu'on fait souvent contre la supposition d'un perfectionnement progressif, sur laquelle reposent quelques-uns des raisonnemens précédens. Sous quel aspect lugubre s'offre le cours des choses humaines lorsqu'on consulte les fastes de l'histoire ! Combien peu leurs vicissitudes paroissent propres à nourrir nos espérances ! Si dans quelques contrées la barbarie a fait place à la civilisation ; il y en a d'autres, qui furent autrefois le siége de la science, de la civilisation, de la liberté, et qui sont maintenant livrées à la superstition et au despotisme. A une courte période de gloire civile, militaire et littéraire, on a vu succéder des tems de malheur et de décadence, et la race humaine dégénérée est arrivée progressivement jusqu'au dernier terme de la misère et de l'avilissement. Quelquefois aussi une calamité imprévue est venue effacer la mémoire des améliorations faites à l'état des hommes pendant une longue suite de siècles ;

---

plus facile est de la violence à la violence, de l'intolérance à l'intolérance, en passant d'un extrême à l'autre. (*Cette note a été ajoutée par l'auteur à la seconde édition de l'ouvrage original.*)

et a condamné les générations suivantes à recommencer, dès l'origine, la carrière que leurs ancêtres avoient déjà parcourue. En un mot, lorsqu'on jette ainsi les yeux en arrière pour contempler le cours des événemens, l'homme paroît le jouet du sort, ou plutôt on croiroit que la nature l'a condamné à passer par des périodes alternatives de progrès et de décadence; et à réaliser ainsi la fable, non moins triste qu'ingénieuse, de Sisyphe, sans cesse agité d'espérance, toujours renaissantes et toujours déçues.

On peut opposer à cet aspect décourageant de notre existence sur la terre une réflexion consolante. Dans le cours des derniers siècles qui viennent de s'écouler, il s'est passé des événemens qui ont changé l'état de l'espèce humaine, et l'ont rendu essentiellement différent de celui des nations de l'antiquité. Dès lors les raisonnemens par lesquels nous prétendons juger de l'avenir par le passé ne trouvent plus d'application. Les changemens opérés dans l'art de la guerre, par l'invention des armes à feu et de l'art des fortifications modernes, donnent aux nations civilisées, contre les irruptions des barbares, des moyens de défense fort su-

périeurs à ceux qu'elles pouvoient leur opposer avant cette époque. Les communications plus étendues et plus constantes, que le commerce et la navigation ont ouvertes entre les parties du globe les plus éloignées, ne peuvent manquer d'affoiblir les préjugés locaux et nationaux, et de rendre communes à l'espèce les découvertes et tous les progrès de chaque communauté en particulier. Instruits par l'expérience des siècles, les chefs des nations ont appris enfin que les sources les plus fécondes et les plus permanentes de leurs revenus ne sont pas les tributs qu'ils imposent aux nations vaincues; mais la prospérité intérieure et la richesse de leurs sujets. Et déjà les nations, éclairées de même par l'expérience, commencent à comprendre que l'accroissement de leur richesse ne dépend pas de la pauvreté de leurs voisins, mais qu'au contraire elle est intimement liée à la richesse, à l'industrie, de ceux dont ils sont entourés; qu'en conséquence les rivalités de commerce, source féconde de haine entre les peuples, sont fondées sur l'ignorance et les préjugés. Mais de toutes les circonstances qui distinguent l'état actuel du genre humain de l'état des nations anciennes, il n'y en a point de

plus importante que l'invention de l'imprimerie. Ce seul événement, indépendamment de tout autre, a suffi pour changer en entier le cours des choses humaines.

L'influence que doit avoir l'imprimerie dans les siècles à venir, n'a pas été, je crois, examinée par les philosophes avec toute l'attention, que mérite l'importance du sujet. C'est peut-être que cette invention, ayant eu lieu à une seule époque; on en a conclu qu'elle étoit l'effet de quelque cause accidentelle, plutôt que le résultat des progrès de la société. On peut douter néanmoins que cette opinion soit bien fondée. En admettant que l'invention de l'imprimerie ait été purement accidentelle par rapport à son auteur; il n'en est pas moins vrai qu'elle peut être considérée comme le résultat naturel de l'état des hommes à cette époque, où plusieurs grandes nations, placées à côté les unes des autres, se livroient avec une égale ardeur à l'étude de la littérature, aux recherches savantes et à la pratique des arts: tellement qu'on peut affirmer sans trop de témérité, que si l'imprimerie n'eût pas été inventée par celui qui le premier en conçut l'idée, ce même art, ou quelqu'autre art analogue

analogue, et répondant au même but, auroit été infailliblement imaginé à peu près à la même époque. On doit donc considérer l'invention de l'imprimerie comme un pas ou un progrès réel dans l'histoire de l'esprit humain, tout comme l'invention de l'écriture. Il en résulte que ceux qui nient les progrès futurs de la race humaine, et qui fondent leurs doutes sur l'histoire du passé, raisonnent d'une manière aussi peu philosophique, que pourroit faire un sauvage, qui n'ayant eu d'autre moyen d'instruction que la tradition orale, refuseroit de croire que l'écriture pût accélérer le progrès des lumières et de la civilisation.

Quels seront les effets particuliers que produira cet art nouveau, dont les opérations ont déjà été fort entravées dans la plupart des états de l'Europe? C'est ce que toute la sagacité humaine ne peut se flatter de prévoir. Mais on peut bien annoncer avec confiance, que l'effet général doit être d'agrandir le cercle de la science et de la civilisation; de distribuer avec plus d'égalité, entre les membres de la communauté, les avantages de l'union sociale; de donner plus de base aux bons gouvernemens, en augmentant le

nombre de ceux qui sentent le prix de ces sages institutions, et qui sont intéressés à les défendre. On doit s'attendre encore à voir s'étendre rapidement la science de la législation, et toutes celles qui sont immédiatement liées aux progrès de la société. A mesure que les opinions et les institutions humaines approcheront davantage de la vérité et de la justice; elles seront plus à l'abri des révolutions, auxquelles ont été sujettes celles qui ont dominé jusqu'ici dans le monde. *Opinionum enim commenta delet dies, naturæ judicia confirmat* (1). ****

On peut juger des progrès que doit faire la philosophie morale et politique, par ceux qu'a faits la physique depuis que Bacon lui imprima une direction utile et réunit ainsi les efforts de ceux qui la cultivent. Avant lui cette dernière science étoit moins avancée que ne le sont actuellement celles que je viens de lui comparer. Des théories chimériques s'étoient vainement succédées, et l'on croyoit généralement qu'on n'avoit rien de mieux à attendre pour l'avenir. Pourquoi

(1) » Car le tems détruit les vaines opinions; et » confirme les jugemens fondés sur la nature. »

donc désespérerions-nous de la capacité de l'homme pour former un système solide et permanent dans un sujet plus important? La physique, il est vrai, n'offre pas certaines difficultés qui font obstacle à nos progrès dans les sciences morales et politiques. Mais cet avantage est peut-être compensé par la pente plus forte et plus générale que nous avons à étudier ce qui nous touche de plus près. Lorsque ces sciences seront cultivées d'une manière régulière et systématique, on les verra acquérir dans leur marche progressive une vîtesse accélérée; non-seulement parce que le nombre de ceux qui en feront leur étude croîtra de jour en jour, mais parce qu'on connoîtra mieux les règles à suivre dans ce genre de recherches, et que ces règles mettront les esprits ordinaires sur la route des découvertes. « Les règles, » dit Bacon, « égalisent en quelque sorte les es-» prits; et ne laissent pas un très-grand » avantage ou une prééminence décidée aux » talens supérieurs. Lorsqu'il s'agit de tracer » une ligne droite ou de décrire un cercle » sans autre instrument que la main; il y a » sans doute une grande différence entre la » main mal assurée d'un novice et une main

» ferme et exercée. Mais s'il s'agit de tracer
» ces lignes avec la règle et le compas, il n'y
» a presque pas de différence entre le maître
» et le disciple. »

N'oublions pas de faire observer l'espèce de valeur que l'impression donne aux moindres productions de la pensée. Elle les conserve comme en dépôt pour être soumises à l'examen des esprits capables de les employer. Sous ce rapport, l'imprimerie a sur les sciences à peu près le même effet que la division du travail a sur les arts mécaniques. De même que dans ceux-ci, les travaux d'une multitude d'ouvriers ignorans sont réunis en un seul faisceau par l'intelligence d'un artiste, qui les dirige vers un seul but, et produit des effets qui nous étonnent par leur grandeur et leur complication; de même, dans les sciences, les observations et les conjectures de quelques écrivains ignorés sur des sujcts qu'ils ont été à portée d'examiner avec soin, s'accumulent insensiblement pendant le cours de quelques années; jusqu'à ce qu'enfin un philosophe vienne combiner ces matériaux épars, et présenter dans un système ingénieux le résultat de la capacité, non d'un seul homme, mais du siècle dans lequel il se trouve placé.

Ce sont ces dernières considérations, bien plus que les efforts du génie isolé, qui me semble donner de légitimes espérances d'améliorations dans l'état de la race humaine. Ce que peut produire le génie isolé est connu. Et j'accorde qu'il n'y a pas lieu d'attendre plus dans l'avenir. Mais ce qui n'est pas connu, ce que le passé n'a pu nous apprendre, c'est jusqu'à quel point d'importans sujets peuvent être éclairés par une libre discussion, entreprise au sein de plusieurs nations actives, dans le silence des préjugés, par des hommes animés de tous les motifs que peuvent suggérer les sentimens généreux et les sentimens personnels agissant de concert. Combien sont petits les effets que peut produire la force du corps d'un homme seul, si on la compare aux effets de la force combinée d'un grand nombre d'hommes ! Ce ne fut point un Thésée ou un Hercule, ce furent des hommes tels que nous, qui élevèrent en Egypte ces monumens, qui attestent à toutes les générations successives le pouvoir de la réunion et de la persévérance dans le travail; ces monumens qui abaissent l'individu, mais semblent élever l'espèce, et doivent lui inspirer d'honorables espérances.

La perspective qu'offre l'avenir dans ce système d'amélioration et de progrès est si consolante, que lors même qu'elle ne seroit qu'une douce illusion, il en coûteroit d'y renoncer. Il n'est pas facile de dire ce qui a engagé quelques écrivains respectables à le réfuter avec tant d'aigreur. Car enfin, quelque jugement qu'on porte sur sa vérité, on ne peut douter qu'il n'ait une heureuse influence; et l'on ne sauroit envisager le penchant à l'adopter comme l'effet de la malveillance. Il est au contraire certain qu'un des grands obstacles aux progrès du genre humain est l'opinion établie que ces progrès sont invraisemblables. Cette opinion éteint l'ardeur et refroidit le zèle de tous ceux qu'elle atteint; tandis que la persuasion généralement répandue de la probabilité d'une amélioration, réalise déjà l'événement qu'elle nous permet d'entrevoir. Si quelque chose peut exciter les individus à agir pour le bien commun, c'est l'idée que leurs efforts ne sont pas perdus, qu'ils concourent tous à produire un bien permanent, et que la réunion de toutes les lumières ajoute chaque jour quelque chose au grand édifice dont la base est assurée. A Rome, on envisageoit comme le

devoir d'un bon citoyen de ne pas désespérer de la fortune de la république. Ainsi, un bon citoyen du monde, quel que soit l'aspect de la politique au tems où il vit, ne désespérera pas de la fortune du genre humain. Il agira d'après la conviction que les préjugés, la servitude, et la corruption feront place quelque jour à la vérité, à la liberté et à la vertu. Il pensera que dans le monde moral, comme dans le monde matériel, plus nos observations seront étendues et multipliées, plus nous découvrirons dans l'univers l'ordre et les fins bienveillantes qui y règnent.

Remarquons encore que le changement que nous espérons dans l'état de la société, en conséquence des progrès de la raison humaine, a en sa faveur l'analogie. Les faits que présente l'histoire naturelle de l'homme ne sont point en contradiction avec ce système. Dans l'enfance de l'individu, son existence est conservée par quelques instincts, qui disparoissent ensuite, quand ils cessent d'être nécessaires. Il y a dans l'état sauvage de l'espèce, quelques instincts qui semblent faire partie de notre nature; et dont on ne retrouve plus de traces dans une autre pé-

riode, où l'expérience les rend inutiles. Pourquoi l'histoire du genre humain n'offriroit-elle pas quelque chose de semblable relativement à la politique? J'ai déjà fait observer que jusqu'ici les gouvernemens n'ont dû jamais, ou presque jamais, leur origine à des plans mûrement réfléchis. Presque toujours la multitude a suivi l'impulsion de la passion ou du besoin. C'est donc à ces deux causes, sous l'influence des circonstances, qu'est dû ce que nous nommons l'ordre politique. En d'autres termes, cet ordre est le résultat de la sagesse de la nature. En effet, ces passions et ces circonstances agissent avec tant de régularité, et amènent, comme l'histoire l'atteste, des établissemens si utiles, qu'à peine peut-on se persuader que cette dernière fin n'ait pas été prévue par ceux qui ont entrepris ce travail. Et même au premier période de l'existence sociale; lorsque l'homme, semblable en cela aux animaux inférieurs à son espèce, suit aveuglément l'instinct qui le fait agir; conduit sans doute par une main invisible, chaque individu contribue à l'exécution d'un plan, dont il ignore profondément la nature et les avantages. Le travail d'une abeille, qui pour la première

fois entreprend de construire sa cellule, est une image frappante des efforts de l'homme ignorant et grossier pour diriger les opérations d'un gouvernement naissant. ****

Je ferai encore une dernière remarque avant de quitter ce sujet. A mesure que la raison fera des progrès, que les lumières se répandront, et que l'état du genre humain s'améliorera; l'histoire politique présentera une suite de causes plus constantes et plus régulières; et l'on sera en état de former, sur le cours des affaires humaines, des conjectures plus probables.

Hume remarque avec raison « que ce qui » dépend d'un petit nombre d'hommes doit » en grande partie être envisagé comme » l'effet du hasard, c'est-à-dire des causes » secrètes et inconnues; et qu'au contraire, » ce qui est fait par un grand nombre d'hommes s'explique souvent par des causes connues et déterminées. » « Si l'on emploie » cette règle dans l'histoire; » continue-t-il, « on pensera que les révolutions intérieures » qui s'opèrent dans un état, offrent une » base plus sûre aux observations et aux » raisonnemens, que les révolutions qui » viennent du dehors et qui ont un carac-

» tère de violence, parce que celles-ci sont » ordinairement produites par quelques » hommes isolés, et par là même dirigées » par le caprice ou la folie, plutôt que par » les passions et par les intérêts de la géné- » ralité des hommes. Il est plus facile d'expli- » quer par les principes gépéraux, comment » en Angleterre la puissance des seigneurs » diminua et celle des communes s'accrut, » qu'il ne l'est d'expliquer de même l'abaisse- » ment de la monarchie espagnole et le plus » haut degré d'élévation que reçut la monar- » chie françoise après la mort de Charles V. » Si Henri IV, le cardinal de Richelieu, » Louis XIV, avoient été Espagnols; et que » Philippe II, Philippe III, Philippe IV, et » Charles II, eussent été Francois, l'histoire » de ces deux nations auroit présenté un » spectacle tout opposé. »

Il suit de ce principe, qu'à mesure que la société fera des progrès, les affaires humaines, soit intérieures, soit extérieures, seront soumises à l'influence de causes « mieux connues » et plus déterminées. »

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENS.

Note A, page 6.

Je me félicite de pouvoir citer le passage suivant, en faveur d'une doctrine à laquelle je ne conçois pas qu'on puisse opposer aucun argument, si ce n'est l'autorité de quelques noms célèbres.

« Puisque l'existence des corps n'est pour nous » que la permanence d'êtres, dont les propriétés » répondent à un certain ordre de nos sensations; » il en résulte qu'elle n'a rien de plus certain, que » celle d'autres êtres qui se manifestent également » par leurs effets sur nous. Et puisque nos obser- » vations sur nos propres facultés, confirmées par » celles que nous faisons sur les êtres pensans qui » animent aussi des corps, ne nous montrent au- » cune analogie entre l'être qui sent ou qui pense » et l'être qui nous offre le phénomène de l'étendue » ou de l'impénétrabilité, il n'y a aucune raison » de croire ces êtres de même nature. Ainsi la » spiritualité de l'ame n'est pas une opinion, qui » ait besoin de preuves; mais le résultat simple et » naturel d'une analyse exacte de nos idées et de nos » facultés. » *Vie de Turgot par* Condorcet.

Descartes est le premier philosophe, qui ait établi, d'une manière claire et satisfaisante, la distinction entre l'esprit et la matière, et qui ait indiqué la route qu'il falloit suivre pour étudier les phénomènes intellectuels. La précision de ses

idées à l'égard de cette distinction est la principale cause de la clarté qui règne dans ses ouvrages de métaphysique, et qu'on ne retrouve point dans ceux qui ont écrit avant lui. (1) ****

En exposant les notions relatives que nous avons de l'esprit et du corps, j'ai évité d'employer le mot *substance*, pour n'éveiller aucune controverse. Je me suis contenté de définir l'esprit ce qui sent, pense, veut, espère, craint, désire, etc. Que la conscience que j'ai de ces diverses opérations soit nécessairement accompagnée de la conviction de ma propre existence, et de la conviction que toutes ces opérations appartiennent à un seul et même être; ce n'est pas une hypothèse: c'est un fait. Et il ne m'est pas plus possible d'en douter, que de douter de la réalité de mes sensations ou de mes volitions.

NOTE B, page 105.

LE Dr. Reid remarque que Descartes ne rejeta qu'une partie de l'ancienne théorie de la perception, et qu'il adopta l'autre. « Cette théorie, » dit-il, « peut être divisée en deux parties: la première

(1) L'auteur relève ici une erreur de Reid relative à l'opinion de Descartes sur les substances. Comme l'ouvrage de Reid où se trouve cette légère méprise est beaucoup moins connu en France que ceux de Descartes, il m'a paru inutile d'en faire mention dans cette traduction. Le passage cité, où Descartes parle de la substance, se trouve *Princip. philos.* Part. I. Cap. 51, 52, 53. *P. P. p.*

» établit que les images, espèces ou formes des » objets extérieurs viennent de l'objet, et entrent » dans l'esprit par les sens. La seconde partie établit, » que ce n'est pas l'objet extérieur qui est perçu, » mais seulement l'espèce ou l'image, qui est dans » l'esprit. Descartes et ses disciples rejetèrent et » réfutèrent par de solides argumens la première » de ces deux parties de la théorie; mais quant à » la seconde, ni lui, ni ses disciples n'ont songé à » la révoquer en doute. Ils ont tous été convaincus » que nous ne percevons point l'objet extérieur » lui-même; mais l'image qui le représente dans » l'esprit. Cette image, appelée espèce par les » péripatéticiens, Descartes l'appelle idée. Il n'a » changé que le nom, il a conservé la chose. »

C'est en effet, je crois, l'opinion générale de Descartes, répandue dans tous ses écrits. Il est au moins certain, comme le dit Reid à la fin de ce passage, que ni Descartes ni ses disciples n'élevèrent jamais aucun doute sur l'existence des idées réputées les objets immédiats des perceptions. Quant à la première partie de la théorie, en nous conformant à la division que fait Reid, il est vrai que Descartes n'en parut pas satisfait. Mais il s'exprime plutôt à cet égard comme un homme qui doute, que comme un homme qui nie. Et quelquefois, lorsqu'on le presse par des objections contre son propre système, il paroît se rendre et reconnoître la vérité de cette partie de la théorie des idées, sinon en totalité, du moins pour quelques-uns de

ses points. Le passage le plus formel contre l'ancienne doctrine des images est, je crois, le suivant: *Observandum præterea, animam nullis imaginibus ab objectis ad cerebrum missis egere ut sentiat (contra quam communiter philosophi nostri statuunt), aut ad minimum longe aliter illarum imaginum naturam concipiendam esse quam vulgo fit. Quum enim circa eas nil considerent, præter similitudinem earum cum objectis quæ repræsentant, non possunt explicare, qua ratione ab objectis formari queant, et recipi ab organis sensuum exteriorum, et demum nervis ad cerebrum transvehi. Nec alia causa imagines istas fingere eos impulit, nisi quod viderent mentem nostram efficaciter pictura excitari ad apprehendendum objectum illud quod exhibet: et hoc enim judicarunt, illam eodem modo excitandam ad apprehendenda ea quæ sensus movent, per exiguas quasdam imagines, in capite nostro delineatas. Sed nobis contra est advertendum, multa præter imagines esse, quæ cogitationes excitant, ut, exempli gratia, verba et signa, nullo modo similia iis quæ significant.*

Dans sa troisième méditation (celle qui contient son célèbre argument en faveur de l'existence de Dieu), se trouve un très-long passage sur les idées des objets extérieurs, qui finit ainsi : (1)

(1) L'auteur cite le passage en entier depuis ces mots *sed hic præcipue de iis est quærendum quas tanquam extra me existentibus desumptas considero etc. P. P. p.*

Quæ

Quæ omnia satis demonstrant me non hactenus ex certo judicio, sed tantum ex cœco aliquo impulsu credidisse res quasdam a me diversas existere, quæ ideas sive imagines suas per organa sensuum, vel quolibet alio pacto mihi immittant.

Entre autres critiques adressées à Descartes sur cette troisième méditation, se trouve celle-ci : *Videris vertere in dubium, non tantum utrum ideæ aliquæ procedant ex rebus externis, sed etiam utrum omnino sint externæ res aliquæ.* A quoi Descartes répond : *Notandum est, me non affirmasse ideas rerum materialium ex mente deduci, ut non satis bona fide hic fingis; expresse enim postea ostendi ipsas a corporibus sæpe advenire, ac per hoc corporum existentiam probari.*

(Vide Objectiones in meditationes Renati Descartes cum ejusdem ad illas Responsionibus.)

NOTE C, page 110.

LES conséquences que Hume a tirées de sa doctrine sur les causes et les effets, ont engagé quelques auteurs subséquens à s'élever contre cette doctrine. Ils ne se sont pas aperçus que, dans cette partie du système de Mr. Hume, le sophisme ne gît pas dans les prémisses, mais dans la conclusion.

Ce principe, que, dans les recherches physiques, on n'a pas en vue de découvrir les liaisons nécessaires, ou les causes efficientes des phénomènes, a souvent été attribué à Mr. Hume, comme à son auteur, soit par ses partisans, soit par ses adversaires. Mais il est beaucoup plus ancien, et a été adopté par les plus savans et les moins sceptiques de nos philosophes. Et je ne crois pas qu'on l'ait jamais accusé d'avoir quelque dangereuse tendance, avant l'époque où Mr. Hume publia ses écrits. « Si l'on excepte, » dit le Dr. Barrow, » la dépendance mutuelle des termes d'une dé- » monstration mathématique, je ne crois pas qu'il » y ait dans la nature aucune espèce de cause qui » autorise une conséquence nécessaire. Les logi- » ciens parlent à la vérité de je ne sais quelle espèce » de démonstrations tirées des causes efficientes » ou finales. Mais ils n'en donnent aucun exemple, » et je suis persuadé que cela leur est impossible. » Car il ne peut y avoir aucune liaison entre la » cause efficiente extérieure et son effet » (du moins nous n'en pouvons concevoir aucune), « en » vertu de laquelle, parlant avec rigueur, la sup- » position de la cause efficiente entraîne nécessai- » rement celle de l'effet, ou la supposition de l'effet » entraîne nécessairement celle de telle ou telle » cause déterminée. » Il ajoute: « Par conséquent, » il n'y a point d'argumentation de la cause effi- » ciente à l'effet, ou de l'effet à la cause, qui soit » rigoureusement nécessaire. » (*Mathematical lectures read at Cambridge.*)

Le Dr. Butler, dans son discours sur l'ignorance de l'homme, remarque, « qu'en général les » plus savans ne connoissent que des effets : que » quant aux causes, ils ne sont pas moins dans » l'obscurité que les plus ignorans. » » Que sont, » continue-t-il, « les lois en vertu desquelles la ma» tière agit sur la matière, sinon certains effets, » dont quelques hommes ont observé le fréquent » retour, et dont ils ont en conséquence formé » des règles générales. » *Sermons de Butler.*

« Les lois de l'attraction et de la répulsion, » dit le Dr. Berkeley, « doivent être assimilées aux » lois du mouvement; et on doit envisager celles» ci uniquement comme des règles ou des méthodes » observées dans la production des effets naturels, » dont les causes efficientes et finales ne sont pas » du ressort de la mécanique. Certainement si, » pour expliquer un phénomène, il faut en donner » la vraie cause efficiente ou finale, il paroîtra » que le philosophe, qui s'occupe de mécanique, » n'explique rien. Son seul office est de découvrir les lois de la nature; c'est-à-dire, les diverses » règles ou méthodes du mouvement; et de rendre » compte des phénomènes particuliers, en les rapportant à ces règles générales, et en montrant » qu'ils s'accordent avec elles. » *Siris ou Recherches philosophiques sur les vertus de l'eau de goudron, p. 108.*

« On peut, pour se conformer à l'usage, em» ployer le mot *attraction* et *répulsion*, dans

» des cas où, à proprement parler, on ne veut » que désigner un mouvement. » *Ibid p. 114.*

« L'attraction ne peut produire des phéno- » mènes, et par conséquent elle n'en peut pas » rendre compte en ce sens-là ; puisqu'elle est » elle-même un des phénomènes produits et dont » il faudroit rendre compte. » *Ibid. p. 115.*

« Il règne dans les phénomènes de la nature » une certaine analogie, une certaine constance, » une certaine uniformité, qui servent de fon- » dement aux règles générales. Ces règles sont » une espèce de grammaire pour l'étude de la » nature, ou de cette suite d'effets qui ont lieu » dans le monde visible; elles nous mettent en » état de prévoir ce qui doit arriver dans le cours » naturel des choses. Plotin observe, dans sa troi- » sième *Ennéade*, que l'art de présager les évé- » nemens est en quelque sorte l'art de lire les » lettres naturelles indicatives de l'ordre, et qu'aussi » loin que s'étend l'analogie dans l'univers, il peut » y avoir prophétie. En effet celui qui annonce » les mouvemens des planètes, les effets de cer- » tains remèdes, le résultat de quelques expériences » chimiques ou mécaniques, fait une espèce de pro- » phétie naturelle. » *Ibid. p. 120. 121.*

« Les instrumens, les occasions, les signes, se » retrouvent partout dans le cours apparent de » la nature, ou plutôt en forment l'ensemble. » *Ibid. p. 123.*

Le passage suivant, bien digne d'attention, fait

assez voir que Locke envisageoit la liaison qui existe entre le choc et le mouvement, comme un rapprochement enseigné uniquement par l'expérience, et non comme une conséquence que l'on eût pu déduire de la contemplation du choc par des raisonnemens fondés sur quelques principes antérieurs (*a priori*). Ce passage est d'autant plus remarquable, qu'il offre précisément l'application particulière de la doctrine de Hume, dont on a cru pouvoir tirer contr'elle le plus fort argument.

« Une autre idée que nous avons du corps, » c'est la puissance de communiquer le mou- » vement par impulsion; et une autre que nous » avons de l'ame, c'est la puissance de produire » le mouvement par la pensée. L'expérience nous » fournit chaque jour ces deux idées d'une ma- » nière évidente : mais si nous voulons encore » rechercher comment cela se fait, nous nous trou- » vons également dans les ténèbres. Car à l'égard » de la communication du mouvement, par où » un corps perd autant de mouvement qu'un autre » en reçoit, qui est le cas le plus ordinaire, nous » ne concevons autre chose par là qu'un mouve- » ment qui passe d'un corps à un autre corps, » ce qui est, je crois, aussi obscur et aussi in- » concevable, que la manière dont notre esprit » met en mouvement ou arrête notre corps par la » pensée, ce que nous voyons qu'il fait à tout » moment. »

— « La communication du mouvement qui

» se fait par la pensée, et que nous attribuons » à l'esprit, est aussi évidente que celle qui se » fait par impulsion et que nous attribuons au » corps. Une constante expérience nous fait voir » ces deux communications d'une manière sen- » sible, quoique la foible capacité de notre en- » tendement ne puisse les comprendre ni l'une ni » l'autre. »

— « Enfin pour conclure ce parallèle, la sen- » sation nous fait connoître évidemment qu'il y » a des substances solides et étendues; et la ré- » flexion, qu'il y a des substances qui pensent. » L'expérience nous certifie l'existence de ces deux » sortes d'êtres; elle nous apprend, que l'un a la » puissance de mouvoir le corps par impulsion; » et l'autre, par la pensée. — Que si nous vou- » lons rechercher outre cela leur nature, leurs » causes, leur manière d'agir; nous apercevrons » bientôt que la nature de l'étendue ne nous est » pas connue plus nettement que celle de la pensée. » Si l'on veut aller au-delà pour les expliquer, » la facilité est égale de part et d'autre, et il n'y a » pas plus de difficulté à concevoir comment une » substance, que nous ne connoissons pas, peut » par la pensée mettre un corps en mouvement; » qu'à comprendre comment une substance, que » nous ne connoissons pas non plus, peut remuer » un corps par voie d'impulsion. » LOCKE, *Liv. II. Chap. 23. §§. 28. 29.*

Il n'est véritablement pas aisé de concilier les

observations qu'on vient de lire, dignes de la sagacité de ce philosophe excellent, avec le passage que j'ai cité à la page 125 de cet ouvrage.

Quelques-uns des raisonnemens de Mr. Hume, sur la nature de la liaison qui existe entre les événemens naturels, coïncident parfaitement avec ceux de Malebranche sur le même sujet. Mais ce dernier écrivain en a tiré des conséquences bien différentes.

Plus anciennement encore, Hobbes s'est exprimé sur les liaisons physiques d'une manière si semblable à celle de Mr. Hume, qu'il est difficile de croire que les expressions de celui-ci ne lui aient pas été suggérées par celles que la lecture de Hobbes a pu lui fournir. « Ce que nous appe-» lons expérience, » dit-il, « n'est que le souve-» nir de ce qu'étoit ce qui a précédé quand telle ou » telle chose a suivi. » — « Nul homme, » dit-il » encore, « ne peut avoir l'idée de l'avenir; car » l'avenir n'est point encore. Mais nous formons » l'avenir de nos idées du passé; ou plutôt c'est » le passé que nous appelons avenir en en parlant » d'une manière relative. Ainsi lorsqu'un homme » a souvent observé que les mêmes choses ont eu » les mêmes suites; en voyant une chose sem-» blable, il s'attend au retour de la suite accoutu-» mée. — Quand un homme a si souvent observé » ces retours, qu'à l'instant où il voit la chose il » prévoit la suite, ou qu'en voyant la suite il » suppose que la chose a précédé; il dit que cette

» chose et cette suite sont signes l'une de l'autre. » HOBBES, *Tripos.*

Je ne sais si je ne devrois pas joindre à ces autorités celle de lord Bacon. A la vérité cet écrivain n'a établi nulle part cette doctrine d'une manière formelle; mais il l'a manifestement supposée dans tous ses raisonnemens sur la méthode propre aux recherches philosophiques. En effet si nous pouvions en aucun cas, voir la manière dont une cause produit son effet, nous serions en état par là même de déduire l'effet de sa cause en raisonnant *a priori.* Or partout Bacon s'élève contre cette prétention. *Homo, naturæ minister et interpres, tantum facit et intelligit, quantum de naturæ ordine re vel mente observaverit; nec amplius scit aut potest.* Du reste j'avoue, que le but général des ouvrages de Bacon, aussi bien que quelques-unes de ses expressions relatives aux causes, donnent lieu de croire, que ses notions métaphysiques à cet egard n'étoient pas très-exactes; et qu'il sentoit la nécessité de fonder la physique sur l'expérience, non à cause de l'impossibilité où nous sommes de connoître les liaisons nécessaires des choses, mais à cause de l'insuffisance des méthodes employées par ceux qui l'avoient précédé. L'idée que les anciens s'étoient faite de l'objet de la philosophie, qu'ils supposoient être la recherche des causes efficientes, fut la principale circonstance qui les égara dans leurs recherches. Et l'erreur de Descartes en ce point le fit échouer dans la physique,

quoiqu'il fût doué d'un génie plein de force et d'invention. *Perspicuum est*, dit-il quelque part, *optimam philosophandi viam nos sequuturos, si ex ipsius Dei cognitione, rerum ab eo creatarum cognitionem deducere conemur, ut ita scientiam perfectissimam, quæ est effectuum per causas acquiramus* (1).

Les préventions élevées contre la doctrine de Hume, relative à la liaison des événemens physiques, à cause des conséquences dangereuses auxquelles on a cru qu'elle conduisoit, excuseront, j'espère, le soin que j'ai pris de rassembler plusieurs autorités en sa faveur.

NOTE D, page 114.

Ce langage a même été adopté par les philosophes; par ceux qui ont attaqué l'existence de Dieu, comme par ceux qui l'ont reconnue. Ces derniers ont représenté les événemens naturels comme faisant partie d'une grande chaîne, dont le chaînon le plus élevé est soutenu par la divinité. Les premiers ont soutenu qu'il n'y a aucune absurdité à supposer le nombre des chaînons infini. Mr. Hume a le premier prouvé d'une manière claire, que notre langage ordinaire, relativement aux causes et aux effets,

(1) Il y a lieu de douter, je crois, que Descartes ait jamais lu les ouvrages de Bacon.

est purement analogique; et que s'il y a aucune espèce d'enchaînement qui lie entre eux les événemens physiques, il sera à jamais invisible pour nous. Si l'on admet cette partie de son système; et si en même tems on admet l'autorité de ce principe intérieur, qui nous porte à rapporter tout changement à une cause; la doctrine de Hume semble encore plus favorable au théisme que la doctrine commune. Car elle présente la divinité, non-seulement comme la première cause efficiente, mais comme celle qui opère sans cesse dans la nature, et comme le grand principe de liaison entre les divers phénomènes. Telle fut en effet la conclusion que Malebranche tira de ces mêmes prémisses, que Hume a depuis adoptées.

NOTE E, page 184.

LOCKE, dans son Essai sur l'entendement humain, fait mention de la rapidité des opérations de la pensée, et il la prouve par les perceptions de la vue qui supposent l'expérience. Il a aussi été frappé de la liaison qui existe entre cette classe de faits et nos actions d'habitude. Mais il ne se propose pas la question, si ses actions sont, ou ne sont pas, volontaires. Il me semble probable, par sa manière de s'exprimer, que son opinion sur ce sujet ne différoit pas de la mienne. Les passages suivans contiennent tout ce qu'à mon souvenir on

peut trouver dans cet auteur qui ait quelque rapport avec l'objet de ce chapitre.

« Il faut encore observer, relativement à la per-
» ception, que les idées reçues par la sensation
» sont souvent altérées par le jugement, chez
» les hommes faits, sans qu'ils y prennent garde.
» Quand nous avons sous les yeux un globe de
» couleur uniforme, par exemple, d'or, d'albâtre
» ou de jais; il est certain que l'idée qu'il produit
» dans notre esprit est celle d'un cercle plat, diver-
» sement ombré, avec différens degrés de lumière
» et de brillant dont nos yeux se trouvent frappés.
» Mais comme nous sommes accoutumés par
» l'usage à distinguer quelle sorte d'apparence
» les corps convexes ont coutume de nous pré-
» senter, et quels changemens arrivent dans la
» réflexion de la lumière, selon la différence des
» figures sensibles des corps; notre jugement, par
» un effet de l'habitude, substitue à l'instant aux
» apparences leurs causes; en sorte que d'une
» variété d'ombres et de lumières, il conclut la
» figure: ces nuances en sont pour lui la marque,
» et il se forme à lui-même la perception d'une
» figure convexe de couleur uniforme; tandis que
» l'idée que nous en recevons n'est que celle d'un
» plan diversement colorié, comme cela est évident
» par la peinture. » Liv. II. Chap. IX. §. 8.

« Du reste je ne crois pas, qu'excepté les idées
» qui nous viennent par la vue, la même chose
» arrive ordinairement à l'égard d'aucune autre

» de nos idées, je veux dire, que le jugement
» change l'idée de la sensation, et nous la repré-
» sente autre qu'elle est en elle-même. Mais cela
» est ordinaire dans les idées qui nous viennent par
» les yeux, parce que la vue, qui est le plus éten-
» du de tous nos sens, venant à introduire dans
» notre esprit, avec les idées de la lumière et des
» couleurs, qui appartiennent uniquement à ce sens,
» d'autres idées bien différentes, (je veux dire celles
» de l'espace, de la figure et du mouvement, dont
» la variété change les apparences de la lumière
» et des couleurs, qui sont les objets propres de
» la vue); il arrive que, par l'usage, nous nous
» faisons une habitude de juger de l'un par l'autre.
» Et en plusieurs rencontres, cela se fait par une
» habitude formée, dans des choses dont nous avons
» de fréquentes expériences, d'une manière si cons-
» tante et si prompte, que nous prenons pour une
» perception des sens ce qui n'est qu'une idée for-
» mée par le jugement; de sorte que l'une, c'est-
» à-dire la perception qui vient des sens, ne sert
» qu'à exciter l'autre, et est à peine observée elle-
» même. Ainsi, un homme qui lit ou écoute,
» avec attention et intelligence, songe peu aux ca-
» ractères ou aux sons, et donne toute son atten-
» tion aux idées que ces sons ou ces caractères
» excitent en lui.

» Et nous ne serons pas surpris que cela s'o-
» père presque sans que nous nous en aperce-
» vions, si nous considérons avec quelle rapidité

» s'exécutent les actions de l'ame. Car on peut
» dire que, comme on croit qu'elle n'occupe aucun
» espace et qu'elle n'a point d'étendue, il semble
» aussi que ses actions n'ont besoin d'aucun in-
» tervalle de tems pour être produites, et qu'un
» instant en renferme plusieurs. Je dis ceci par
» rapport aux actions du corps. Quiconque vou-
» dra prendre la peine de réfléchir sur ses propres
» pensées pourra s'en convaincre aisément lui-
» même. Comment, par exemple, notre esprit
» voit-il dans un instant, et pour ainsi dire, dans
» un clin d'œil, toutes les parties d'une démons-
» tration, qui peut fort bien passer pour longue,
» si nous considérons le tems qu'il faut employer
» pour l'exprimer par des paroles, et pour la faire
» comprendre pied à pied à une autre personne?
» En second lieu, nous ne serons pas si fort surpris
» que cela se passe en nous, sans que nous en ayons
» presque aucune connoissance, si nous considé-
» rons combien la facilité, que nous acquérons
» par habitude, de faire certaines choses, nous
» les fait faire fort souvent, sans que nous nous
» en apercevions nous-mêmes. Les habitudes,
» surtout celles qui commencent de bonne heure,
» nous portent enfin à des actions que nous faisons
» souvent sans y prendre garde. Combien de fois
» dans un jour nous arrive-t-il de fermer les pau-
» pières, sans nous apercevoir que nous sommes
» tout-à-fait dans les ténèbres. Ceux qui se sont
» fait une habitude de se servir de certains mots

» hors d'œuvre, si j'ose ainsi dire, prononcent » à tout propos des sons, qu'ils n'entendent ni ne » remarquent point eux-mêmes, quoique d'autres » y prennent fort bien garde. Il ne faut donc pas » s'étonner, que notre esprit prenne souvent l'idée » d'un jugement qu'il forme lui-même, pour l'idée » d'une sensation dont il est actuellement frappé, » et que, sans s'en apercevoir, il ne se serve de » celle-ci que pour exciter l'autre. » Ibid. §§. 9. et 10. (En grande partie de la traduction de Coste).

L'habitude, dont parle ici Locke, de cligner les yeux de tems en tems, sans toutefois se souvenir d'avoir été dans l'obscurité, est un cas qu'il faut ajouter à ceux que j'ai cités pour prouver que la mémoire dépend de l'attention.

NOTE F, page 256.

PLATONI quid idea sit peculiari tractatione excusissimus (1), *quæ consuli ab iis debet, qui accurate totam rei seriem pernoscere cupiunt. Nos pro præsentis instituti modo notamus, Platoni ideam non esse illam, quæ ex contemplatione objectorum singularium exsurgit, notionem universalem, reique alicujus generalem conceptum; quem recentiores ideam vocant, ille*

(1) Brucker fait allusion à son ouvrage intitulé *Historia philosophica de ideis*, que je ne connois pas.

ἰδέα [εἶδος] *vocavit et ab idea distinxit. Sed ideæ sunt illi essentialia rerum omnium singularium exemplaria,* αὐτοουσίᾳ *gaudentia, ad quorum naturam indolemque res singulares formatæ sunt, et quæ illis veram certamque atque stabilem essentiam largiuntur. Has ideas ex divina mente oriri, inque ea radicari, sua autem propria substantia gaudere, et esse* αὐτῶς καὶ ὄντως ὄντα *statuit; et circa earum cogitationem versari intellectum humanum, in his rerum essentiis separatim et extra materiam existentibus cognoscendis cardinem verti totius philosophiæ, asseruit. Ridiculum id visum Aristoteli, dari extra materiam ejus modi essentias universales, quibus res omnes singulares essentialiter modificarentur, rato, esse hæc* τερατίσματα *et nugas otiosi ingenii, Platonemque sine causa rationeque sufficienti hæc somnia ex scholis Pythagoreorum, quæ istis entibus personabant, recepisse, suoque intulisse systemati. Cum autem negare non auderet, esse in rebus formas essentiales, has ideas, sive formas, qua voce Platonicum nomen exprimere maluit, materiæ ab æterno esse impressas, et in eo* [ea] *latere affirmavit, et ita demum ex rationibus istis formisque seminalibus materiam esse formatam statuit.* BRUCKER, *Hist. phil. T. III. p. 905.*

NOTE G, page 258.

Les stoïciens, qui empruntèrent plusieurs de leurs doctrines à d'autres écoles de philosophie, paroissent en avoir usé ainsi à l'égard de celle dont nous nous occupons. Stilpon, qui étoit de la secte de Mégare, avoit, à ce qu'on rapporte des opinions assez semblables à celles que les nominaux ont professé dans la suite.

Stilpo universalia plane sustulit. Dicebat enim : qui hominem dicat eum neminem dicere, quod non hunc vel illum ea vox significet, nec huic magis, quam alteri conveniat. — Scilicet supponebat Stilpo, non dari hominem in abstracto, adeoque has species et genera rerum non natura existere ; cum neque in hoc neque in alio homine, ille homo universalis queat ostendi. Inductione itaque facta, cum neque hunc, neque illum, neque alium hominem esse colligeret, inferebat nullum esse hominem ; sicque ludendo, ambigua hominis in genere sive abstracto, uti logici dicunt, et in individuo sive singulari, considerati notione incautos exagitabat. Altiora tamen hic latere putat P. Bayle, et non in solo verborum lusu et cavillationibus substitisse Stilponem, sed universalia sive prædicabilia negavisse.— Neque vero prorsus est dissimile, fuisse Stilponem inter eos, qui universalia præter nuda nomina nihil esse dicerent; quod et cynicos fecisse

et

et alios, alibi docuimus : quorum partes postea susceperunt Abœlardi sequaces et tota nominalium secta. BRUCKER, *T. I. p. 619.*

NOTE H, page 261.

SECULO XI, Roscelinus vel Rucelinus, sacerdos et philosophus Compendiensis, ab Aristotele secessum fecit, et in Stoïcorum castra ita transiit, ut statueret, universalia, nec ante rem, nec in re existere, nec ullam habere realem existentiam, sed esse nuda nomina et voces, quibus rerum singularium genera denotentur.

BRUCKER, *Hist. phil. T. III. p. 906.*

Dum Porphyrius prudenter quæstionem; an universalia revera existant, omittendam esse censet, de qua inter Platonicos et Stoïcos mire decertari noverat; occasionem suppeditavit otioso Roscelini ingenio, eam novo acumine ingenii aggrediendi definiendique. Ibid. *T. III. p. 674.*

Roscelin étoit natif de Bretagne, et chanoine de Compiègne. Ses adversaires même ont vanté la subtilité de son génie, qu'il fit paroître dans les disputes scolastiques et théologiques. Il fut condamné comme ayant soutenu le trithéïsme, par un concile assemblé à Soissons en 1092. (Voyez l'*Histoire ecclésiastique* de MOSHEIM.) Il ne paroît pas qu'il ait jamais enseigné à Paris, ni qu'il ait donné des cours publics. Mais ce qui ajoute beaucoup à sa

gloire, c'est qu'il dirigea les études, et forma les opinions philosophiques d'Abélard. Ce célèbre disciple fit connoître et adopter les innovations que Roscelin avoit introduites dans la dialectique. (BRUCKER, *T. III, p. 728.*) Mallet, dans sa vie de Bacon, en fait un Anglois, et d'autres auteurs ont commis la même méprise, parce qu'ils ont confondu la Bretagne avec la Grande-Bretagne. Du reste on connoît fort peu l'histoire de sa vie. *Primum nominalium aiunt fuisse*, dit Leibnitz, *nescio quem Rucelinum Britonem.* (Voyez sa dissertation, *de stylo philosophico Marii Nizolii.*)

L'opinion d'Abélard sur les universaux différoit, dit-on, à quelques égards de celle de son maître. Jean de Salisbury, qui étoit disciple d'Abélard s'exprime ainsi à ce sujet: *Alius consistit in vocibus, licet hæc opinio cum Roscelino suo fere omnino jam evanuerit. Alius sermones intuetur, et ad illos detorquet quidquid alicubi de universalibus meminit scriptum. In hac autem opinione deprehensus est peripateticus Abelardus noster.*

Metalog. *Lib. II. C. 17.*

Il m'est impossible d'expliquer en quoi consistoit cette différence des doctrines de Roscelin et d'Abélard. Et je suis bien aise de voir que Morhoff reconnoît également son ignorance à cet égard. *Alii fuerunt, qui universalia quæsiverunt, non tam in vocibus, quam in sermonibus integris; quod Johannes Sarisberiensis adscribit Petro Abelardo; quo quid intelligat ille, mihi non satis liquet.* Polyhist. T. II. Lib. I. Cap. 13. §. 2.

Quelque absurdes que ces controverses puissent paroître aujourd'hui; telle étoit, au treizième siècle, l'ardeur avec laquelle on s'y livroit, qu'elles absorbèrent l'attention d'Abélard, jeune et avide de gloire, et le détournèrent de tout autre objet d'ambition : *Ut militaris gloriæ pompam*, dit-il lui-même, *cum hæreditate et prærogativa primogenitorum meorum fratribus derelinquens, Martis curiæ penitus abdicarem, ut Minervæ gremio educarer.* Hist. calam. suarum. Cap. I.

Parmi les gens de lettres de ce tems-là, aucun ne semble avoir plus surpassé son siècle par ses vues libérales et philosophiques, que Jean de Salisbury, connu par ses liaisons d'amitié avec l'archevêque Becket. Il avoit étudié à Paris dans sa jeunesse sous Abélard et sous d'autres maîtres éminens, et s'étoit appliqué avec autant d'ardeur que de succès aux subtiles spéculations qui occupoient alors les écoles. Après une longue absence, lorsque son esprit eut acquis de l'étendue, soit par l'étude, soit par le commerce des hommes, il visita de nouveau le théâtre de ses premières études, dans le dessein de comparer les acquisitions qu'il avoit faites avec celles de ses anciens condisciples. La manière dont il rend compte de cette visite caractérise l'homme et le siècle. *Inventi sunt qui fuerant, et ubi : neque enim ad palmam visi sunt processisse ad quæstiones pristinas dirimendas, neque propositiunculam unam adjecerant. — Expertus itaque sum, quod liquido colligi potest, quia sicut dialectica alias expedit*

disciplinas ; sic , si sola fuerit , jacet exsanguis et sterilis , etc. Métalog. Lib. II. Cap. 10.

Le même auteur s'exprime ainsi au sujet de la controverse entre les réalistes et les nominaux : *Quæstionem de generibus et speciebus in qua laborans mundus jam senuit ; in qua plus temporis consumptum est , quam in acquirendo et regendo orbis imperio consumserit Cæsarea domus ; plus effusum pecuniæ , quam in omnibus divitiis suis possederit Crœsus. Hæc enim tamdiu multos tenuit , ut cum hoc unum tota vita quærerent , tandem nec istud , nec aliud invenirent.* De nugis Curialium , lib. VII. cap. 12.

NOTE I, page 287.

—SECTA nominalium , omnium inter scholasticas profundissima , et hodiernæ reformatæ philosophandi rationi congruentissima ; quæ cum olim maxime floreret , nunc , apud scholasticos quidem, extincta est. Unde conjicias decrementa potius quam augmenta acuminis. Quum autem ipse Nizolius noster se nominalem exserte profiteri non dubitet prope finem capitis sexti libri primi , et vero in realitate formalitatum et universalium evertenda nervus disputationis ejus omnis potissimum contineatur , pauca quædam de nominalibus subjicere operæ pretium duxi. Nominales sunt , qui omnia putant esse nuda

nomina præter substantias singulares, abstractorum igitur et universalium realitatem prorsus tollunt. Primum autem nominalium aiunt fuisse nescio quem Roscelinum Britonem, cujus occasione cruenta certamina in academia Parisiensi fuerunt excitata.

Diu autem jacuit in tenebris secta nominalium, donec maximi vir ingenii et eruditionis pro illo ævo summæ, Wilhelmus Occam, Anglus, Scoti discipulus, sed mox oppugnator maximus, de improviso eam resuscitavit. Consensere Gregorius Ariminensis, Gabr. Biel, et plerique ordinis Augustinianorum, unde et in Martini Lutheri scriptis prioribus amor nominalium satis elucet, donec procedente tempore erga omnes monachos æqualiter affectus esse cœpit. Generalis autem regula est, qua nominales passim utuntur : entia non esse multiplicanda præter necessitatem. Hæc regula ab aliis passim oppugnatur, quasi injuria in divinam ubertatem, liberalem potius quam parcam, et varietate ac copia rerum gaudentem. Sed qui sic objiciunt non satis mihi nominalium mentem cepisse videntur, quæ, etsi obscurius proposita, huc redit : hypothesin eo meliorem esse, quo simpliciorem; et in causis eorum quæ apparent reddendis eum optime se gerere, qui quam paucissima gratis supponat. Nam qui aliter agit eo ipso naturam, aut potius auctorem ejus Deum, ineptæ superfluitatis accusat.

Si quis astronomus rationem phœnomenorum cœlestium reddere potest paucis suppositis, meris nimirum motibus simplicibus circularibus, ejus certe hypothesis ejus hypothesi præferenda erit, qui multis orbibus varie implexis ad explicanda cœlestia indiget. Ex hac jam regula nominales deduxerunt, omnia in rerum natura explicari posse, etsi universalibus et formalitatibus realibus prorsus careatur; qua sententia nihil verius, nihil nostri temporis philosopho dignius; usque adeo, ut credam ipsum Occamum non fuisse nominaliorem, quam nunc est Thomas Hobbes, qui, ut verum fatear, mihi plus quam nominalis videtur. Non contentus enim cum nominalibus universalia ad nomina reducere, ipsam rerum veritatem ait in nominibus consistere; ac, quod majus est, pendere ab arbitrio humano; quia veritas pendeat a definitionibus terminorum, definitiones autem terminorum ab arbitrio humano. Hæc est sententia viri inter profundissimos seculi censendi; qua, ut dixi, nihil potest esse nominalius.

Ce passage de Leibnitz a donné lieu à une critique de Morhoff, qui me semble très-mal fondée. La voici : *Accenset nominalibus Leibnitzius Thomam Hobbesium, quem ille ipso Occamo nominaliorem, et plus quam nominalem vocat, qui non contentus cum nominalibus universalia ad nomina reducere, ipsam rerum veritatem ait in nominibus consistere; ac, quod majus est,*

pendere ab arbitrio humano. Quæ bella ejus sententia, quanquam laudat eum Leibnitzius, monstri aliquid alit, ac plane nequam est. Immania enim ex uno summo paradoxo fluunt absurda. MORHOFF. Polyhistor. Vol. II. p. 81.

Je n'examinerai pas ici en détail la doctrine attribuée à Hobbes dans les passages que je viens de citer. J'aurai occasion de le faire ailleurs, en traitant du raisonnement. Mais je ne puis m'empêcher de faire observer qu'il n'y a qu'une inattention extrême qui puisse avoir fait croire à Morhoff que Leibnitz autorisoit de son suffrage l'opinion qu'il attribue à Hobbes. Au contraire l'expression même, *qui, ut verum fatear, mihi plus quam nominalis videtur*, insinue plutôt quelque désapprobation de cette doctrine. Et en effet dans une autre dissertation, intitulée, *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, il s'applique à la réfuter directement. — *Atque ita habemus quoque discrimen inter definitiones nominales, quæ notas tantum rei ab aliis discernendæ continent, et reales, ex quibus constat rem esse possibilem. Et hac ratione satisfit Hobbio, qui veritates volebat esse arbitrarias, quæ ex definitionibus nominalibus penderent; non considerans realitatem definitionis in arbitrio non esse, nec quaslibet notiones inter se posse conjungi. Nec definitiones nominales sufficiunt ad perfectam scientiam, nisi quando aliunde constat rem definitam esse possibilem, etc.*

LEIBNITZII Opera, edit. Dutens, T. II. p. 16. 17.

NOTE K, page 296.

« Pour avoir une notion claire de la vérité, il » est fort nécessaire de considérer la vérité mentale » et la vérité verbale distinctement l'une de l'autre. » Cependant il est très-difficile d'en discourir séparément, parce qu'en traitant des propositions » mentales, on ne peut éviter d'employer le secours » des mots; dès lors les exemples qu'on donne de » propositions mentales cessent d'être purement » mentales, et deviennent verbales. Car une proposition mentale n'étant qu'une simple considération » des idées, comme elles sont dans notre esprit » sans être revêtues de mots; elles perdent leur » nature de propositions purement mentales, dès » qu'on emploie des mots pour les exprimer.

» Ce qui fait qu'il est encore plus difficile de » traiter des propositions mentales et des verbales » séparément, c'est que la plupart des hommes, » pour ne pas dire tous, mettent des mots à la » place des idées en formant leurs pensées et leurs » raisonnemens en eux-mêmes, du moins lorsque » le sujet de leur méditation renferme des idées » complexes. » LOCKE. Liv. IV. C. 5. §§. 3 et 4.

— » Mais pour revenir à considérer en quoi » consiste la vérité, je dis qu'il faut distinguer deux » sortes de propositions que nous sommes capables » de former.

» Premièrement, les mentales où les idées sont » jointes ou séparées dans notre entendement, sans » l'intervention des mots, par l'esprit, qui, aper- » cevant leur convenance ou leur disconvenance, » en juge actuellement.

» Il y a, en second lieu, les propositions verbales, » qui sont des mots, signes de nos idées, joints ou » séparés en des phrases affirmatives ou négatives, » etc. » *Ibid.* §. 5.

» Quoique la meilleure et la plus sûre voie, pour » arriver à une connoissance claire et distincte, » soit d'examiner les idées et d'en juger par elles- » mêmes, sans penser à leurs noms en aucune » manière; cependant c'est, je pense, ce qu'on » pratique fort rarement, tant la coutume d'em- » ployer des sons pour des idées a prévalu parmi » nous. Et chacun peut remarquer combien c'est » une chose ordinaire aux hommes de se servir » des noms à la place des idées, lors même qu'ils » méditent et qu'ils raisonnent en eux-mêmes, » surtout si les idées sont fort complexes et compo- » sées d'une grande collection d'idées simples. C'est » là ce qui fait que la considération des mots et » des propositions est une partie si nécessaire d'un » discours, où l'on traite de la connoissance, qu'il » est fort difficile de parler intelligiblement de l'une » de ces choses sans expliquer l'autre.

» Comme toute la connoissance que nous avons » se réduit uniquement à des vérités particulières » ou générales; il est évident que, quoiqu'on puisse

» faire pour parvenir à l'intelligence des vérités
» particulières, l'on ne sauroit jamais faire bien
» entendre les vérités générales, et rarement les
» comprendre soi-même, si ce n'est en tant qu'elles
» sont conçues et exprimées en paroles. »

Liv. IV. C. 6. §§. 1. 2.

On peut inférer de ces passages, que Locke envisageoit l'usage des mots dans le raisonnement, soit qu'il s'agisse de vérités particulières ou de vérités générales, comme étant principalement dû à la coutume. Il pensoit donc que l'emploi du langage, quelque commode qu'il puisse être, n'est pas indispensable pour les opérations de l'intelligence. Son opinion à cet égard n'étoit donc pas précisément celle que j'ai attribuée aux nominaux.

D'autre part le passage suivant fait voir combien il s'éloignoit du système des réalistes. On seroit même tenté d'en conclure qu'il pensoit à cet égard comme Berkeley, si les citations précédentes ne prouvoient pas dissertement le contraire.

» Pour retourner aux termes généraux, il suit
» évidemment de ce que nous venons de dire, que
» ce qu'on appelle général et universel n'appar-
» tient pas à l'existence réelle des choses, mais
» que c'est un ouvrage de l'entendement, qu'il
» fait pour son propre usage, et qui se rapporte
» uniquement aux signes, soit que ce soient des
» mots ou des idées. Les mots sont généraux,
» comme il a été dit, lorsqu'on les emploie pour
» être des signes d'idées générales, ce qui fait qu'ils

» peuvent être indifféremment appliqués à plu-
» sieurs choses particulières. Mais l'universalité
» n'appartient pas aux choses mêmes, qui sont
» toutes particulières dans leur existence, sans en
» excepter les mots et les idées dont la signification
» est générale. Lors donc que nous laissons à part
» les idées particulières, les idées générales qui
» restent ne sont que de simples productions de
» notre esprit, dont la nature générale n'est autre
» chose que la capacité que l'entendement leur
» communique, de signifier ou de représenter plu-
» sieurs idées particulières. Car la signification
» qu'ils ont n'est qu'une relation, qui leur est attri-
» buée par l'esprit de l'homme. »

Liv. III. C. 3. §. 11.

En, tout on voit que Locke n'étoit pleinement satisfait ni de la doctrine des nominaux, ni de celle des réalistes. Je crois donc que c'est avec raison que Reid l'a classé parmi les conceptualistes. Et véritablement Locke a lui-même mis ce fait hors de doute. Car en exposant sa manière de concevoir les universaux, il s'est servi d'expressions paradoxales, et contradictoires; tellement qu'elles justifient en quelque sorte le ridicule jeté sur cette partie de sa philosophie par Martinus Scriblerus; quoique Warburton ait accusé cette critique de manquer de vérité.

NOTE L, page 310.

Dans une lettre de Leibnitz à un Ecossois (Mr. Burnet de Kemney), datée de l'année 1697, on trouve le passage suivant :

» J'ai considéré avec attention le grand ouvrage » du caractère réel et du langage philosophique » de Mr. Wilkins. Je trouve qu'il y a mis une » infinité de belles choses, et nous n'avons jamais » eu une table des prédicamens plus accomplie. » Mais l'application, pour les caractères et pour la » langue, n'est point conforme à ce qu'on pouvoit » et devoit faire. J'avois considéré cette matière, » avant le livre de Mr. Wilkins, quand j'étois un » jeune homme de dix-neuf ans, dans mon petit » livre, *De arte combinatoria*; et mon opinion » est que ces caractères, véritablement réels et » philosophiques, doivent répondre à l'analyse des » pensées. Il est vrai que ces caractères présup- » posent la véritable philosophie, et ce n'est que » présentement que j'oserois entreprendre de les » fabriquer. Les objections de Mr. Dalgarus et de » Mr. Wilkins contre la méthode véritablement » philosophique ne sont que pour excuser l'im- » perfection de leurs essais, et marquent seule- » lement les difficultés qui les ont rebutés. »

La lettre, d'où ce passage est tiré, a été publiée à la fin d'une *Défense du Dr. Clarke* (attri-

buée je crois au Dr. Gregory Sharpe), imprimée à Londres en 1744. Celui que Leibnitz appelle *Dalgarus* est évidemment *George Dalgarno*, natif d'Aberdeen, et auteur d'un petit livre fort rare, dont le titre est : *Ars signorum, vulgo caracter universalis et lingua philosophica, qua poterunt homines diversissimorum idiomatum, spatio duarum septimanarum, omnia animi sui sensa (in rebus familiaribus) non minus intelligibiliter, sive scribendo sive loquendo, mutuo communicare, quam linguis propriis vernaculis. Præterea hinc etiam poterunt juvenes, philosophiæ principia, et veram logicæ praxin, citius et facilius multo imbibere, quam ex vulgaribus philosophorum scriptis.*

Il est très-remarquable que cet écrit de Dalgarno n'ait jamais été cité (du moins à mon souvenir) par Wilkins ; quoiqu'il paroisse, par une lettre de Charles I, mise en tête du livre de Dalgarno, que Wilkins étoit au nombre de ceux qui avoient recommandé Dalgarno au Roi.

Le traité *De Arte combinatoria* se trouve dans le second volume des Œuvres de Leibnitz publiées par Dutens. Mais il ne me semble pas que ce traité répande beaucoup de jour sur les vues qu'a pu avoir Leibnitz relativement à un langage philophique.

Je prie le lecteur de m'excuser d'ajouter à cette longue note encore une citation tirée d'un autre ouvrage de Leibnitz ; où cet auteur fait quelques

remarques qui ont beaucoup de rapport avec celles de Hume et de Campbell, que j'ai rapportées dans cette même section. L'ouvrage dont je parle est intitulé, *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, et se trouve dans le second volume des Œuvres de l'édition de Dutens.

Plerumque autem, præsertim in analysi longiore, non totam simul naturam rei intuemur, sed rerum loco signis utimur, quorum explicationem in præsenti aliqua cogitatione, compendii causa, solemus prætermittere, scientes aut credentes nos eam habere in potestate : ita cum chiliogonum aut polygonum mille æqualium laterum cogito, non semper naturam lateris et æqualitatis et millenarii (seu cubi a denario) considero ; sed vocabulis istis, quorum sensus obscure saltem, atque imperfecte menti obversatur, in animo utor, loco idearum quas de iis habeo, quoniam memini me significationem istorum vocabulorum habere, explicationem autem nunc judico necessariam non esse, qualem cogitationem cœcam, vel etiam symbolicam, appellare soleo, qua et in algebra et in arithmetica utimur, imo fere ubique. Et certe cum notio valde composita est, non possumus omnes ingredientes eam notiones simul cogitare : ubi tamen hoc licet, vel saltem in quantum licet, cognitionem voco intuitivam. Notionis distinctæ primitivæ non alia datur cognitio, quam intuitiva, ut compositarum plerumque cogitatio nonnisi symbolica est.

. Ex his jam patet, nos eorum quoque, quæ distincte cognoscimus, ideas non percipere, nisi quatenus cogitatione intuitiva utimur. Et sane contingit, ut nos sæpe falso credamus habere in animo ideas rerum, cum falso supponimus aliquos terminos, quibus utimur, jam a nobis fuisse explicatos : nec verum, aut certe ambiguitati obnoxium est, quod aiunt aliqui, non posse nos de re aliqua dicere, intelligendo quod dicimus, quin ejus habeamus ideam. Sæpe enim vocabula ista singula utcunque intelligimus, aut nos antea intellexisse meminimus, quia tamen hac cogitatione cæca contenti sumus, et resolutionem notionum non satis prosequimur, fit ut lateat nos contradictio, quam forte notio composita involvit.

NOTE M, page 340.

Le morceau cité se trouve dans le discours *sur l'instruction publique* de CONDORCET. Combien il est à regretter qu'une doctrine si belle, et en même tems si philosophique, ait été défigurée par ce qu'ont écrit depuis Condorcet et d'autres, au sujet de la perfectibilité de l'homme et de son influence probable pour bannir de la terre le vice, les maladies, et la mortalité ! Ceux qui peuvent s'accommoder d'une telle profession de foi, devroient traiter avec quelque indulgence la crédulité de

la multitude. Il leur sied mal de se plaindre de la lenteur avec laquelle la vérité se propage, lorsque, dans les systèmes philosophiques, elle se trouve mêlée avec de telles extravagances.

Mais tout en rejetant ces idées absurdes, que démentent complètement l'analogie, et le spectacle des affaires humaines il ne faut pas moins nous tenir en garde contre une autre profession de foi, beaucoup plus répandue de nos jours. Cette profession de foi consiste à poser en principe, que toutes choses sont gouvernées par le hasard ou par une aveugle destinée, et à méconnoître en conséquence les dispositions bienfaisantes par lesquelles la providence prépare l'avancement et la propagation des connoissances utiles : à traiter de ridicule, en dépit du sentiment et de l'expérience, la tendance qu'ont la justice et la vérité à prévaloir sur l'injustice et sur l'erreur. Si d'un côté la doctrine qui encourage nos espérances, relativement aux progrès de l'espèce humaine, peut, lorsqu'on l'exagère, nous jeter dans le paradoxe et l'inconséquence; de l'autre, le système qui représente cette doctrine, même avec de sages réserves, comme vaine et fantastique, conduit inévitablement à toutes les erreurs de l'athée ou du manichéen. Sans doute, au milieu des scènes de violence et d'anarchie qui ont dernièrement agité l'Europe, il n'est pas toujours aisé, même aux plus sages et aux plus bienveillans, de maintenir avec fermeté leurs principes et leurs espérances : mais qu'elle

quelles peuvent être les opinions et les vues de ceux qui, à l'aspect de cet orage, auquel le monde moral est en proie, cherchent dans la rétrogradation apparente de la raison humaine, la satisfaction de leur ambition politique, et le triomphe secret de leurs théories de scepticisme?

« O mortel insensé! crois-tu que ce nuage,
» Dont ta bouche en soufflant voile l'astre du jour,
» Dérobe à l'univers sa clarté sans retour?
» Le globe lumineux des vapeurs se dégage,
» Jette un nouvel éclat, et sur tous les humains
» Verse à grands flots le feu de ses rayons divins. » (1)

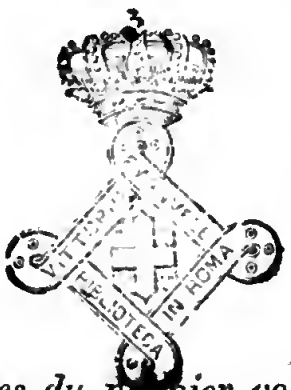
NOTE N.

Page 44. *Voltaire a remarqué quelque part* etc.

C'EST dans son discours de réception à l'Académie françoise que se trouve cette pensée. Voici comment elle y est exprimée: « Les grands talens » sont toujours nécessairement rares, surtout quand » le goût et l'esprit d'une nation sont formés. Il en » est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, » où les arbres pressés et élevés ne souffrent pas » qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres.

(1) Fond, impious Man! Think'st thou yon sanguine cloud,
Rais'd by thy breath, has quench'd the Orb of day?
To-morrow, he repairs the golden flood,
And warms the nations with redoubled ray.

» — Quand le commerce est en peu de mains, on » voit quelques fortunes prodigieuses et beaucoup » de misère; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opu- » lence est générale, et les grandes fortunes sont » rares. — C'est précisément parce qu'il y a beau- » coup d'esprit en France, qu'on y trouvera doré- « navant moins de génies supérieurs. » Cette citation est faite dans le texte d'après la traduction angloise, parce qu'au moment où elle a passé à l'impression, j'ignorois dans quelle partie de l'immense collection des Œuvres de Voltaire il falloit la chercher. M. Dug. Stewart, sur la demande que je lui en ai faite, m'en a donné l'indication précise, et j'ai cru devoir la rétablir ici. *P. P. p.*



Fin des notes du premier volume.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome I.

INTRODUCTION.

PART. I. De la nature et de l'objet de la philosophie de l'esprit humain, page 1

PART. II. SECT. I. De l'utilité de la philosophie de l'esprit humain, 27

SECT. II. Continuation du même sujet, 68

CHAPITRE I. *DES FACULTÉS PAR LESQUELLES NOUS AVONS LA PERCEPTION DES OBJETS EXTÉRIEURS.*

SECT. I. Des théories inventées par les philosophes, dans le but d'expliquer la manière dont l'esprit a la perception des objets extérieurs, 97

SECT. II. De quelques préjugés naturels, qui paroissent avoir donné naissance aux théories communes sur la perception, 109

SECT. III. Des principes du Dr. Reid au sujet de la perception, 135

SECT. IV. De l'origine de nos connoissances, 146

CHAPITTE II. *DE L'ATTENTION*, 159

CHAPITRE III. *DE LA CONCEPTION*, 204

CHAPITRE IV. *De l'abstraction.*

Sect. I. Observations générales sur cette faculté de l'esprit, page 234

Sect. II. De l'objet de notre pensée, lorsque nous employons un terme général, 246

Sect. III. Remarques sur les opinions de quelques philosophes modernes, relatives au sujet de la section précédente, 279

Sect. IV. Continuation du même sujet. Conséquences relatives à l'emploi du langage, comme instrument de la pensée. Erreurs de raisonnement auxquelles il donne lieu quelquefois, 302

Sect. V. Des objets auxquels s'applique la faculté d'abstraire et de généraliser, 312

Sect. VI. Des erreurs auxquelles nous sommes exposés, soit dans les objets de spéculation, soit dans la conduite des affaires, par une application inconsidérée des principes généraux, 328

Sect. VII. Continuation du même sujet. Différences des intelligences humaines provenant de leurs différentes habitudes d'abstraire et de généraliser, 341

Sect. VIII. Continuation du même sujet. Usage et abus des principes généraux en politique, 355

Fin de la Table du Tome I.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

MAI 202/014